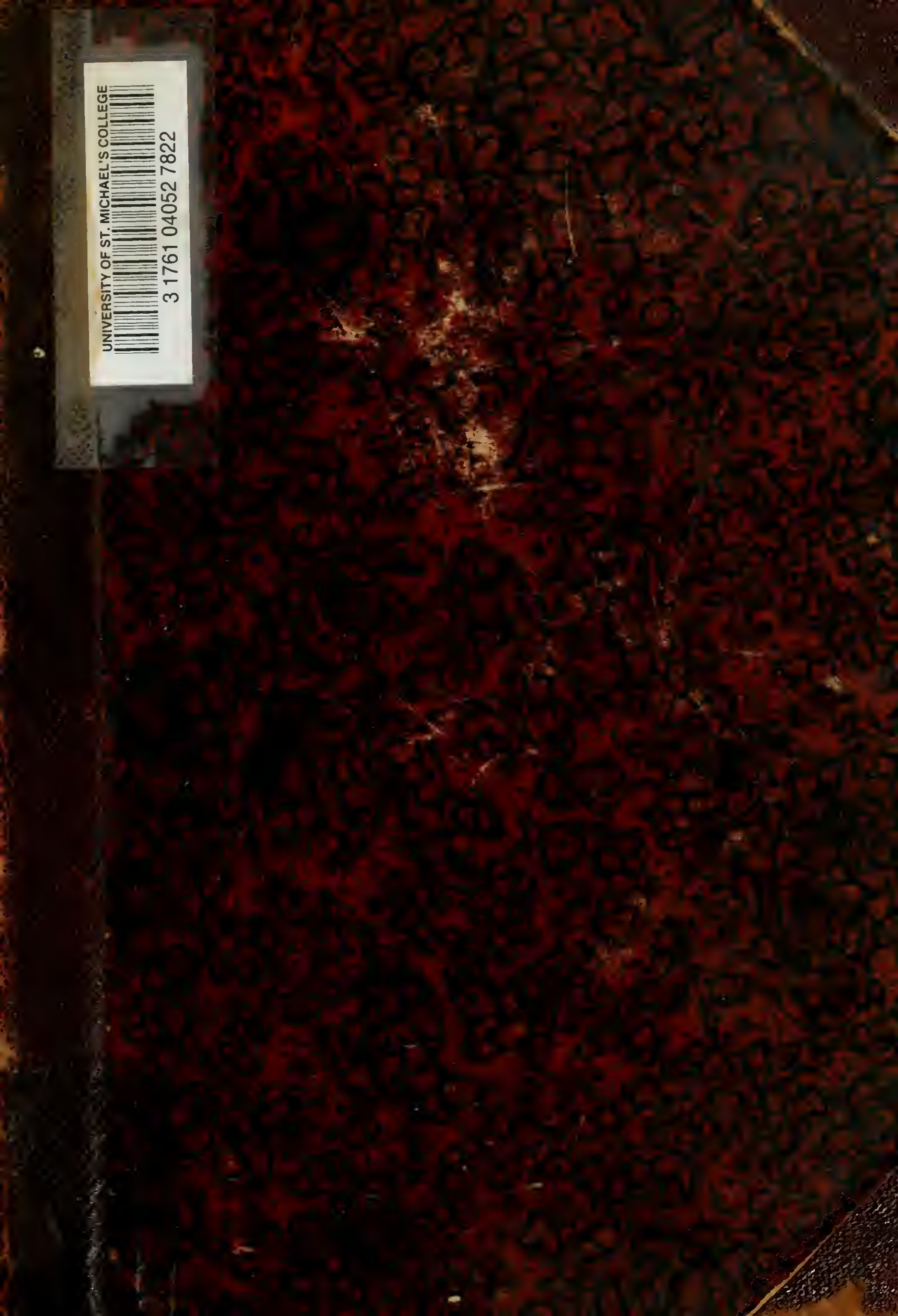
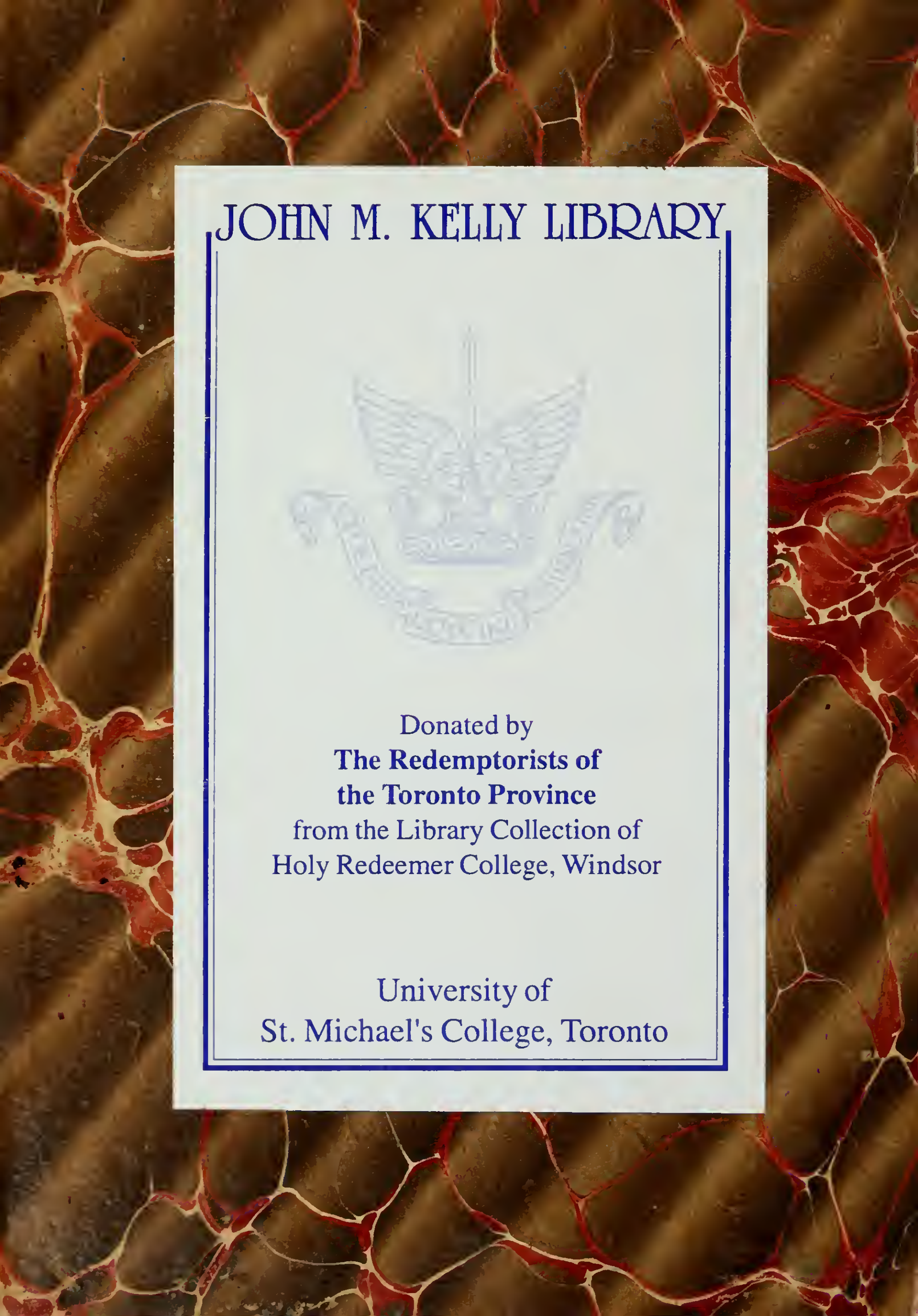
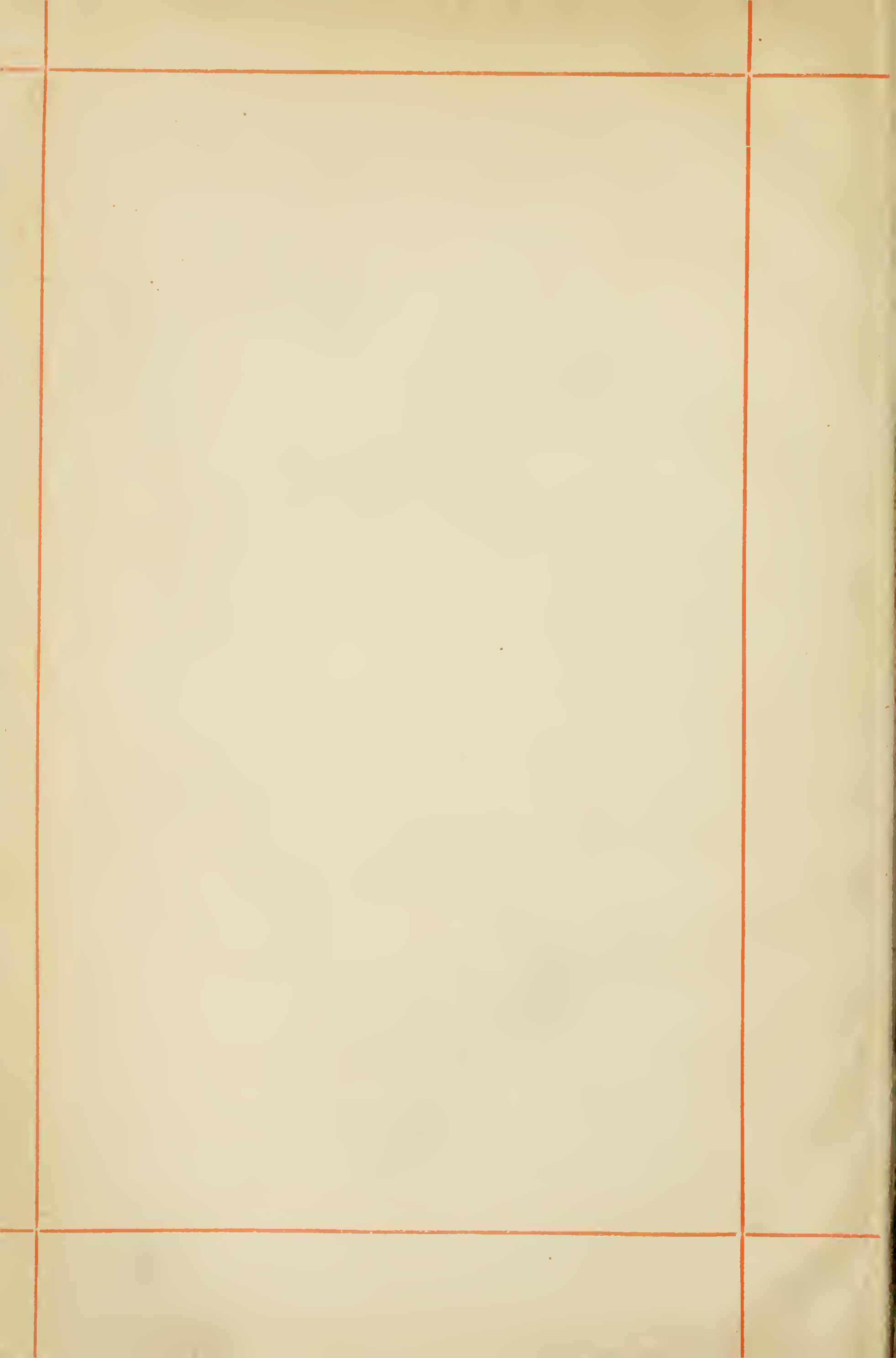
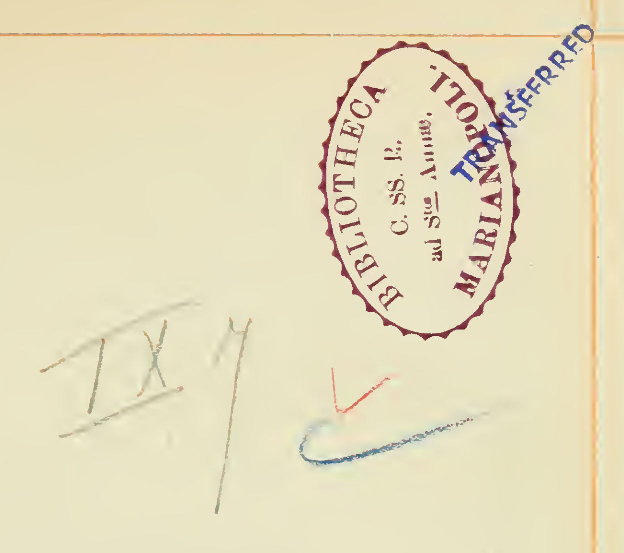

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04052 7822


JOHN M. KELLY LIBRARY
Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor
University of
St. Michael's College, Toronto



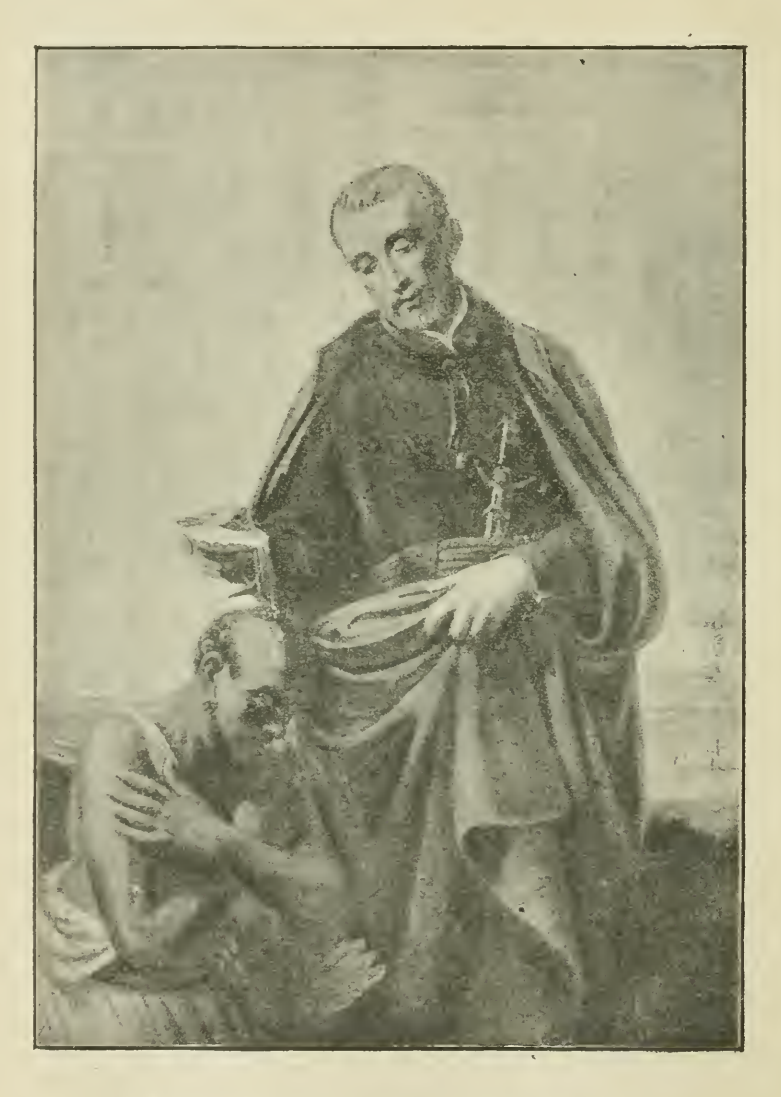

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



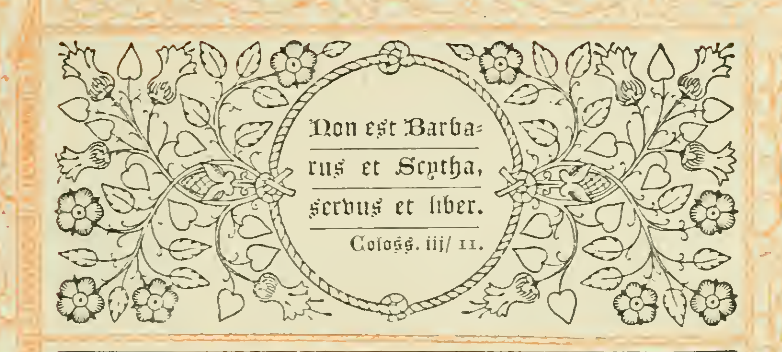


Saint Pierre Claver,

APOTRE DES NÈGRES.



Saint Pierre Claver.

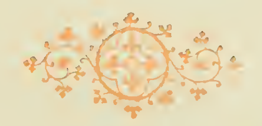


Saint Pierre Claver,

APÔTRE DES NÈGRES,

par le Père B.-G. FLEURIAU, de la Comp. de Jésus.

ÉDITION REVUE ET ABRÉGÉE.



Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE. — 1888.


ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO
LIBRARY

Préface.

ARMI le grand nombre de vies d'hommes illustres qui se sont distingués par leur piété, il n'en est peut-être point où il y ait plus de quoi intéresser, de quoi étonner même la pieuse curiosité d'un lecteur chrétien, que dans celle que nous présentons au public.

On y verra un homme distingué par la noblesse de sa naissance, par la pénétration de son esprit, et par la supériorité de ses talents, oublier tout ce qu'il est, et renoncer à tout ce qu'il peut être, pour aller s'ensevelir sans retour dans l'obscurité d'une terre étrangère, se consacrer sans ménagement au service des esclaves les plus méprisables, pendant près de quarante ans avec un courage plus qu'humain, dans une région dont le climat seul avait de quoi effrayer la plus austère mortification. On y retrouvera, ce qu'on a le plus admiré dans le grand Apôtre des Indes et du Japon, à la réserve de la variété de ses courses évangéliques et de la rapidité de ses conquêtes; événements qui donnent plus d'éclat, sans donner par eux-mêmes plus de mérite. Des deux côtés c'est le même zèle, le même courage, le même amour pour Dieu, la même soif du salut des âmes rachetées de son sang, la même ardeur pour les croix, le même don de miracles et de prophéties, et, en quelque sorte, les mêmes succès dans la conversion de peuples nombreux, de tout état, de toute secte et de toute religion. Enfin, la vie du Père Claver présente en même temps le défenseur le plus ardent et le plus intrépide de la foi de JÉSUS-CHRIST, le restaurateur le plus zélé et le plus infatigable de la piété chrétienne, le père le plus généreux et le plus tendre de tous les malheureux, le modèle le plus parfait des pénitents, des religieux et des apôtres; et, pour tout dire en un seul mot, la merveille des Indes occidentales au dernier siècle, comme dans le précédent saint François-Xavier avait été la merveille des Indes orientales.

Il paraîtra sans doute surprenant que la mémoire d'un si grand homme ait été si longtemps comme ensevelie dans un coin éloigné de la terre. A la réserve du royaume où il

avait pris naissance, il était presque inconnu à tout le reste de l'Europe; mais le Seigneur, dont la providence sur ses Saints est toujours admirable, a voulu enfin, pour la manifestation de sa propre gloire, s'intéresser à celle de son serviteur. Il n'a pas permis que le souvenir de tant de sublimes vertus et de travaux héroïques se perdît dans le monde chrétien : l'éclat s'en est répandu de l'Amérique en Espagne, et de l'Espagne en Italie, jusqu'au pied du trône du vicaire de JÉSUS-CHRIST, et nous avons appris qu'à Rome, on a commencé à travailler au procès de la canonisation d'un apôtre digne au moins de l'admiration des fidèles, jusqu'à ce qu'on le propose authentiquement à leur vénération (1). C'est ce qui m'a engagé à le faire connaître à ceux pour qui la véritable sainteté a des attraits.

Malgré toute ma bonne volonté, il m'eût été impossible d'y réussir, si je n'avais été prévenu dans ce dessein par un jésuite espagnol, zélé pour la gloire d'un homme qui était son confrère, qui vivait encore de son temps et dont il ne pouvait ignorer les grandes actions, vu le soin qu'ont les jésuites d'envoyer à leurs supérieurs le détail exact de tout ce qui se passe chez eux d'extraordinaire. En 1657, c'est-à-dire trois ans après la mort du P. Claver, le P. Joseph Fernandez avait déjà fait imprimer à Madrid une vie espagnole du saint missionnaire; mais, comme elle avait été composée avant les procès-verbaux qui se firent depuis, elle n'était fondée que sur le bruit public, sur les écrits du P. Claver, et sur le témoignage des religieux qui avaient été les admirateurs de ses vertus : elle n'avait donc ni l'étendue, ni l'autorité nécessaire pour bien faire connaître le serviteur de Dieu.

En cette même année, 1657, les informations juridiques commencèrent à ce sujet, par l'ordre des grands-vicaires et du chapitre de Carthagène (le siège étant alors vacant), à la requête du gouverneur, des magistrats et des jésuites : elles continuèrent jusqu'en 1660; et c'est sur ces pièces authentiques, sur une infinité de dépositions faites avec serment par des personnes dont on n'a pu soupçonner ni les lumières, ni la sincérité, que le même jésuite espagnol composa une nouvelle vie, qui fut imprimée à Saragosse, en 1666. C'est un ample recueil de mémoires, semés de digressions, interrompus par des réflexions mystiques, ou des déclamations trop oratoires,

1. Le Pere Fleuriau publia la *Vie du Pere Claver*, vers le milieu du XVIIIe siècle.

et arrangés avec peu de méthode, plutôt qu'une histoire écrite avec ordre; mais comme elle contient un grand nombre de faits très détaillés, faute d'autres mémoires, j'avais été obligé de m'y conformer dans tout ce que je rapporte ici des vertus et des miracles de l'Apôtre des Indes occidentales; et je l'avais fait d'autant plus volontiers que le tout se trouvait appuyé sur des autorités qu'on ne pouvait contester sans témérité.

Depuis, comme j'étais sur le point de finir cet ouvrage, il m'est tombé entre les mains une vie du P. Claver, écrite en italien, par le P. Joseph de Lara, jésuite, chargé de poursuivre la canonisation du vénérable serviteur de Dieu, et imprimée à Rome, en 1748. Elle est presque entièrement conforme, pour les faits et les miracles, à celle du jésuite espagnol; mais elle a l'avantage d'être tirée des procès juridiques dressés à Rome pour la canonisation de l'apôtre de Carthagène; et par là elle acquiert un nouveau degré de certitude et d'authenticité qui manque à l'autre. Cette vie m'a mis en état de contenter les lecteurs les plus soupçonneux et je n'ai presque rien inséré dans celle que je donne au public qui ne soit tiré de celle-là. — Quoique dans plusieurs endroits je n'aie guère pu avoir d'autre mérite que celui de traducteur, il a fallu d'ailleurs retrancher tant de choses inutiles, débrouiller tant de circonstances mal digérées et rétablir dans un nouvel ordre tant de faits déplacés, que les deux ouvrages sont tout différents. Les faits et les miracles ne s'inventent point; et, puisque je ne pouvais avoir que ces deux auteurs pour guides, il n'est pas étonnant qu'en cela j'ai dit les mêmes choses qu'eux : il suffit qu'elles soient dites dans un autre tour, un autre goût et un autre arrangement qui m'ont paru plus naturels.

Je n'ai garde cependant de prétendre que cet ouvrage soit exempt de tous les défauts qu'on pourrait reprocher aux deux autres : j'y en reconnais même beaucoup, et je conviens que dans plusieurs endroits il pourra paraître ennuyeux à ceux qui cherchent moins à s'instruire et à s'édifier, qu'à s'amuser; mais j'ai cru que l'utilité et l'approbation d'un certain nombre de lecteurs me dédommageraient assez de la censure des autres. J'ajouterai que, si on fait attention au genre d'histoire que j'avais à écrire, on excusera plus aisément des défauts qu'il m'était comme impossible d'éviter; du moins on conviendra qu'il était très difficile d'y soutenir l'intérêt comme dans la plupart des vies d'hommes illustres. Les événements

singuliers, les courses fréquentes et les voyages multipliés les tempêtes et les naufrages souvent essuyés, les persécutions des hommes et des démons soutenues avec constance, les ordres religieux établis ou réformés, que sais-je ? les négociations intéressantes heureusement terminées, les emplois importants dignement remplis, les changements éclatants de situation, de lieu, ou de circonstance : tout cela a de quoi réveiller l'esprit, et frapper l'imagination qui se plaît naturellement à cette diversité d'objets ; mais tout cela n'a pu trouver place ici. C'est un saint, il est vrai, et un grand saint, mais qui, dès sa tendre jeunesse prévenu par la grâce, n'a point eu d'obstacle remarquable à surmonter pour suivre sa vocation. C'est un illustre missionnaire, mais qui traverse les mers une seule fois, qui ne sort point d'une même contrée où il est confiné par l'obéissance pour toute sa vie, qui entreprend toujours les mêmes projets, qui reprend continuellement les mêmes travaux, et qui donne sans cesse le spectacle des mêmes vertus. Ses actions sont héroïques, ses miracles éclatants et par là capables d'intéresser : mais ce sont toujours les mêmes, tout s'opère toujours dans le même lieu, et presque à l'égard des mêmes personnes. Le moyen de ne pas fatiguer à la longue un lecteur qui ne cherche partout que du nouveau ? Disons encore que, dans tout le cours d'une vie aussi longue, ce qui se fit hier se fait aujourd'hui, et se fera encore demain; de sorte que, pour ne pas écrire un journal insipide, on a été obligé de grouper les faits du même genre, qui ne sont arrivés que dans des temps assez éloignés : arrangement qui donne nécessairement à la narration un certain air de monotonie.

Mais si l'historien en est plus à plaindre, le héros de son histoire n'en est que plus digne d'admiration pour les esprits un peu attentifs. Oui, il y a peut-être plus d'héroïsme à soutenir pendant quarante années l'effrayante uniformité d'une vie aussi crucifiée et aussi pleine de travaux, qu'à passer successivement d'un travail ou d'un emploi à l'autre, quand même chacun d'eux entraînerait les mêmes fatigues. Comme la variété dans les plaisirs les rend plus piquants, la variété dans les peines mêmes les rend plus supportables : c'est l'espèce de consolation que n'a point eue le P. Claver, et l'avantage qui manque à celui qui entreprend d'écrire sa vie. On ne pourra, par exemple, sans étonnement, le voir renouveler mille fois aux pieds des nègres, des malades et des

lépreux le spectacle que quelques saints, et en particulier le grand Xavier, ont donné au monde, je veux dire celui de cette charité et de ce courage plus qu'héroïques qui les ont portés à baiser une fois des plaies affreuses : mais, je le répète, ce sont toujours les mêmes actions. Que si la répétition, quoique nécessaire, en devient fatigante, quarante ans d'une vie illustrée par ces actions et par ces prodiges n'en méritent pas moins d'être présentés aux âmes fidèles qui, dans ces sortes de lectures, cherchent la solide satisfaction et d'admirer les vertus dont on leur parle, et de s'animer elles-mêmes à les pratiquer.

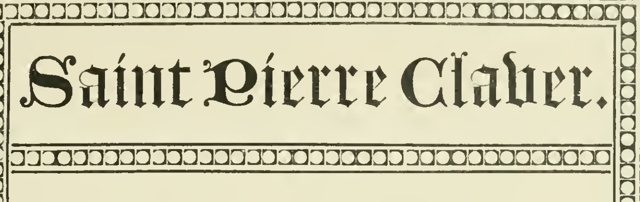
Je suis bien aise de trouver ici l'occasion de rappeler, pour l'honneur de notre religion, que c'est uniquement dans le sein de l'Église catholique, à qui seule il appartient de former les saints, qu'on trouve des hommes pareils ; c'est du sein de l'Église romaine qu'est sortie la lumière de l'Asie et des Indes orientales, François Xavier ; et c'est du sein de la même Église qu'est sortie depuis la lumière des Indes occidentales et de l'Amérique, P. Claver. Dans quelque religion que ce puisse être, on trouvera des hommes attachés aux devoirs de leur état, généreux envers les misérables, modestes dans la prospérité, patients dans la disgrâce, réglés dans leurs mœurs et dans leur conduite ; en un mot, bons parents, bons amis, bons citoyens. Il ne faut pour cela que de la raison et du courage, ou même de la vanité et de l'intérêt. Mais où trouvera-t-on, même dans les sectes et les sociétés qui affectent le plus un certain air de probité et de réforme, un homme toujours inviolablement uni à Dieu jusque dans la dissipation des devoirs de son emploi, parce qu'il ne les remplit que pour lui plaire ; un homme pauvre, humble et mortifié jusqu'à trouver sa richesse dans l'indigence, sa gloire dans les humiliations, son plaisir dans les afflictions et dans les croix ; un homme charitable jusqu'à se dépouiller de tout pour enrichir des étrangers ; généreux jusqu'à sacrifier son propre bonheur pour les délivrer de leurs misères ; patient jusqu'à chérir ses peines et ceux qui les lui font souffrir ; détaché de lui-même jusqu'à ne s'occuper que de la félicité des autres hommes, qu'il regarde tous comme ses concitoyens, comme ses frères ? Où trouvera-t-on, dis-je, un tel homme ? Où l'a-t-on jamais trouvé, si ce n'est dans l'Église romaine ?

Enfin, pour obéir au décret de N. S. P. le pape Urbain VIII, je proteste que quand j'ai donné au vénérable P. Claver le

nom du saint, je ne l'ai fait que dans le sens et selon l'usage établi d'accorder ce titre aux hommes, même encore vivants, qui se distinguent par leurs vertus ; et que je n'ai eu aucune intention de prévenir la décision de l'Église, qui a seule le droit de juger définitivement de la vraie sainteté de ceux qui meurent dans sa communion. Puisse-t-elle nous accorder bientôt la consolation d'honorer publiquement, sur nos autels, un apôtre qui a si longtemps travaillé à sa gloire sur la terre, et que tant de fidèles révèrent déjà au fond de leurs cœurs ! (1)

1. Le vœu du Père Fleuriau est aujourd'hui réalisé : béatifié par Pie IX le 16 juillet 1850, Pierre Claver a été canonisé par Léon XIII le 15 janvier 1888.





Saint Pierre Claver.

LIVRE PREMIER.



TANDIS que la foi établie par saint François-Xavier dans les Indes orientales y faisait des progrès rapides par le ministère de ses successeurs dans l'apostolat, la divine Providence, qui a ses temps marqués pour la distribution de ses grâces, préparait en Europe un nouvel apôtre destiné à sanctifier les Indes occidentales, et à y renouveler une partie des prodiges opérés par le Thaumaturge des derniers siècles. Il semble qu'en envoyant dans le Nouveau-Monde un autre Xavier, un homme animé de son esprit, embrasé de son zèle, orné de ses vertus, armé de la même puissance et favorisé des mêmes dons, Dieu ait voulu qu'à cet égard l'Amérique n'eût rien à envier à l'Asie. Or, cet homme apostolique est le Père Pierre Claver, dont j'entreprends d'écrire l'histoire.

I.

Sa naissance, ses parents, sa première éducation.

IL naquit à Verdu, bourg du comté d'Urgel et du diocèse de Solfona, dans la principauté de Catalogne, vers l'an de J.-C. 1581 (ou, selon d'autres, 1585), sous le règne de Philippe II et le pontificat de Sixte V. Quoique la noblesse du sang n'ait rien de commun avec la sainteté, elle sert pourtant à lui donner du lustre et à lui attirer l'amour et le respect. Cet avantage ne manqua pas au serviteur de Dieu. Son père, Pierre Claver, était d'une maison des plus distinguées de la Catalogne, alliée à celle des Requesens, et qui a

mêlé son sang avec celui des comtes de Bénévent. Sa mère, Anne Sabocano, n'avait pas une origine moins illustre, la noblesse catalane s'étant fait une espèce de loi de ne s'allier jamais qu'avec des personnes d'une condition à peu près égale. Dans cette famille les richesses ne répondaient pas à la noblesse, quoique d'ailleurs elles fussent assez considérables pour lui faire soutenir son rang avec honneur : mais ce qui lui manqua du côté de la fortune fut abondamment compensé du côté de la vertu ; avantage d'autant plus précieux que la noblesse est attachée à la naissance, et que les vertus sont le fruit des actions et du mérite.

Ses parents, qui faisaient une profession ouverte de piété, ne songèrent qu'à lui inspirer de bonne heure les sentiments dont ils étaient eux-mêmes pénétrés, en l'élevant dans la crainte et dans l'amour du Seigneur. Ils le destinèrent même dès son enfance à l'état ecclésiastique ; le motif qui les y engagea fut moins le désir de le faire marcher sur les traces d'un de ses oncles, frère de son père, qui possédait un riche canonicat de la cathédrale de Solfona, qu'une secrète inspiration de Dieu qui voulait se réserver cet enfant pour en faire un vase d'élection. On a su que l'unique vue qui détermina sa vertueuse mère à prendre ce parti, fut la généreuse et sainte émulation d'imiter dans son sacrifice les deux heureuses femmes dont elle portait le nom, Anne mère de Samuel, et Anne mère de Marie.

Si des parents aussi chrétiens n'épargnèrent rien pour son éducation, son beau naturel et sa docilité répondirent à leurs soins au delà même de leurs désirs : on peut dire qu'il se sentit de l'amour pour la vertu avant même que de la bien connaître; amour qui augmentait en son cœur à mesure que sa raison se développait. Dès ses plus tendres années, on aperçut en lui une douceur de mœurs, relevée par une certaine vivacité modeste, qui le rendait aimable et qui lui gagnait tous les cœurs; mais surtout une inclination marquée pour le service des autels, soutenue par une affection tendre pour toutes les choses de piété, qui rendait sa vie déjà précieuse aux yeux de Dieu. Ses manières étaient simples, son extérieur contenu, son air affable, de sorte qu'il était aisé de juger des progrès étonnants qu'il devait faire un jour dans la voie de la sainteté. Dès lors il avait coutume de dire, dans ses entretiens familiers avec ceux de son âge, que ce qu'on apprend de bonne heure ne s'oublie jamais, et qu'on retrouve

toujours à la mort ce qu'on a sucé avec le lait ; maxime dont il confirma la vérité par son propre exemple.

II.

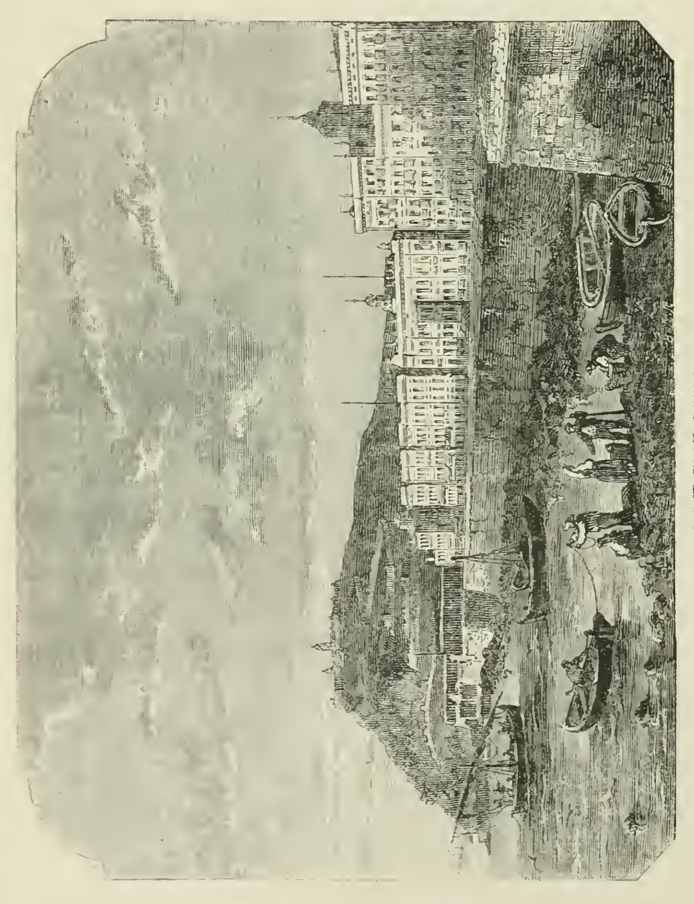
On l'envoie faire ses études à Barcelone. Ses progrès dans la science et dans la vertu.

COMME ses parents n'avaient en vue que l'utilité et l'avancement d'un fils qui leur était si cher, dès qu'il fut en état de faire ses études, au lieu de l'envoyer à Solfona auprès de son oncle, ils l'envoyèrent à Barcelone, où il devait avoir plus de facilité pour se perfectionner dans les lettres humaines ; mais le Seigneur, qui conduisait toutes leurs démarches et qui le destinait à la Compagnie de JÉSUS, voulut lui ménager cette occasion de la bien connaître.

Quoiqu'il fût encore très jeune, sa vertu paraissait déjà si solide, que son père ne craignit point de l'éloigner et de l'abandonner en quelque sorte à lui-même : il ne fut point trompé dans l'opinion qu'il en avait conçue. Les occupations du jeune Claver dans une ville de plaisirs, comme le sont toutes les grandes villes, n'eurent rien des amusements ordinaires à la jeunesse même la plus réglée. Tout le temps que lui laissaient ses études était sanctifié par la prière, par la fréquentation des sacrements, par des entretiens tendres avec Dieu et par des pratiques de pénitence, dont les rigueurs étaient le prélude de celles qu'il exerça toujours depuis sur son corps innocent. Après ce qu'il devait à Dieu, l'honneur et le culte de la très sainte Vierge faisaient ses plus chères délices; il la regardait comme sa propre mère, et son amour pour elle surpassait celui du plus tendre de tous les fils. Un de ses délassements les plus ordinaires était d'aller au collège des jésuites : il s'entretenait avec eux le plus souvent qu'il lui était possible; il leur ouvrait sa conscience avec candeur; et les conseils salutaires qu'il en recevait, joints aux grands exemples de sainteté qu'il découvrait chez eux, l'animaient de jour en jour à croitre lui-même en vertu et en ferveur.

Ayant une mémoire très heureuse et un esprit excellent, ses pratiques de piété, toujours réglées par la prudence et par les avis de ses directeurs, ne nuisirent point à ses études. Une âme qui cherche Dieu en tout sait trouver du temps pour tout ce qui est de son devoir. En peu d'années il fit des

progrès qui étonnèrent ses maîtres. L'université de Barcelone l'admit aux grades avec une distinction marquée ; et l'évêque même, avant que de lui donner la tonsure et les ordres mineurs, rendit les témoignages les plus honorables à sa


BARCELONE.

doctrine et à sa vertu. En recevant ces premières marques de son engagement avec Dieu, il sentit naître en lui-même une nouvelle ferveur, et comme un nouvel esprit qui l'attirait à la Compagnie de JÉSUS.

III.

Il demande à être reçu chez les Jésuites.

LA haute idée qu'il s'était formée de la perfection de l'institut des jésuites dont tout le but est la plus grande gloire de Dieu et le salut des hommes, jointe aux bas sentiments que son humilité lui donnait de lui-même, lui fit craindre un refus et l'empêcha quelque temps de se déclarer : n'osant pas s'adresser à des hommes auxquels il ne se jugeait pas digne d'être associé, il prit le parti de négocier d'abord cette importante affaire avec Dieu seul, qui ne manque jamais de se communiquer aux âmes humbles. Après avoir redoublé ses oraisons et ses pénitences pour intéresser le ciel en sa faveur, il parla de son dessein à son confesseur et lui découvrit le fond de son âme. Le Père, qui connaissait tout le mérite et toute la vertu du jeune Claver, fut charmé de cette ouverture; et, convaincu qu'il y allait de la gloire de Dieu, il lui conseilla de s'adresser sans crainte aux supérieurs. Ceux-ci, après l'avoir éprouvé pendant quelques mois, donnèrent volontiers leur consentement à ce qu'il désirait, mais à condition qu'il obtiendrait celui de ses parents.

Son père et sa mère firent paraître en cette occasion l'esprit chrétien dont leurs cœurs étaient pénétrés. Les belles qualités et les rares talents de leur fils leur avaient donné les plus flatteuses espérances : ils le regardaient comme l'appui de leur maison, l'honneur de leur famille et la consolation de leur vieillesse. En recevant sa lettre, ils furent étonnés et laissèrent même couler des larmes; mais la grâce triompha bientôt de la nature. Après être demeurés quelque temps immobiles et sans parole, tous deux, comme de concert, élevèrent leurs mains et leurs cœurs vers le ciel, pour rendre grâces au Seigneur du choix qu'il daignait faire, et pour lui offrir le sacrifice généreux et entier de leur enfant. Comme ils l'aimaient d'une tendresse vraiment chrétienne, moins pour eux que pour lui-même et pour Dieu, ils lui envoyèrent leur consentement et leur bénédiction, en priant le Seigneur de la confirmer, de le faire croître sans cesse en sainteté et de les consoler par là de tout ce qu'ils perdaient. C'est ainsi qu'un père se montre vraiment père, et qu'il aime vraiment son enfant, en lui procurant les vrais biens.

Ravi d'une réponse si conforme à ses désirs, et d'une bénédiction qu'il regarda toujours comme une source abondante de faveurs de la part du ciel, il sollicita sa réception avec plus d'ardeur que jamais, et on ne lui fit pas longtemps attendre une grâce dont il se montrait d'autant plus digne, qu'il croyait l'être moins.

IV.

Il entre au noviciat à Terragone; sa ferveur et ses progrès pendant son noviciat.

LES supérieurs l'envoyèrent sans différer à Tarragone, où était le noviciat des Jésuites. Il y entra à l'âge d'environ vingt ans, le septième jour d'août de l'an 1602.

L'idée qu'on y avait de sa vertu, fondée sur le témoignage de tous ceux qui l'avaient connu à Barcelone, l'y fit recevoir à bras ouverts. Mais quelle fut sa joie à lui-même, quand il se vit enfin au terme de ses désirs et en liberté de ne plus s'occuper que de son Dieu! Semblable à un passager qui, échappé de la tempête, baise tendrement le rivage où il aborde et où il trouve sa sûreté, à peine fut-il dans sa cellule qu'il se prosterna, pour en baiser le pavé avec toutes les marques du plus profond respect et de la dévotion la plus tendre. Plus il se croyait indigne d'une telle grâce, plus il s'empressa d'en témoigner à Dieu sa reconnaissance. « Ah! Seigneur, s'écriait-il quelquefois, qu'ai je donc fait pour mériter que vous me retirassiez ainsi dans votre maison ? Ce n'est qu'à votre infinie miséricorde que je dois l'entrée de ce paradis ; et je ne puis reconnaître une faveur si précieuse que par l'amour le plus vif et le plus constant. Accordez-moi donc encore cette nouvelle grâce, ô mon Dieu ! et puisque je commence à être tout à vous, que je n'aime que vous, que je ne vive plus que pour vous. — Aimables murs, ajoutait-il dans un saint transport, quoi ! je vous vois, je vous touche, je vous possède ! Clôture sacrée, où l'âme trouve sa véritable liberté, est-il possible que vous me possédiez vous-même? Demeure sainte, plus précieuse pour moi que les palais des plus grands rois, faites désormais tous mes plaisirs. Et vous, mon Dieu, Dieu de miséricorde, vous qui êtes toute ma confiance et tout mon appui, faites, par votre grâce, que je ne perde pas par ma faute un trésor que je tiens de votre seule bonté. »

S'il regarda son entrée chez les jésuites comme le plus grand

honneur qu'il pût recevoir, on peut dire que leur compagnie ne dut pas s'en tenir moins honorée que lui, puisqu'il lui donnait dans sa personne un nouvel apôtre et un grand saint.

Dès le premier jour de son noviciat, les exercices de l'état religieux lui furent aussi familiers que s'il les eût pratiqués toute sa vie. On ne trouva presque rien à lui apprendre; on ne vit rien à réformer en lui; on eût dit qu'il était né pour ce genre de vie, et que le même esprit qui avait inspiré le fondateur prescrivant les règles, était passé dans le jeune novice pour les pratiquer. Jamais, ni pendant le temps de son noviciat, ni dans toute la suite d'une vie variée par tant d'emplois et de travaux différents, personne ne le vit manquer à la plus légère observance, de sorte que le P. Gaspard, qui avait été novice avec lui, étant devenu provincial et le voyant plusieurs années après à Carthagène, ne put s'empêcher de dire avec admiration: « Je trouve ici le P. Claver aussi novice que lorsque je le vis à Tarragone.» En effet, ni ses grands services, ni le nombre de ses années, ni son mérite universellement reconnu ne changèrent rien en lui de la douceur, de la simplicité, de l'humilité et de l'exactitude du novice le plus soumis et le plus fervent: aussi est-ce l'état dans lequel il se considéra toujours par rapport à tout le monde.

Persuadé que tout est grand, que tout est précieux au service du souverain Maître, et que des premiers commencements de la vie spirituelle dépend tout le cours de la vie religieuse, il n'oublia rien pour parvenir à la plus haute perfection. Assiduité à l'oraison, ardeur pour le travail, recherche des emplois les plus pénibles et les plus humiliants, dureté envers lui-même, affabilité à l'égard de tous les autres, promptitude à obéir à ses supérieurs, zèle à servir ses frères, parce que dans ses frères et dans ses supérieurs il ne regardait que Dieu: tel fut dès lors le plan général de sa vie. Aussi s'attira-t-il bientôt l'estime et l'amour de toute la communauté où l'on savait priser le vrai mérite.

Dieu se communiquait à son serviteur à proportion du zèle et de la fidélité qu'il témoignait à son service et les enseignements intérieurs qu'il reçut alors de ce divin maître pouvaient lui tenir lieu de tout le reste. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'en voir ici un abrégé, tiré d'un petit livre qu'il communiqua depuis à un de ses confidents les plus intimes.

« 1° Chercher Dieu en toutes choses, et tâcher de le trouver « en tout.

« 2° Faire tout pour la plus grande gloire de Dieu.

« 3° Employer toutes ses forces pour parvenir à une « obéissance si parfaite, qu'on soumette sa volonté et son « jugement au supérieur comme à la personne même de « JÉSUS-CHRIST.

« 4° Ne rien chercher en ce monde que ce que JÉSUS-« CHRIST lui-même y a cherché ; c'est-à-dire, à sanctifier les « âmes, à travailler, à souffrir, à mourir même pour leur « salut, en vue de JÉSUS-CHRIST. »

Il est aisé de voir que toute la vie du P. Claver est renfermée dans ce peu de paroles, et qu'en écrivant ce qu'il devait faire, il ne marquait que ce qu'il fit toujours.

V.

Il fait un pelerinage de dévotion à Mont-Serrat.

On a coutume d'envoyer les novices en pèlerinage à quelque lieu de dévotion, en mémoire de celui que saint Ignace, leur fondateur, fit lui-même au commencement de sa conversion, à Notre-Dame de Mont-Serrat : ils y vont toujours à pied, en demandant l'aumône, et logeant, autant qu'il est possible, dans les hôpitaux. Le terme du pèlerinage assigné au jeune Claver eut de quoi lui être infiniment agréable ; ce fut Mont-Serrat même. On l'y envoya en la compagnie de deux autres novices, avec la bénédiction de son supérieur, et un bourdon à la main pour toute provision. La fatigue du voyage ne lui fit rien diminuer ni de la durée de ses oraisons, ni de la rigueur de ses pénitences, ni de la pratique des exercices prescrits par la règle. Dès qu'il était arrivé en quelque endroit, son premier soin était d'aller à l'église, avec ses compagnons, pour y adorer JÉSUS-CHRIST dans le sacrement de son amour. Après avoir passé quelque temps en prières, il allait demander l'aumône de porte en porte ; et de quelque nature qu'elle fût, sa vertu y trouvait toujours de quoi se satisfaire : si elle était peu considérable, il était au comble de la joie, parce que son amour pour la pauvreté et pour les souffrances la lui rendait précieuse ; si elle était plus abondante, son contentement était égal, parce que son amour pour le prochain y trouvait un moyen facile



ABBAYE de MONT-SERRAT.

de soulager la misère des pauvres. C'est ainsi que tout profite, tout tourne en bien à une âme qui aime son Dieu.

Quand les trois jeunes novices arrivaient de bonne heure au lieu où ils devaient séjourner, ils rassemblaient les enfants dans quelque place de la ville ou du bourg ; et de là ils les conduisaient en procession jusqu'à l'église, chantant des prières et des cantiques : spectacle édifiant où tout le monde accourait en foule. Ils avaient surtout grand soin de leur faire, tour à tour, un catéchisme mêlé d'exhortations, pour les instruire de leurs devoirs et les engager à les remplir. Lorsque le tour de Claver était venu, le zèle dont il paraissait animé et la force de ses paroles faisaient une grande impression sur tous les assistants : le feu dont l'Esprit-Saint embrasait son cœur se communiquait à ceux de son auditoire. Des personnes de tout âge se mêlaient avec les enfants pour l'écouter, tous emportaient comme fruit de ses discours une vive douleur de leurs péchés et un amour sincère de leur Dieu.

A la vue de la sainte montagne qui était le terme de leur voyage, Claver se prosterna, pour rendre ses respects à la Mère de Dieu, qui y est particulièrement révérée. Quelque rude que fût le chemin, hérissé de rochers escarpés et coupé de ravines profondes, son amour le lui rendait facile et doux: rien de tout ce que l'œil y découvre ensuite de beau et d'agréable ne fut capable de détourner un moment son esprit de la vue des beautés célestes dont il était occupé. Mais quels furent les transports de son cœur à l'aspect de cette image vénérable qui lui représentait la majestueuse beauté de la Reine du ciel, qu'il avait toujours tendrement aimée comme sa mère ! Il resta trois jours entiers dans ce saint lieu, aussi touché de la charité des enfants de saint Benoît, à qui appartient ce monastère, qu'édifié de leurs exemples ; mais, pour tirer de son pèlerinage le fruit principal que les novices s'y proposent, après s'être confessé avec la plus vive douleur, il reçut le corps de son Dieu dans un cœur pénétré de la dévotion la plus tendre. Il passait devant l'image miraculeuse de la Vierge tout le temps qu'il n'était pas obligé d'employer ailleurs, et il eut voulu y passer toute sa vie. Il n'a jamais fait à personne le détail des faveurs qu'il reçut alors de cette Reine des Saints : mais toutes les fois que, dans la suite de sa vie, il se rappelait le souvenir de ce pèlerinage, il versait des larmes si douces, qu'il était aisé de juger par là des délices dont son âme avait été inondée.

En sortant de ce lieu sacré par esprit d'obéissance, il y laissa son cœur, et son amour lui fit trouver le chemin aussi triste et aussi long en le quittant, qu'il lui avait paru court et agréable en y allant.

VI.

Il fait ses premiers vœux.

DE retour au noviciat, il s'y prépara à faire ses vœux par une retraite de huit jours, suivant ce qui se pratique chez les jésuites. Prêt à faire à son Dieu l'oblation entière de sa personne, il ne se considéra plus que comme un esclave entre les mains de la souveraine Majesté : il n'eut plus de volonté que pour lui en sacrifier tous les mouvements, plus de corps que pour lui en faire un holocauste perpétuel par les rigueurs de la pénitence, plus de sens que pour les captiver sous le joug de sa loi et de son bon plaisir. Ce fut dans ces dispositions que, le 8 août, il se consacra à Dieu par les vœux de religion, mais avec une si grande abondance de larmes, qu'à peine put-il les prononcer. Dépouillé de tout à l'extérieur, son attachement intérieur fut si parfait, mais surtout sa pauvreté d'esprit et de cœur fut telle, que dès ce moment il sembla ne plus aimer que les pauvres et les esclaves, pour devenir par vertu ce qu'ils étaient par nécessité.

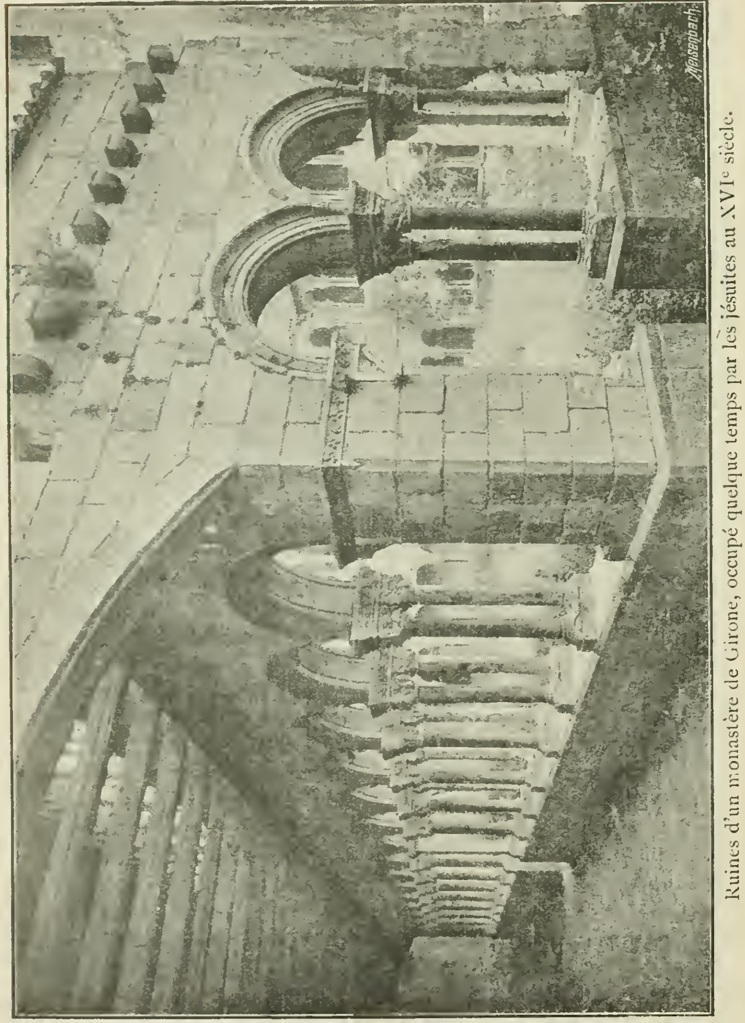
La perfection qu'il avait acquise dans ces saints exercices avait quelque chose de si frappant, qu'on le retint plus de deux mois pour servir de modèle aux autres novices. On devait, selon la coutume, l'envoyer, au sortir de son noviciat, achever ses études dans quelque collège, avant que d'enseigner aux autres les lettres humaines ; mais on ne voulut pas priver sitôt les novices de sa présence et de ses exemples. Il fut le seul à ne pas s'apercevoir de cette marque de distinction de la part des supérieurs : son humilité la lui fit même regarder moins comme une estime singulière qu'ils faisaient de sa vertu, que comme un temps dont il avait lui-même besoin pour acquérir une perfection qui lui manquait.

VII.

Il étudie les humanités à Girone.

IL eut volontiers passé le reste de sa vie dans l'humble état de novice ; mais les supérieurs jugeant enfin qu'il était temps de l'appliquer aux sciences, l'envoyèrent au

collège de Girone, où en peu de mois il se rendit si habile



Ruines d'un monastère de Girone, occupé quelque temps par les jésuites au XVIe siècle.

dans la langue grecque et dans la langue latine, qu'il se trouva en état de composer en l'une et en l'autre, et de réciter publi-

quement de petits discours qui lui attirèrent des applaudissements dont sa modestie eut beaucoup à souffrir. La pénétration de son esprit, jointe à l'assiduité de son application, lui fit faire de si grands progrès, que ses maîtres se déchargeaient quelquefois sur lui du soin d'instruire les autres jeunes jésuites.

Comme c'était moins la curiosité et l'envie naturelle de savoir que l'esprit d'obéissance et le bon plaisir de Dieu qui le guidaient dans toutes ses démarches, jamais son étude ne lui fit rien déranger du temps ni de la suite de ses exercices de piété ; il la commençait en s'adressant à Dieu ; il la continuait avec Dieu ; il la finissait tout absorbé en Dieu ; il le priait alors avec ardeur d'être lui-même son premier maître, et de ne lui rien apprendre qu'à l'aimer souverainement et uniquement.

VIII.

On l'envoie faire sa philosophie à Majorque, où il lie une étroite amitié avec le F. Alphonse Rodriguez.

ON venait d'établir depuis peu à Majorque un collège pour les jésuites, et on voulut y envoyer un professeur habile, avec quelques jeunes étudiants. Claver fut du nombre de ceux qu'on destinait à faire leurs études dans cette ville où des raisons secrètes l'attiraient, et, par là, il se trouva au comble de ses vœux. Il était alors âgé d'environ vingt-trois ans ; et quelques fatigues qu'il fallût essuyer, sa joie fut extrême de penser que les périls et les tempêtes de la mer allaient le jeter entre les bras du F. Alphonse Rodriguez (1), dont la vertu brillait depuis longtemps d'un éclat extraordinaire.

Ce bon religieux faisait alors l'office de portier au collège de Majorque ; mais, dans cet humble état c'était une âme favorisée des plus sublimes dons de Dieu ; un de ces esprits simples et dociles où habite la doctrine céleste, et à qui les illuminations divines tiennent lieu de toutes les lumières de la science humaine ; un de ces cœurs purs et droits qui, détachés de tout le reste, jouissent en paix des familiarités du divin amour, et qui, placés sur la terre, semblent

1. Alphonse Rodriguez, né en Espagne, le 25 juillet 1531, entra à l'âge de quarante ans dans la Compagnie de JÉSUS, où il exerça pendant plus de trente ans, avec une rare piété, les humbles fonctions de Frère coadjuteur. Ce saint religieux fut mis au rang des Bienheureux par Léon XII, le 29 septembre 1824. Le décret de sa béatification fut solennellement publié à Rome, le 12 juin de l'année suivante. Enfin Léon XIII le canonisa le 15 janvier 1888.

goûter déjà les délices du ciel. Quel attrait pour le jeune Claver d'être destiné à vivre avec un homme si capable de lui apprendre tous les secrets de la science des saints et de la perfection la plus relevée ! A peine, en arrivant à Majorque, eut-il rendu ses respects à son nouveau supérieur, qu'il alla avec empressement chercher celui qu'il regardait comme son maître, et qu'il avait aimé avant même que de le voir.

Dès qu'ils s'aperçurent l'un l'autre, ils se reconnurent aux seuls sentiments de leur cœur : tous deux se prosternèrent en même temps, pour se donner mutuellement des marques de leur respect ; et sans avoir encore ouvert la bouche, ils entendirent sans peine tout ce qu'ils voulaient se dire. Si Claver fut ravi de trouver dans Alphonse un saint vieillard déjà parfait, Alphonse ne le fut pas moins de trouver déjà tant de vertu dans un si jeune religieux.

Tous deux reconnurent avec joie un trait aimable de la Providence à leur égard dans cette réunion de leurs deux âmes si semblables et déjà si unies en Dieu. Ils convinrent, avec la permission du supérieur, d'un temps marqué pour conférer tous les jours ensemble des choses divines ; et ils choisirent pour cela une heure qui ne pût apporter aucun obstacle ni aux emplois de l'un, ni aux études de l'autre. Ainsi, de l'école de la philosophie, Claver passait à celle de la sainteté ; et la même pureté d'intention qu'il apportait à toutes les deux les lui rendait également profitables. Dieu lui donna pour l'une un esprit excellent, avec des professeurs habiles, et pour l'autre, avec un cœur embrasé d'amour, un maître éclairé de l'Esprit-Saint. Aussi ne perdait-il pas une seule de ses paroles qu'il avait grand soin de mettre par écrit. Le disciple, charmé de la vertu de son maître, s'efforçait de l'imiter; et le maître, à son tour, charmé des dispositions singulières de son disciple, ne lui cachait rien de ce qui pouvait le conduire à la plus sublime perfection : instruit des desseins de Dieu sur Claver, il répandait son âme tout entière dans la sienne.

Ceux qui cherchent à s'édifier seront bien aises de trouver ici un abrégé des instructions d'un saint à un saint. Le voici, tiré de la vie du F. Alphonse imprimée à Madrid, et recueilli longtemps auparavant par le P. Claver.



IX.

Instructions de Rodriguez à Claver.

« UN religieux qui veut avancer dans la vertu doit s'appliquer à se bien connaître ; en se connaissant, on se méprise ; en ne se connaissant pas, on s'enfle, on s'enorgueillit. Il doit parler peu avec les hommes, et beaucoup avec Dieu. S'il parle, qu'il dise toujours du bien des autres, et, autant qu'il sera possible, du mal de soi. Il doit être, comme Melchisédech, sans père, sans mère, sans parents ; parce qu'il les doit regarder comme s'il ne les avait plus, Dieu seul lui devant tenir lieu de tout le reste... Que dans tous les hommes il regarde Dieu, les honorant tous comme ses images : mais qu'il le prie surtout pour ceux qui l'ont offensé, et qu'il leur fasse plus de bien qu'il n'en a reçu de mal... Qu'au commencement de ses actions, il les dirige toutes au plus grand service et à la plus grande gloire de Dieu ; qu'au milieu, il les unisse à celles de JÉSUS-CHRIST, pour les rendre plus dignes de la souveraine majesté ; et qu'à la fin, il les lui offre pour le bien spirituel de son âme et de son prochain... Qu'il ait toujours Dieu présent au fond de son cœur ; que là il se fasse une espèce de retraite, où il lui demande sans cesse la grâce de ne le point offenser ; et qu'il ne fasse, ni ne dise rien, sans l'avoir consulté... Que jamais il ne sorte de sa chambre sans une bonne raison, et sans en avoir demandé à Notre-Seigneur la permission, avec la grâce de ne rien faire qui lui déplaise : qu'au retour, il examine s'il y revient tel qu'il en était sorti... Qu'il n'use de ses sens que pour les choses nécessaires, ou qui sont du service de Dieu : qu'il ne regarde point les choses curieuses, et qu'il n'écoute jamais les nouvelles inutiles qui partagent le cœur.... Que jamais il ne parle ni de la nourriture, ni du vêtement, ni de ce qui peut regarder son logement ; qu'il ne mange que ce qui est absolument nécessaire pour vivre, sans jamais toucher à ce qui serait trop délicat : en un mot, qu'il se comporte en tout comme un homme mort au monde et qui ne vit plus que pour Dieu.... Qu'il regarde les louanges comme des outrages, en se rappelant le peu qu'il est aux yeux de Dieu ; qu'il aime les mépris, en vue de ceux que JÉSUS-CHRIST a essuyés pour lui ; et que dans les affronts il s'humilie, en pensant qu'il en mérite beaucoup plus encore pour ses péchés.... Qu'il médite

souvent les dernières fins de l'homme, et la mort en particulier : que par là il s'anime à travailler et à souffrir, en considérant que bientôt il n'aura plus de temps pour méditer.... Que dans ses méditations il s'attache aux vertus propres de son état ; qu'à chacune de ces vertus, il se représente attentivement les plus grandes difficultés qui peuvent se rencontrer pour l'acquérir, et qu'il ne cesse point jusqu'à ce qu'il se soit déterminé à les surmonter toutes courageusement pour Dieu.... Qu'il se rappelle souvent en détail la passion de Notre-Seigneur, et tout ce qu'il a souffert pour lui ; qu'il lui en rende sans cesse les plus vives actions de grâces ; qu'il lui demande une partie de sa croix, et qu'il la porte avec joie pour son amour.... Qu'il fuie soigneusement toutes les occasions où il est déjà tombé et où il y aurait quelque danger de tomber.... Qu'il détache son cœur de toutes les créatures pour le donner tout à Dieu seul, et que, pour augmenter en lui le feu de l'amour divin, il en fasse plusieurs actes par jour.... Qu'il ait une dévotion tendre à la sainte Vierge, la servant et l'aimant de tout son cœur ; que plusieurs fois dans la journée il visite quelqu'une de ses images ; qu'il récite exactement le chapelet et le petit office ; qu'il ne perde aucune occasion de lui marquer son zèle par quelque petit service ; mais surtout qu'il médite bien ses vertus, et qu'il s'applique à les imiter.... Qu'il honore les images des saints, comme s'ils étaient eux-mêmes présents : qu'il se rappelle les vertus qui les ont distingués, la brièveté de leurs travaux et la durée de leur récompense.... Qu'il veille beaucoup et dorme peu : tout le temps qu'on donne au sommeil est un retranchement de la vie et des mérites.... Qu'il étudie avec soin tout ce qu'il lui est nécessaire de savoir, en évitant toute étude curieuse et superflue.... Qu'enfin il cherche Dieu en tout et partout, il le trouvera toujours à ses côtés. »

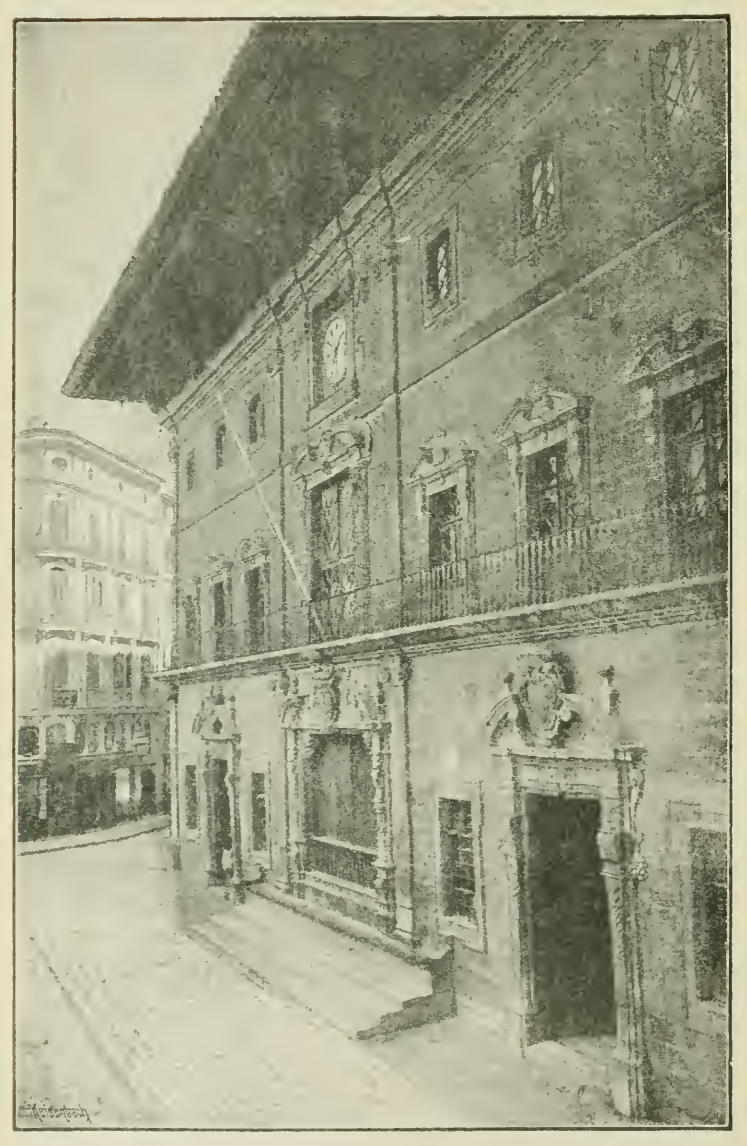
On voit que ces courtes instructions renferment tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'Évangile, toute la vie du chrétien et du religieux le plus parfait : par là on peut juger de la sainteté d'un maître qui, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, n'enseignait que ce qu'il pratiquait lui-même depuis longtemps. Une semence aussi sainte répandue dans le cœur d'un disciple aussi fervent, produisait chaque jour au centuple. Jamais le P. Claver ne se départit de ces salutaires maximes : celles qu'on trouva longtemps après dans un manuscrit, confié par lui à un religieux qui lui avait servi de compagnon,

montrent jusqu'à quel point il avait profité des leçons de celui que Dieu lui avait donné pour guide dans la voie de la perfection. Je ne puis me dispenser d'en rapporter encore ici quelques traits.

X.

Maximes du P. Claver.

« 1° Le salut et la perfection de l'homme consistent à faire la volonté de Dieu, à laquelle il doit tendre en toutes choses, et dans tous les moments de sa vie. Plus il accomplira cette divine volonté, plus il sera parfait. — 2° Pour faire la volonté de Dieu, il faut que l'homme méprise la sienne propre : plus il mourra à lui-même, plus il vivra en Dieu. Mais pour acquérir ce double avantage, il faut qu'il aime Dieu, et plus il purgera son cœur de l'amour de lui-même, plus il aura d'amour pour Dieu. — 3° Pour aimer Dieu comme il doit être aimé, il faut se détacher de tout amour terrestre, il faut n'aimer que lui ; ou si l'on aime quelque autre chose, ne l'aimer que pour lui. — 4° Que l'homme dirige toutes ses pensées, ses paroles et ses actions à la seule gloire de Dieu ; travaillant sans cesse à conformer sa volonté à la sienne; de sorte qu'il ne désire ni le mal, ni même le bien que Dieu ne veut pas; et que, dans quelque épreuve où Dieu juge à propos le mettre, jamais la paix de son âme ne soit troublée. — 5° Pour tirer un vrai profit de tout ce qui arrive dans la vie, l'homme doit se taire au milieu des réprimandes, des injures et des mauvais traitements, soit qu'il y ait de sa faute, soit qu'il n'y en ait pas ; et quand on contestera avec lui, que son silence lui tienne lieu de victoire. — 6° Pour faire de plus rapides progrès dans la vertu, qu'il ait surtout un grand soin de garder sa langue, et que la vérité, la paix, l'édification du prochain se trouvent dans toutes ses paroles. Qu'en peu de mots il dise beaucoup de choses, et que, pour bien parler, il parle toujours ou de Dieu, ou avec Dieu. — 7° Qu'il ne préfère rien à ce qui lui viendra de l'obéissance, qui que ce soit qui lui commande ; se soumettant pour Dieu à toutes les créatures, et faisant avec une grande paix d'esprit tout ce qui sera en son pouvoir. S'il ne peut pas faire tout ce qu'on exige de lui, et qu'on lui en demande la raison, qu'il se contente de dire simplement qu'il ne l'a pas pu ; et que du reste, à tout ce qu'on lui dira, il ne réponde rien, non, rien du tout.



Façade de la maison des Jésuites, où résida saint Pierre Claver à Majorque.

Quelque reproche qu'on lui puisse faire, qu'il se taise, et qu'il accepte tout pour Dieu, pourvu que ce ne soit rien, ou contre Dieu, ou contre l'obéissance. C'est là savoir se vaincre comme il faut soi-même. »

Tel est le fruit que le jeune Claver sut tirer des entretiens de son saint maître ; mais on en jugera mieux encore par les vertus héroïques que nous lui verrons pratiquer toute sa vie. « Ah ! mon cher Alphonse, lui disait-il quelquefois dans ses transports d'amour et de ferveur, que faut-il faire pour aimer de tout mon cœur JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur et mon Dieu ? Apprenez-le moi, vous qu'il instruit à son école. Je sens bien qu'il m'inspire le désir d'être tout à lui, mais je ne sais comment m'y prendre. »

XI.

Le F. Rodriguez voit la gloire préparée au P. Claver.

CE ne fut pas là le seul avantage que lui procurèrent son séjour à Majorque et sa liaison intime avec le F. Alphonse. Les pères les plus passionnés n'aiment pas leurs enfants avec plus de tendresse que ce grand serviteur de Dieu n'en avait pour son fils spirituel : il ne cessait point de le recommander à JÉSUS-CHRIST et de solliciter pour lui les grâces les plus singulières, les dons les plus précieux. Dieu, touché de sa charité et de ses prières, voulut donner au saint vieillard la consolation de savoir que ces vœux étaient exaucés. Un jour qu'il priait avec une ferveur extraordinaire, il tomba tout à coup dans un de ces ravissements qui chez lui étaient assez fréquents, et il fut élevé en esprit jusqu'au séjour des bienheureux. Là, son ange lui découvrit les trônes brillants et majestueux dont parle l'apôtre saint Jean dans son Apocalypse. Il en vit un qui lui parut plus éclatant que tous les autres ; et, remarquant qu'il était vide, il demanda pour qui il était préparé? « C'est pour ton disciple Claver, lui répondit l'ange : c'est la récompense de ses vertus, et du grand nombre d'âmes qu'il doit gagner à Dieu dans les Indes de l'Occident. » Aussitôt la vision disparut. On ne peut exprimer la joie qu'il sentit au fond de son cœur, quand il fut revenu à lui; mais il ne voulut rien découvrir à Claver de tout ce qui lui avait été révélé et il se contenta de le communiquer à son confesseur, de qui on le sut depuis.

Le P. Joseph d'Urbina étant depuis à Carthagène, a protesté

mille fois qu'il ne doutait aucunement de la vérité de ce que Dieu avait fait connaître au F. Alphonse, puisque ayant, pour ainsi dire, suivi pas à pas le P. Claver dans toute sa conduite, il y avait toujours remarqué une perfection digne de la plus éclatante couronne.

Si Alphonse eût suivi les premiers mouvements de son cœur, il eût imité saint Antoine de Padoue, qui, ayant appris par révélation qu'un certain homme obtiendrait la couronne du martyre, saintement jaloux d'un si grand bonheur, le chercha partout, pour lui donner dès lors des témoignages publics de sa vénération; mais si le secret qu'il devait garder l'empêcha de satisfaire en cela sa piété, du moins rien n'égala le respect qu'il conserva depuis, au fond de son cœur, pour un homme qui devait envoyer tant d'âmes au ciel. Un jour, l'ayant aperçu de loin qui revenait au collège avec un de ses compagnons : « Voyez-vous, dit-il à un Père qui était auprès de lui, ces deux jeunes religieux qui viennent ? Ils iront aux Indes où ils feront de grands fruits pour le salut des âmes. » L'événement qui vérifia la prophétie sert en même temps à vérifier la révélation dont avait été favorisé le F. Alphonse, au sujet du P. Claver, qui n'avait encore eu jusque-là aucune idée du ministère auquel la Providence le destinait, et qui attendait en paix les ordres de ses supérieurs.

XII.

Le Père Claver soutient son acte public de philosophie.

IL était à la fin de ses études de philosophie ; et, comme il s'y était extrêmement distingué, on le chargea de soutenir un acte public. Il obéit, malgré tout ce qu'il en devait coûter à son humilité ; et ayant fait paraître autant de capacité que de modestie, il remporta de cet exercice une égale réputation de doctrine et de vertu. Peu sensible à des applaudissements qu'il avait mérités, quelque application qu'il apportât par obéissance aux sciences humaines, son inclination le portait toujours à la doctrine céleste qu'il puisait à l'école de F. Alphonse, et il y faisait de merveilleux progrès.

On eût dit que les grâces sensibles dont Dieu favorise quelquefois ses serviteurs se communiquaient de l'un à l'autre. Comme il sortait un jour avec un compagnon d'une grande vertu, le saint vieillard qui, faisait l'office de portier, les

arrêta un moment, et en faisant sur eux le signe de la croix : « Songez, leur dit-il, que les trois adorables personnes de la sainte Trinité vous accompagnent. » A ces mots il tomba en extase, privé de l'usage de tous ses sens. Au même instant, le saint jeune homme se sentit à son tour si pénétré d'amour et de tendresse, que ne pouvant presque plus faire un pas, il voulut rentrer dans la maison ; mais, faisant réflexion que les supérieurs l'avaient envoyé, il pria Dieu de modérer un peu l'excès des faveurs sensibles dont il le comblait, pour lui donner le pouvoir d'obéir. Il obtint ce qu'il désirait : mais il lui en resta une si vive impression, qu'à chaque pas il était obligé de faire un nouvel effort pour se soutenir, et que tout le reste du jour il parut comme hors de lui-même, sans avoir le libre usage de ses sens. Si quelques paroles d'Alphonse, échappées même en passant et en présence des autres, faisaient tant d'impression sur l'esprit et sur le cœur de Claver, que ne devait-il point arriver dans leurs entretiens les plus intimes et les plus secrets, ou quand il conversait lui-même seul avec Dieu.

XIII.

Le F. Rodriguez l'exhorte à passer aux Indes.

CEPENDANT le temps de son séjour à Majorque était près d'expirer, il allait devoir se séparer de son saint maître; et cette séparation fut peut-être un des plus grands sacrifices de son obéissance. Avant que de le lui ôter, Dieu voulut encore se servir d'un guide si sûr, pour mettre le disciple dans la route où il devait acquérir tant de mérites devant le Seigneur, et rendre tant de services au prochain.

Si saint Grégoire le Grand est appelé à juste titre l'apôtre de l'Angleterre, pour y avoir envoyé des ouvriers évangéliques qui y ont établi la foi chrétienne, on peut assurer qu'Alphonse Rodriguez a mérité le nom d'apôtre de Carthagène, pour lui avoir donné Claver. Instruit des desseins du ciel sur sa personne, il alla le trouver peu de temps avant son départ; et voici ce qu'il lui dit, dans un de ces entretiens spirituels où il dévoilait toute son âme. « Mon cher frère, je ne puis assez vous exprimer quelle est la douleur de mon cœur, en voyant que Dieu est ignoré de la plus grande partie de la terre, faute de ministres qui aillent le faire connaître. Que de larmes ne demande pas la vue de tant de peuples qui ne s'égarent

que parce qu'on ne leur présente aucune lumière pour les conduire; qui périssent, non pas tant parce qu'ils veulent se perdre, que parce qu'on ne fait aucun effort pour les sauver! On voit tant d'ouvriers inutiles où il y a peu de moisson; et où la moisson est abondante, il y a si peu d'ouvriers. Combien d'âmes n'enverraient pas au ciel, dans l'Amérique, tant de ministres qui vivent oisifs en Europe? On craint la peine qu'il y aurait à les chercher, et on ne craint pas le péril et le crime qu'il y a à les abandonner. On prise les richesses de ces contrées, et on en méprise les hommes. La charité ne peut-elle donc aller sur ces mers que la cupidité a depuis si longtemps ouvertes? Il arrive dans les ports d'Espagne des flottes entières chargées de leurs trésors; quelle multitude d'âmes n'y pourrait-on pas conduire au port de la félicité éternelle? Pourquoi faut-il que l'amour du monde soit plus ardent pour l'acquisition des uns que ne l'est l'amour de JÉSUS-CHRIST pour la conquête des autres? Tout barbares que paraissent ces hommes, ce sont des diamants, encore bruts à la vérité, mais dont la beauté dédommage assez de la peine qu'il en coûte pour les polir. O saint frère de mon âme! quel vaste champ à votre zèle! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes gagner tant de milliers d'âmes qui s'y perdent; si vous aimez JÉSUS-CHRIST, allez recueillir son sang répandu sur des nations qui n'en connaissent pas le prix. Travaillez avec lui jusqu'à la mort, pour le salut des hommes, puisque vous êtes de sa compagnie. C'est beaucoup, il est vrai, que d'être disposé à partir pour les Indes, au premier ordre des supérieurs, mais ce n'est pas assez pour un jésuite; comme c'est là sa première et sa plus noble vocation, il faut qu'il leur marque lui-même son empressement, et qu'il sollicite vivement une pareille fonction. Représentez-leur donc incessamment vos désirs, priez, sollicitez, pressez: les instances réitérées ne sont pas contre l'obéissance, quand on a lieu de croire que le supérieur ne diffère de se rendre que pour mieux éprouver notre constance. »

Ces paroles prononcées d'un ton d'apôtre, enflammaient, le cœur de Claver. La seule pensée de ce grand nombre d'âmes qui se perdaient aux Indes, faute de secours, déchirait la sienne : pour en racheter une seule, il eût donné mille vies. Sûr de la volonté de Dieu, qui lui était notifiée par un si saint homme, il écrivit à son provincial une lettre dictée

par le zèle et par la ferveur. Le supérieur lui répondit qu'il examinerait attentivement cette vocation, à la visite qu'il devait faire à Barcelone, où Claver eut en même temps ordre de se rendre pour y commencer ses études de théologie.

XIV.

Il part de Majorque pour aller à Barcelone.

LE départ devait être douloureux pour les deux grandes âmes que la charité avait si tendrement unies, mais leur douleur ne s'exprima que par des sentiments de piété et par de vives actions de grâces au Seigneur, pour toutes les faveurs dont il lui avait plu de les combler. Rodriguez promit à Claver de ne le jamais oublier dans ses prières, et lui fit présent de quelques livres spirituels qu'il avait composés. Ce présent et cette promesse adoucirent beaucoup le chagrin qu'avait Pierre de perdre son guide; mais comme les supérieurs, pour délivrer le saint vieillard de l'importunité de ceux qui venaient sans cesse lui demander ses écrits, avaient défendu d'en laisser transporter aucun hors du collège, un frère qui se trouvait pour lors à la porte en avertit Claver, qui était déjà prêt à sortir, et se mit en devoir de saisir ses papiers. Celui-ci, instruit d'un ordre qu'il avait ignoré jusque-là, en avertit à son tour Alphonse, qui alla sur-le-champ demander au supérieur la permission de donner ses écrits à son disciple; et après lui avoir représenté que ce jeune jésuite irait bientôt aux Indes, où ces sortes de livres sont rares, il obtint sans peine ce qu'il désirait. Claver, charmé de posséder ce trésor, ne songea plus qu'à s'embarquer pour Barcelone.

Dieu voulut donner en cette occasion une marque bien sensible de l'attention paternelle de sa providence à l'égard de son serviteur. Il n'y avait alors dans le port de Majorque qu'un léger bâtiment assez mal équipé et en très mauvais état. Le maître et les compagnons d'étude de Claver, qui devaient faire le même trajet, ne se croyant pas en sûreté sur un vaisseau si mal en ordre, prirent le parti d'en attendre un autre qui fût mieux armé et plus en état de tenir la mer. Claver, plein de confiance en Dieu, saisit l'occasion qui se présentait; il monta sur le premier navire, et en peu de temps il arriva heureusement à Barcelone; tandis que les autres,



Intérieur de la maison des iésuites à Majorque.

qui s'étaient embarqués sur le second, furent pris par des corsaires et emmenés à Alger.

Jamais Claver ne perdit les sentiments de vénération et de tendresse qu'il avait conçus pour Rodriguez ; jusque dans ses dernières années, il le nommait son saint maître et se faisait un grand honneur d'avoir été son disciple. Il n'en parlait même presque jamais sans une espèce d'extase. Outre ses écrits, qu'il conservait précieusement, il avait recueilli dans un petit livre tout ce qu'il en avait appris de vive voix ; il y avait marqué jusqu'au jour et à l'heure où il avait eu le bonheur de le lui entendre dire ; et il le portait sur lui, avec les autres écrits de son maître. Il ne se lassait point de les lire ; c'était son oracle dans ses doutes, sa consolation dans ses peines, son asile dans ses travaux ; et, en recevant le saint Viatique, il les tint étroitement serrés sur sa poitrine, pour ranimer sa ferveur dans ces précieux moments.

A peine fut-il arrivé à Barcelone, qu'il réitéra ses instances pour sa chère mission des Indes. Les supérieurs, quoique ravis de voir en lui un zèle si convenable à un jésuite, jugèrent à propos de l'éprouver encore quelque temps ; d'autant plus que connaissant ses talents, ils avaient peine à se priver d'un sujet qui leur donnait de si grandes espérances.

XV.

On l'applique à l'étude de la théologie. Son union avec Dieu.

LE P. Claver s'appliqua donc par obéissance à l'étude de la théologie, et il y apporta les dispositions d'esprit et de cœur qui l'avaient déjà distingué à Majorque. Au-dessous de tous ses compagnons par sa profonde humilité, il les surpassa bientôt par ses succès. Les lettres humaines et la philosophie n'avaient rien diminué de sa ferveur : l'étude de la théologie, qui a Dieu même pour objet, ne servit qu'à augmenter son amour, de sorte qu'il passait avec justice pour le plus habile et le plus vertueux de tous les étudiants.

C'est le témoignage que lui rendit après sa mort le P. Parigas, son ancien condisciple, dans une lettre écrite à un jésuite de ses amis. Voici ses propres termes : « Dans le temps que j'étudiais à Barcelone avec le P. Claver, j'aurais fort souhaité d'être son confident, pour découvrir au monde bien des merveilles cachées dans ce grand serviteur de Dieu. Tout

ce que j'en puis dire, c'est que je l'ai toujours connu un saint et parfait religieux : il fut modeste, affable, officieux envers tout le monde, ne se plaignant jamais de personne, et parlant toujours ou de Dieu, ou de choses capables de contribuer à l'avancement spirituel de ceux qui l'entendaient. Nul n'était plus humble dans toutes ses manières, plus obéissant aux supérieurs, plus exact dans les observances de la discipline religieuse. Je ne crains point d'assurer que jamais je ne lui ai vu violer la moindre règle. Il s'efforçait d'imiter en tout le F. Alphonse Rodriguez, dont il conservait quelques livres écrits de sa main : on reconnaissait en lui le même esprit d'oraison, la même union avec Dieu, les mêmes mortifications. Ainsi je ne suis pas surpris qu'ayant mené une vie si sainte, il fasse des miracles après sa mort. » Ce dernier trait de conformité avec le F. Alphonse, en ce qui regarde l'oraison et la mortification, est l'éloge le plus accompli qu'on puisse faire de sa conduite à Barcelone.

Une union si intime avec Dieu, jointe à une application si constante à l'étude, tant d'austérité avec tant d'innocence, surtout dans un corps délicat et déjà usé par le travail, lui attirèrent les plus singulières faveurs du ciel. Si son humilité les lui fit dérober à la connaissance des hommes, elle ne put empêcher qu'il n'en échappât quelques traits malgré lui. Un de ses compagnons en fut un jour témoin, dans une occasion assez extraordinaire. Ils passaient ensemble à l'endroit même où saint Ignace fut si maltraité par de jeunes libertins, pour avoir rétabli la piété dans un couvent de religieuses dont la conduite relâchée déshonorait la profession. Le jeune jésuite qui était avec Claver l'arrêta un moment : « Mon frère, lui dit-il, ce fut ici que notre P. Ignace « fut brisé à coups de bâton; oui, ce fut ici. » A ces mots, Claver leva les yeux au ciel, devint immobile, et perdit tellement l'usage de ses sens, qu'il ne put sortir du lieu où il était qu'après un long ravissement. On n'a jamais pu savoir ni ce qu'il vit alors, ni ce qui lui fut révélé; mais on sait que l'impression lui en resta toujours si profondément gravée dans l'esprit et dans le cœur, que, longtemps après, en racontant cette aventure à un de ses plus intimes confidents, il paraissait encore comme ravi en extase, et qu'au défaut de sa bouche ses yeux s'exprimaient par leurs larmes. Par ce seul trait, on peut juger de ses communications avec Dieu, et des grâces sensibles dont il était favorisé dans ses oraisons.

XVI.

A sa sollicitation, les supérieurs décident de l'envoyer aux Indes. Il s'embarque à Séville pour Carthagène.

AU bout de deux années de théologie, il pressa de nouveau ses supérieurs de l'envoyer aux Indes; et il le fit avec tant d'instance, que le provincial Joseph de Villegas, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu, lui accorda enfin la permission qu'il sollicitait si ardemment. On ne peut exprimer quelle fut la joie du fervent jésuite, en recevant la lettre de son supérieur; il voulut la relire plusieurs fois, il ne se lassait point de la baiser, et il la garda toute sa vie. Dès qu'il en eut achevé la lecture, il se prosterna en terre pour rendre à Dieu les plus vives actions de grâces de la faveur dont il l'honorait. Dans la ferveur de sa prière, il lui offrit sans réserve ses peines, ses travaux, son sang, toute sa personne, pour le salut des âmes qui devaient lui être confiées. Ensuite, ne pouvant renfermer dans son cœur la joie dont il était rempli, il alla trouver tous ses amis pour leur faire part de son bonheur, recevoir leurs félicitations, et leur demander le secours de leurs prières.

Il y avait déjà sept ans qu'on avait établi une province de la Compagnie dans le nouveau royaume de Grenade. Pour la former d'une manière qui répondît à l'attente publique et aux pieuses intentions de ceux qui y avaient contribué par leurs libéralités, le Père général Aquaviva avait, en 1609, ordonné à chaque province d'Espagne d'y envoyer un ouvrier évangélique d'un mérite distingué. Claver fut celui que la province d'Aragon choisit pour s'acquitter de ce qu'on exigeait d'elle; et on peut dire que jamais peut-être, si on en excepte saint François-Xavier, la Compagnie n'envoya dans les Indes un plus digne ministre.

Bientôt il eut ordre de se rendre à Séville, pour s'y embarquer avec quelques autres jésuites qui devaient partir pour les Indes, sous la conduite du P. Mexia. Rempli de l'esprit et du zèle de saint François-Xavier, qu'il se proposa toujours pour modèle, il voulut commencer son voyage comme lui.

Le P. Claver partit de Barcelone sans différer; et quoiqu'il n'eût dû s'écarter que d'une lieue de son chemin pour aller prendre congé d'un père et d'une mère qu'il n'avait

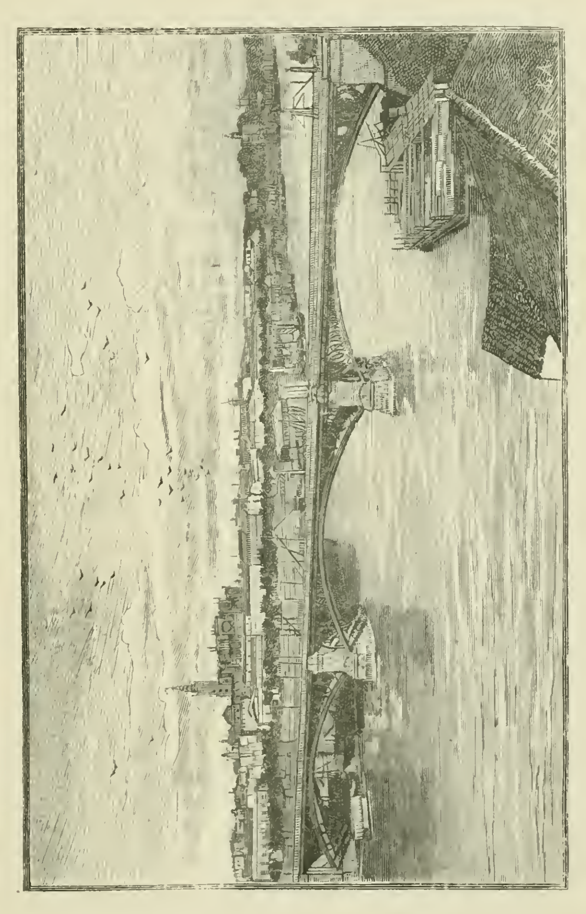
point vus depuis son départ pour Barcelone, et qu'il ne devait jamais revoir, il voulut se refuser ce plaisir. Il n'ignorait pas que Dieu ne lui défendait point de leur donner cette consolation ; mais son détachement de tout objet créé l'emporta sur tous les sentiments de la nature. Ses vertueux parents ne purent s'empêcher de se plaindre et leurs plaintes parurent si raisonnables, qu'un autre jésuite qui devait aussi passer aux Indes, fit lui-même le voyage exprès pour aller leur rendre une visite. Il tâcha de les consoler par les éloges qu'il donna à l'éminente sainteté de leur fils ; mais ces éloges mêmes augmentèrent leur douleur, par le regret de n'avoir pu être les témoins de tout ce qu'on publiait à son avantage.

Dès qu'il fut arrivé à Séville, le P. Mexia voulut lui faire prendre les ordres sacrés, avec tous ceux qui devaient s'embarquer pour les missions, vu l'extrême difficulté qu'il y a à trouver des évêques aux Indes; mais il s'en excusa sur ce qu'il ne se sentait ni capable, ni digne d'un tel honneur; et il le fit d'un air si naturel, si plein de simplicité et de candeur, qu'il obtint enfin qu'on le remettrait à un autre temps. Ayant séjourné peu de temps à Séville, il mit à la voile au mois d'avril de l'année 1610. Dès ce moment il oublia si parfaitement tout ce qu'il laissait en Europe, que dans l'espace de quarante-quatre ans qu'il vécut aux Indes, jamais on ne l'entendit ni parler, ni demander aucune nouvelle de ce qui se passait en Espagne. Les seules choses qu'il parut ne pas oublier furent les vertus qu'il avait remarquées dans quelques religieux, pour se reprocher de ne les avoir pas imitées; les sermons qu'il avait entendus et dont il aurait eu besoin encore, disait-il, pour se convertir; et les cérémonies faites à la béatification de son P. Ignace, pour s'en réjouir intérieurement comme un bon fils.

Sa réputation de vertu le suivit partout, et ne fit qu'augmenter durant son voyage. Ses paroles édifiantes, sa modestie angélique, sa charité officieuse et tendre, son zèle à servir tous ses frères et à leur rendre les offices les plus humbles, toute sa conduite, en un mot, lui gagna bientôt les cœurs de ses compagnons de voyage, qui, le regardant comme un ange tutélaire que Dieu leur avait donné, n'appréhendaient aucun péril tandis qu'il serait avec eux.

Il se chargea principalement du soin des malades : il leur donnait lui-même à manger, leur préparait les remèdes dont

ils avaient besoin, ne les quittait ni jour ni nuit et les disposait à recevoir les sacrements. Étant obligé malgré lui de manger à la table du capitaine, il ne se consolait de cet honneur que par le moyen qu'il y trouvait de satisfaire sa charité ; et de



VUE de SÉVILLE.

tout ce qu'on lui présentait, il réservait toujours le plus délicat et le meilleur pour le porter à ses malades. A l'heure qu'il avait marquée, on s'assemblait pour entendre le catéchisme et pour réciter le chapelet. Personne n'eût osé jurer, ni proférer une parole indécente en sa présence ; et il suffisait

même, pour arrêter les plus emportés, de les menacer de le dire au P. Claver.

Le voyage fut de quelques mois, et on aborda enfin heureusement. En arrivant aux Indes, le P. Mexia, qui avait apprécié la sainteté et les grands talents du jeune missionnaire, voulut l'emmener avec lui au Pérou, mais la Providence en avait autrement ordonné. Claver, affligé et confus tout à la fois de l'estime qu'on faisait de lui, eut recours à Dieu pour détourner ce coup qui l'aurait éloigné d'un pays après lequel il soupirait depuis si longtemps. Le provincial ayant fait réflexion que la nouvelle mission de Carthagène demandait un sujet d'un mérite reconnu et d'une vertu éprouvée, se détermina à l'y envoyer. En débarquant au port de cette ville, le nouveau missionnaire baisa tendrement cette terre qui devait être arrosée de ses sueurs, il la baigna de ses larmes ; et, levant les yeux au ciel, il remercia Dieu de l'avoir conduit dans une contrée où il aurait tant d'occasions de travailler et de souffrir pour sa gloire.

XVII.

Il va à Santa-Fé pour achever ses études de théologie. Emplois qu'il y exerce. Ses succès.

IL n'y fut cette fois cependant que fort peu de temps. Comme il lui manquait encore deux années d'étude de théologie, on l'envoya, avec quelques autres jeunes jésuites, à Santa-Fé, ville éloignée de deux cents lieues de Carthagène. Il eut beaucoup à souffrir dans ce voyage de l'incommodité du climat et des difficultés du chemin ; mais il trouvait de quoi satisfaire son goût pour la mortification dans les obstacles mêmes qu'il fallait surmonter. A la vue des nègres qu'il rencontra sur sa route, il commença à prendre pour eux ces sentiments de zèle et de tendresse qu'il conserva toute sa vie. Dans les endroits où il devait passer la nuit, il avait soin de les rassembler autour de lui ; et, se jugeant incapable du ministère de la parole évangélique, il priait quelqu'un des prêtres qui l'accompagnaient de faire le catéchisme à ces pauvres esclaves. Son cœur se portait déjà comme de lui-même vers cette nation méprisée des hommes, mais qui, dans les desseins de Dieu, devait être l'objet principal de sa charité.

Il ne trouva pas le collège de Santa-Fé dans l'état où on l'avait cru ; il n'y avait point encore de revenu assuré, ni

d'école de théologie ouverte. Aussi pendant les deux premières années qu'il y passa, on l'employa aux exercices domestiques de la maison : il y était sacristain, portier, infirmier, cuisinier ; il y était tout ce qu'on voulait : plus les offices étaient bas et humiliants, plus ils étaient de son goût ; et, malgré le zèle qui le portait à travailler au salut des âmes, son humilité s'en accommodait si bien, qu'il eût voulu passer toute sa vie dans cet état. Quand il fut question de reprendre et de continuer les études de théologie, il écrivit à son provincial pour le prier de vouloir bien le laisser dans le degré de simple frère coadjuteur ; il le fit avec des instances si vives et si réitérées, que le supérieur fut obligé de lui répondre qu'il devait se laisser conduire par l'obéissance. On ne peut s'empêcher d'admirer la conduite de Dieu sur ses serviteurs et ses élus : le même esprit qui avait porté Claver à différer de recevoir les ordres sacrés en Europe, le portait à y renoncer absolument en Amérique : si le saint F. Alphonse ne lui eût donné le désir d'aller aux Indes, l'idée qu'il avait de son incapacité ne lui aurait jamais permis d'y penser. Il obéit à la vocation du ciel. Mais, tandis que son zèle l'anime à travailler au salut des âmes, son humilité l'arrête, et veut même lui en ôter les moyens. Dieu seul savait accorder des sentiments si contraires en apparence, et il les dirigeait tous à sa propre gloire et à la sanctification de son serviteur.

Quoiqu'il eût été obligé de reprendre le cours de ses études, comme le collège nouveau était établi et qu'il s'y trouvait alors peu de religieux, il fallut encore qu'il se chargeât de plusieurs des offices domestiques ; et il s'en acquittait si bien, qu'on eût été tenté de l'y laisser, selon ses désirs, si d'ailleurs le succès éclatant qu'il eut dans sa théologie ne l'avait pas fait regarder comme un des sujets les plus propres à remplir les postes les plus honorables. Il y soutint parfaitement l'idée qu'il avait donnée de sa capacité en Espagne. Le P. Antoine-Augustin, qui avait été son premier maître de théologie, se trouva alors être son confesseur. Ce saint homme, après avoir été honoré en Europe, et surtout à Rome, des plus considérables emplois, était enfin passé aux Indes occidentales, où il vécut et mourut en réputation d'une éminente vertu. Ce fut pour lui une grande joie de retrouver Claver ; la connaissance qu'il avait de son mérite le lui rendit infiniment cher, et l'estime singulière qu'il fit paraître pour sa

vertu ne contribua pas peu à confirmer celle qu'on en avait déjà conçue.

A la fin de sa théologie, on lui fit subir l'examen le plus rigoureux, pour mieux juger des progrès qu'il y avait pu faire. Il s'imagina d'abord qu'il n'était question que de voir s'il était digne d'être promu au sacerdoce ; et comme il vit que tout le monde paraissait charmé de la capacité qu'il montrait dans ses réponses : « Eh ! mon Dieu, dit-il avec une candeur admirable, faut-il donc tant de théologie pour recevoir les saints ordres, et pour catéchiser de pauvres nègres? » Mais ayant su depuis qu'on l'avait examiné pour juger s'il était capable d'être admis au degré de profès des quatre vœux, qui est le degré le plus honorable chez les jésuites, et même le seul qui fixe irrévocablement un sujet dans la Compagnie, il ne put s'empêcher de dire à ceux qui le félicitaient sur cette distinction : « Si je l'avais su, ou je n'aurais rien répondu du tout, ou du moins j'aurais répondu plus mal, me sentant tout à fait indigne de cet honneur. » Ceux qui connaissent la délicatesse du cœur humain en tout ce qui regarde les distinctions du côté de l'esprit, jugeront par là de sa profonde humilité. Refuser un degré honorable dont on est censé digne, c'est déjà beaucoup ; mais vouloir paraître ignorant pour l'éviter, c'est infiniment plus.

XVIII.

Il fait sa troisième année de noviciat à Tongha, et revient à Carthagène, où il reçoit les ordres sacrés.

ON avait établi depuis peu une nouvelle maison à Tongha, et on l'y envoya pour y faire la troisième année de noviciat, qui est en usage parmi les jésuites, avant que d'être admis aux derniers vœux. Outre que les supérieurs furent bien aises de lui procurer le temps et les moyens de rétablir sa santé déjà fort altérée par l'étude, les maladies et ses austérités extraordinaires, ils considérèrent combien son exemple serait utile aux novices pour les former à la vertu ; et la présence d'un si saint homme ne fut pas un des moindres avantages qu'ils donnèrent à cette maison. Il y fit encore l'office de portier et de sacristain, à l'édification de tous ses frères. La modestie et la piété des novices le charmaient, et cette demeure lui fut toujours si chère, qu'en mourant il lui

envoya, comme le plus précieux gage de sa tendresse, le petit livre qu'il avait reçu du F. Rodriguez en partant de Majorque, et qu'il appelait son trésor. Les termes dont il se servit en lui faisant ce présent sont une si vive expression de son humilité, que je crois faire plaisir aux lecteurs en les rapportant ici. « Je l'envoie, dit-il, au noviciat, afin que les novices en profitent et que leur père-maître le garde soigneusement, comme un trésor dont je n'ai pas su profiter moi-même. Je conjure ceux qui le liront de prier Dieu pour ce pécheur qui, ayant à sa disposition une mine si précieuse, au lieu d'en tirer l'or pur de la sainteté, n'en a tiré que de la rouille.»

Après tant d'épreuves, on le renvoya enfin à Carthagène au mois de novembre de l'année 1615. Il y servit quelque temps de compagnon au Père Nugnez dans ses travaux apostoliques; et malgré sa résistance et ses excuses, l'année suivante il fut ordonné prêtre par les mains de l'évêque de Carthagène. Dès qu'il se vit élevé à la dignité du sacerdoce, il ne pensa plus qu'à en acquérir le véritable esprit et à en remplir exactement tous les devoirs. Vivement pénétré de la pureté de cœur qu'exige un ministère si sacré, redoutable aux anges mêmes, il se disposa à sa première messe, par une retraite de plusieurs jours, par un redoublement de pénitence, et par une confession générale qu'il fit avec une grande abondance de larmes, quoique son confesseur y pût à peine trouver une matière suffisante d'absolution. Il parut à l'autel comme un séraphin embrasé d'amour, donnant par sa piété un spectacle également capable de réjouir les anges et d'édifier les hommes. Il fut le premier jésuite qui eut le bonheur de dire sa première messe à Carthagène; et il choisit pour cette auguste action une chapelle de la Vierge, où l'on vénérait une statue miraculeuse de cette Reine du ciel. Toute sa vie il se fit un devoir de lui marquer sa reconnaissance de la bonté qu'elle avait eue de lui prêter un autel, pour y offrir le divin sacrifice.

Comme la ville de Carthagène a été le théâtre le plus éclatant des vertus et des travaux de ce saint missionnaire, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos d'en donner une légère idée au lecteur, pour le mettre plus en état de juger de tout ce qu'il eut, et à y faire, et à y souffrir.





LIVRE SECOND.

I.

Description de Carthagène et de son territoire.



LA ville de Carthagène, une des plus considérables de l'Amérique septentrionale, est située au fond du grand golfe du Mexique, entre le petit golfe de Darien et le grand fleuve de la Magdeleine, par le trois cent deuxième degré de longitude, et entre le onzième et le douzième de latitude boréale.

Les chaleurs y sont si excessives, les pluies si fréquentes, l'air si malsain, qu'il n'y a que la cupidité, ou le zèle qui puisse y attirer les étrangers et leur en rendre le séjour supportable. Depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mars, il y règne un vent d'est ou du nord assez froid, dont les étrangers, accoutumés à un ciel moins brûlant, s'accommodent volontiers; mais ce changement subit de température incommode fort les naturels du pays. Alors tous les arbres des environs, particulièrement ceux qui sont sur les montagnes, languissent et se dessèchent, toutes les campagnes sont désolées et la terre ne produit presque rien. Pendant les huit autres mois de l'année, le soleil y est comme un feu ardent, insupportable, même aux Espagnols, qui s'accoutument sans peine à tous les autres climats. La chaleur pénètre alors les appartements les plus retirés, et les rend comme des étuves. Ceux qui sont nouvellement arrivés, tombent peu à peu dans une langueur qui leur fait perdre entièrement l'appétit, et les expose à d'autres accidents. Les pluies qui tombent alors en abondance, loin de modérer la chaleur, semblent la rendre plus accablante. De ces deux causes réunies naissent trois grands inconvénients : des maladies extraordinaires, qui ruinent en peu de temps les tempéraments les plus robustes; de nombreux essaims de moustiques, de moucherons, et d'autres insectes volants, dont les piqûres envenimées sont toujours suivies d'ampoules très douloureuses ; des orages furieux, accompagnés de torrents d'eau, qui font

périr une infinité d'hommes, et brisent même les plus fortes branches des cocotiers. De plus, le sol y est si stérile, qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui est nécessaire à la vie ; et comme les tempêtes fréquentes rendent les mers voisines fort dangereuses, souvent, au milieu des monceaux d'or et d'argent, on manque de tout.

Un climat si redoutable à la nature n'a point effrayé la cupidité. Le port de Carthagène est comme le rendez-vous général de plusieurs nations qui viennent y trafiquer ; de toutes les Indes on y apporte de l'argent et de l'or ; et ce pays est l'entrepôt de tout ce qui se transporte du Mexique, du Pérou, de Potosi, de Quito, et des îles environnantes.

II.

Différentes sortes de nègres qui y abondent. Leur triste situation.

LES nègres y sont chargés de tout le travail : on les emploie aux mines, à la culture des terres, aux ouvrages les plus pénibles ; l'on n'y est riche, l'on n'y vit qu'au prix de leurs sueurs et souvent même de leur sang.

Les marchands et les armateurs vont les acheter sur les côtes de la Guinée, d'Angola et du Congo, au milieu même des terres de l'Afrique, où ces malheureux sont continuellement en guerre les uns contre les autres, et d'où les vainqueurs viennent vendre leurs captifs pour du vin, de l'huile et d'autres provisions. On les achète communément pour quatre écus, et on les revend pour deux cents ou même plus, à Carthagène. Comme ils sont de nations différentes, ils diffèrent aussi de caractère et de langage ; d'où il arrive qu'on a des peines infinies à les former et à les instruire. Sur les seules côtes de la Guinée on en compte de plus de trente peuplades, dont chacune parle une langue différente. Ceux-ci sont les mieux faits, les plus noirs, les plus courageux et les plus robustes ; c'est ce qu'on appelle les *Nègres de bon aloi :* mais ce sont aussi les plus sauvages, ceux en qui l'on découvre le moins de raison, avec une certaine fierté stupide qui les rend presque intraitables. Il y en a d'autres tirés des confins de la Mauritanie qui, sans avoir leurs bonnes qualités, ont tous leurs vices et toute leur indocilité.

Ceux d'Angola et du Congo, qui sont les plus communs à Carthagène, paraissent les plus traitables et les plus doux,

Ils embrassent sans peine le christianisme, et on en voit quelquefois parmi eux de très fervents : mais ils sont, pour la plupart, d'une grossièreté extrême. Quand ils voient donner le baptême à quelques-uns de leurs compagnons, ceux qui ont été déjà baptisés viennent se mettre au rang des catéchumènes, pour recevoir encore une fois ce sacrement, croyant faire par là une action très méritoire. La langue d'Angola leur est commune à tous; mais elle varie dans quelques nations.

Les autres nègres se tirent des îles de Saint-Thomas, de Carabal, d'Arda et de Mina; mais ceux qu'on trouve dans les trois dernières y viennent des îles voisines. Le vil prix auquel on vend ces pauvres gens marque bien leur misère et le mépris qu'on en fait : on les donne ordinairement pour quatre morceaux de cuir de vache par tête; aussi sont-ils les plus stupides et les plus sauvages de tous les nègres. Ils sont si avides de chair humaine, qu'ils mangent quelquefois leurs propres enfants; et leurs dents pointues comme des alênes sont en même temps si dures, qu'ils cassent sans beaucoup de peine les os de bœuf qu'on leur jette comme à des chiens. Ils sont par contre les plus dociles, les plus disposés à embrasser la foi, et les plus exacts aux pratiques de la religion, principalement ceux d'Arda.

On ne peut exprimer toutes les misères que ces pauvres esclaves ont à souffrir durant le cours de la navigation. On les entasse pêle-mêle au fond des vaisseaux, sans lit, presque sans nourriture, chargés de chaînes et plongés dans leurs ordures. Tout cela, joint à la chaleur du lieu obscur où on les renferme, et à la mauvaise qualité des aliments qu'on leur donne, leur cause des maladies, des plaies et des ulcères qui augmentent leur infection naturelle à un tel point, que souvent ils ne la peuvent supporter eux-mêmes.

Il n'est point de bêtes maltraitées comme ces malheureux; aussi plusieurs tombent dans le désespoir et aiment mieux se laisser mourir de faim, que de vivre dans un état si déplorable. Souvent quand la vieillesse ou l'infirmité les a mis hors d'état de travailler, leurs maîtres les abandonnent impitoyablement à leurs propres misères, comme des animaux devenus inutiles, sans daigner leur procurer le moindre secours.

Ce qu'il y a de plus triste pour eux, c'est qu'on ne prend guère plus de soin de leurs âmes que de leurs corps. Toute

la peine que se donnent les marchands qui les vendent et les maîtres qui les achètent consiste à leur ordonner de se faire chrétiens; et comme la crainte aussi bien que l'ignorance de ce qu'on exige d'eux les empêche de résister, on prend occasion de leur silence pour les baptiser, sans précaution et sans les avoir instruits ni de ce qu'ils reçoivent, ni de ce qu'ils doivent croire et pratiquer en conséquence. Aussi le baptême n'est-il pour la plupart qu'une pure cérémonie à laquelle ils ne comprennent rien; et, faute d'une connaissance suffisante de leur état, avec le caractère de chrétiens ils conservent des mœurs païennes et toute sortede superstitions.

Tel était l'état de Carthagène, lorsque le P. Claver y arriva : telle était la carrière que Dieu ouvrait à son zèle pour les trente-neuf ans qui s'écoulèrent depuis sa prêtrise jusqu'à sa mort.

A son retour en cette ville, il y trouva la maison des jésuites bien différente de ce qu'elle était cinq ans auparavant. Ces Pères avaient été obligés de déloger, pour éviter l'incommodité de quelques maisons élevées dans le voisinage, et d'où l'on voyait sans peine tout ce qui se passait dans l'intérieur du collège : mais l'esprit de pauvreté et de mortification dont le P. Claver était animé, trouva dans le nouvel établissement de quoi se satisfaire. L'église avait à peine trente pieds de long, elle était si enfoncée et si humide, que le plus souvent on la trouvait toute remplie de boue. La maison était si resserrée, que, quoiqu'il n'y eût alors qu'un petit nombre de jésuites, ils étaient pour la plupart logés deux à deux dans de fort petites chambres. Elle se trouvait environnée d'un côté par la boucherie publique, et de l'autre, par une multitude de boutiques et de cabarets, dont le bruit, les clameurs et les chansons profanes, trop ordinaires dans ces sortes de lieux, troublaient continuellement le repos et la solitude des religieux. Pour surcroît d'embarras, elle n'avait alors aucun revenu fixe, on n'y vivait que d'aumônes; et Dieu, pour éprouver ses serviteurs, permettait que souvent ils manquassent du strict nécessaire. Tant d'incommodités réunies rendirent cette demeure agréable au nouveau missionnaire.



III.

Le P. Claver travaille au salut des nègres, sous le P. de Sandoval.

DÈS qu'il se vit établi selon son goût à Carthagène, sa première attention fut de chercher les moyens de procurer aux nègres, pour qui Dieu lui avait donné un attrait particulier, les secours dont il était capable. Il n'ignorait pas tout ce qui devait lui en coûter de peines, soit de la part de ces esclaves grossiers et indociles, soit de la part de leurs maîtres toujours durs et intéressés ; il prévit tous les rebuts, toutes les contradictions, toutes les insultes même qu'il aurait à essuyer ; mais son zèle l'emporta sur toute autre considération, et les obstacles ne servirent qu'à lui donner une nouvelle ardeur. Il ne put voir tant d'âmes prêtes à périr, sans employer toutes ses forces pour les sauver. Et quoique sa charité s'étendît en général à tout le monde, et en particulier à tous les malheureux, il est certain que les nègres eurent toujours la principale part à sa tendresse. Il commença ce si laborieux ministère sous la conduite du P. Alphonse de Sandoval, dont il se fit quelque temps le disciple, pour devenir bientôt le maître et le modèle de tous les autres missionnaires. La vie de cet homme apostolique, qui devait lui servir de guide pendant quelques années, mériterait un volume entier ; et quoique ce ne soit pas l'objet que je dois présenter ici au lecteur, j'espère qu'il ne me saura pas mauvais gré de lui avoir fait connaître un saint dont les actions ont tant de rapport avec celles du missionnaire dont j'écris l'histoire. Raconter les travaux héroïques de l'un, c'est exposer par avance une partie de ce qu'on verra bientôt entreprendre à l'autre.

Le P. de Sandoval était né d'une famille distinguée par sa noblesse et sa piété. Ses parents, qui étaient allés à Lima pour y exercer un emploi considérable, l'y firent élever dans le séminaire des jésuites. A la fin de ses études il fut reçu dans leur Compagnie ; et, dès le noviciat, on vit éclater en lui les vertus les plus éminentes, surtout un désir insatiable de souffrir pour la gloire de JÉSUS-CHRIST. Quelques années après, ayant été élevé à la dignité du sacerdoce, malgré les répugnances de son humilité qui le portait à servir en qualité de simple frère coadjuteur, il fut destiné aux missions de Carthagène, où les jésuites s'étaient établis depuis peu.

Dans ce dessein, il partit de Cusco, où il avait fait ses études et sa troisième année de noviciat pour revenir à Lima. Ses supérieurs l'y retinrent quelque temps pour travailler, pendant le carême, au salut des âmes. Il s'y attacha à confesser les pauvres,surtout les nègres qui venaient le trouver en foule, et pour qui Dieu lui avait donné un goût et des talents particuliers.On eût bien voulu le retenir pour toujours dans cette capitale du Pérou; mais son zèle et son amour pour les souffrances l'appelaient à Carthagène, et on fut obligé de l'y envoyer. Il entreprit ce long, difficile et périlleux voyage, à pied, sans autres provisions que son bréviaire et quelques papiers de dévotion. En arrivant, il fut charmé de trouver une maison où tout manquait, excepté l'occasion de travailler et de souffrir beaucoup. La pauvreté au dedans et les persécutions au dehors, en étaient le plus précieux trésor, le plus solide appui. Il n'y avait alors que trois prêtres, qui, pour avoir de quoi subsister, étaient obligés d'aller tour à tour quêter par toute la ville. Le P. de Sandoval fut chargé de cet emploi aussi humiliant que laborieux ; et pendant trois années il alla tous les jours de porte en porte, une besace sur le dos, jusqu'à ce qu'on eût enfin un frère instruit à son école de la modestie et de la vertu que demande une pareille fonction. Délivré de cet emploi, il se chargea de celui de portier et du soin de servir les religieux de la maison, avec une humilité d'esclave et une tendresse de mère. Il allait acheter lui-même les provisions et il les préparait avec tout le soin dont il était capable. Tout le temps que lui laissaient ses occupations domestiques, il l'employait à confesser, à faire le catéchisme, à secourir le prochain, de sorte qu'il ne se délassait d'un travail que par un autre.

L'arrivée de quelques Caciques, qui en ce temps-là vinrent de Darien et d'Uraba avec des présents pour le gouverneur et pour l'évêque de Carthagène, donna au Père Provincial la pensée d'envoyer quelqu'un de ses religieux pour cultiver ces terres idolâtres. Le Père de Sandoval sollicita instamment cette mission, mais il n'en tira d'autre fruit que beaucoup de souffrances, il fut appelé à d'autres missions. Son zèle y était récompensé par des succès égaux à son travail; lorsqu'il fut frappé d'une maladie mortelle. Comme il était près d'expirer, il fut miraculeusement guéri par saint Ignace, à qui Dieu avait fait connaître qu'il destinait cet excellent ouvrier à travailler au salut des nègres.

Le P. de Sandoval n'oublia jamais que la santé lui avait été rendue pour une fin si sainte, et il prit la résolution de s'y consacrer désormais tout entier. Dès lors ces malheureux esclaves furent le principal objet de ses missions aux environs de Carthagène. Il les traitait avec douceur, les instruisait avec zèle, les consolait avec charité dans leurs travaux, les assistait avec soin dans leurs maladies: mais l'expérience lui apprit que c'était au temps de leur débarquement à Carthagène, qu'il fallait surtout en avoir soin, parce qu'on les envoie presque aussitôt travailler, soit aux mines, soit dans des habitations éloignées, sans qu'on sache bien s'ils ont été baptisés ou non.

Dès qu'il arrivait un navire prêt à débarquer, le saint missionnaire y courait donc, accompagné d'un interprète. Ses premiers soins étaient pour les malades ; mais il pensait d'abord à sauver leurs âmes: il baptisait les uns, il confessait les autres ; et selon que les circonstances le demandaient, il les disposait à une mort chrétienne. Si le mal ne pressait pas, il les consolait, les soulageait, leur donnait mille petits rafraîchissements qu'il avait apportés avec lui ; après quoi il prenait soin de leur conscience.

Quant à ceux qui étaient pleins de santé, il les préparait à loisir à recevoir le saint baptême. Jour et nuit il était occupé de ses chers esclaves: ni la rigueur des saisons, ni les fatigues et les maladies n'étaient capables de l'arrêter: il se croyait obligé à prodiguer par charité une vie qui lui avait été rendue par un miracle.

Après avoir choisi avec soin des interprètes de différentes langues, selon les différentes nations des nègres, il marquait exactement dans un petit livre leurs noms et ceux de leurs maîtres, avec le lieu de leurs habitations: tous les ans il avait soin de faire un petit présent, non seulement à ses interprètes pour être bien servi dans l'occasion, mais encore aux principaux maîtres des esclaves, pour obtenir d'eux la liberté de les assembler en certains temps, et d'exercer auprès d'eux toutes les fonctions de son ministère. Il tenait encore deux autres registres, où chaque nation avait sa place ; et à mesure qu'il baptisait quelque nègre, il écrivait son nom sous le titre de sa nation, en y ajoutant un signe qui pût servir à le distinguer des autres. Lorsqu'il rencontrait des nègres, soit dans leurs cases, soit en chemin, il consultait aussitôt son livre: s'ils n'étaient pas encore baptisés, il achevait de les instruire, et

comme il portait toujours sur lui un flacon rempli d'eau pour cet usage, il leur conférait le baptême. On rapporte qu'en sept ans il en baptisa plus de trente mille.

Tant de travaux et de succès lui attirèrent des lettres de félicitation de la part des personnes les plus distinguées dans l'Église et dans l'État, et engagèrent plusieurs missionnaires à demander de lui être associés dans son ministère. Le P. Claver obtint ce bonheur, et dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il se joignit à cet homme apostolique : mais le P. de Sandoval ayant été obligé de retourner à Lima, il se trouva seul chargé de tout le travail. Il s'en acquitta si parfaitement, que le P. de Sandoval, à son retour, jugeant que son disciple suffisait à Carthagène, s'enfonça dans les terres, parcourut plus de quatre cents lieues le long des côtes et dans le continent, donnant partout des marques éclatantes de son zèle, et recueillant des fruits proportionnés à ses immenses travaux. Revenu à la maison de Carthagène, il y fut chargé successivement de différents emplois. Enfin, épuisé de fatigues, couvert d'ulcères, accablé de douleurs, il passa les deux dernières années de sa vie étendu sur un pauvre lit et presque abandonné de tout le monde, parce que le petit nombre des jésuites du collège et la multitude accablante de leurs occupations ne permettaient pas de lui donner tous les secours qu'on aurait voulu. Quand on allait le visiter, on le trouvait presque toujours couché sur le dos, les yeux levés vers le ciel et les mains jointes sur la poitrine, offrant à Dieu le double sacrifice de ses louanges et de sa vie. Dans cet état si désolant pour la nature, ses seules paroles étaient : « Dieu soit loué, Dieu soit béni ! » et sa seule consolation était de pouvoir encore se traîner pour dire la messe. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, plein de jours et de mérites, le matin de Noël.

Tel était le maître que Dieu avait préparé au P. Claver : faut-il s'étonner qu'à une si sainte école, avec de si heureuses dispositions, il soit devenu lui-même un missionnaire si parfait ? Il ne fut qu'un an sous la conduite du P. de Sandoval ; mais dans ce court espace de temps, toujours attentif à ses instructions et à ses exemples, embrasé de son zèle et de sa charité, il reçut avec plénitude le double esprit de son maître, et devint bientôt en état de le surpasser.

Jamais peut-être aucun ouvrier évangélique ne fit un sacrifice aussi parfait et aussi généreux. En changeant de lieux et de climats, les ministres de l'Évangile trouvent toujours de

nouveaux objets qui les animent et qui les soutiennent : les douceurs de l'un peuvent en quelque sorte dédommager des rigueurs de l'autre ; et le changement seul est par lui-même une espèce de soulagement pour la nature. Mais le climat du pays où le P. Claver se confina ne perdit jamais rien de ses rigueurs pour lui : ce furent toujours de nouveaux travaux, de nouvelles souffrances, quoique dans le même lieu, pendant près de quarante années : toujours il eut besoin d'un nouveau zèle et d'un nouveau courage, parce qu'une seule ville était le rendez-vous de toutes les nations, et que l'apôtre de Carthagène était celui d'un monde entier.

IV.

Conduite du P. Claver à l'arrivée des nègres à Carthagène.

DÈS qu'il arrivait au port un navire chargé de nègres, le gouverneur lui-même et ses principaux officiers se chargeaient à l'envi de l'en avertir ; parce que, outre qu'il disait un certain nombre de messes pour celui qui lui apportait le premier une si heureuse nouvelle, on était persuadé qu'on ne pouvait lui causer une joie plus vive. En effet il paraissait aussitôt revivre, ses yeux s'animaient, son visage pâle et défait prenait une couleur de santé qui ne lui était pas ordinaire. Après s'être mis à genoux pour remercier Dieu, il s'informait de la langue que parlaient ces nouveaux esclaves, il cherchait des interprètes et il courait au port muni de biscuits, de conserves, d'eau-de-vie, de tabac, de limons et d'autres provisions dont ces sauvages font leurs délices. Comme la plupart sont persuadés qu'on ne les a pris que pour employer leur graisse à caréner les vaisseaux, et leur sang à teindre les pavillons, il mettait tout en œuvre pour les rassurer. D'abord il leur faisait entendre que cette persuasion n'était qu'un artifice du démon pour les perdre ; qu'on les avait fait venir pour les délivrer de son esclavage et les conduire à une félicité éternelle ; qu'ils pouvaient s'en rapporter sur ce point à plusieurs de ceux qui avaient déjà été tirés de leur pays, et qui se trouvaient beaucoup plus heureux à Carthagène ; et que pour lui en particulier, il leur servirait toujours de protecteur, d'avocat, de maître et de père.

Mais quoi qu'on pût leur dire de sa part, son affection, qui paraissait dans toutes ses manières, était plus éloquente que

tous les discours de ses interprètes : et je ne sais quelle sympathie, qui se trouvait entre son cœur et celui de ces pauvres gens, les lui attachait tous, presque dès le premier abord. Il leur distribuait ensuite les petits rafraîchissements qu'il avait apportés, et par là il achevait de les gagner. Aussi avait-il coutume de dire à ce sujet, qu'il fallait leur parler avec la main, avant que de vouloir leur parler de bouche. Dans ce dessein il allait ordinairement chez un de ses amis, homme vertueux et très charitable. « Il vient d'arriver, » lui disait-il alors en souriant, « un vaisseau chargé de nègres, il faut un hameçon pour les prendre, » et sur-le-champ on lui envoyait toutes les provisions dont il avait besoin pour eux.

Après se les être ainsi attachés par les marques de la plus attentive charité, il travaillait à les gagner à Dieu. Il s'informait d'abord de tous ceux qui étaient nés pendant le voyage, pour leur conférer le baptême ; il visitait ensuite ceux qui étaient dangereusement malades, pour les disposer, ou au baptême, ou au sacrement de pénitence, selon qu'ils étaient, ou n'étaient pas encore chrétiens. Il arriva plus d'une fois que plusieurs moururent immédiatement après cette grâce, comme si la divine Providence ne les avait conservés que pour donner à son serviteur la consolation de les sauver.

Ces faveurs l'animaient à un nouveau travail. Persuadé qu'il ne pouvait acheter trop chèrement un si grand bonheur, il prenait soin de tous les malades les uns après les autres : il nettoyait leurs ordures, pansait leurs plaies, leur portait lui-même la nourriture à la bouche. En partant, il les embrassait avec tendresse, et les laissait si étonnés, si charmés d'une charité à laquelle ils ne s'attendaient pas, que leur servitude de Carthagène leur paraissait préférable à la liberté dont ils jouissaient dans leur pays.

Le jour du débarquement général étant arrivé, il s'y trouvait ponctuellement, muni des mêmes provisions et accompagné d'autres esclaves de la même nation. Il leur donnait la main pour les aider à mettre pied à terre ; recevait les malades entre ses bras et les portait sur des charrettes qu'il avait fait préparer exprès : il n'y en avait aucun à qui il ne donnât des marques de son affection, si vives et si naturelles, que tous ceux qui en étaient les témoins en étaient ravis d'admiration. Il ne les quittait point qu'il ne les eût tous conduits comme en triomphe dans leurs logements, plus honoré de cette compagnie, en entrant à Carthagène, que ces fameux vainqueurs

qui entraient autrefois triomphants à Rome. Quand ils étaient logés, il les allait encore visiter tous, les uns après les autres, leur promettait de revenir bientôt et les recommandait très instamment à leurs maîtres.

V.

Méthode qu'il observe dans l'instruction des nègres.

IL eût voulu les conquérir tous à Dieu, sans différer ; mais la plus grande difficulté était d'avoir de bons interprètes. Que d'obstacles n'eut-il pas à vaincre ! Que de persécutions même n'eut-il pas à essuyer à ce sujet ! Il en devait coûter



Types de nègres de la Guinée.

beaucoup, et pour les payer, et pour les former : son courage vint à bout de l'un et la Providence fournit à l'autre. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de chercher des aumônes pour une œuvre si sainte, il allait lui-même de porte en porte solliciter la charité des fidèles ; et Dieu, intéressé au salut des âmes qu'il avait confiées à ses soins, lui fit trouver des personnes pieuses qui lui fournissaient abondamment tout ce qui était nécessaire. Avec ces secours il avait de quoi s'attacher quelques interprètes, secourir les pauvres et les malades, racheter des esclaves réduits au désespoir, et payer les ouvriers qui étaient obligés de travailler à la place de ses interprètes, pendant le temps qu'il les employait à faire les

instructions. Dieu ayant ainsi donné à ses soins tout le succès qu'il désirait, il se disposa à reprendre ses travaux apostoliques, avec plus d'ardeur que jamais. Voici la méthode qu'il y observait.

Après être convenu avec ses interprètes du temps et du lieu le plus commode pour instruire les nègres, il se rendait exactement dans leurs cases aux heures marquées. Ces cases sont de grands magasins, ou, pour mieux dire, de longues prisons humides, obscures, dénuées de tout ; les nègres y sont entassés par centaines, les uns sur les autres, sans autre lit que la terre. L'air chaud et empesté, qui s'exhale de tant de corps déjà infects par eux-mêmes, en rend le séjour insupportable; et il est peu d'étrangers qui puissent y demeurer longtemps sans défaillir. Mais si la petite vérole, ou quelque autre maladie épidémique, vient se joindre à tant d'autres incommodités, les esclaves eux-mêmes n'y peuvent résister.

Avant que de se mettre en chemin, le zélé missionnaire implorait la divine miséricorde par de ferventes prières, qu'il avait coutume de faire devant le saint Sacrement, par des pénitences extraordinaires et par toutes les œuvres de piété que l'ardeur de sa charité lui pouvait inspirer. Il partait ensuite, ayant à la main un bâton surmonté d'une croix, un crucifix de bronze sur la poitrine, et sur l'épaule un sac où il renfermait un surplis, une étole, les saintes huiles, des biscuits, quelques flacons remplis d'eau-de-vie et d'eau de senteur, avec tout ce qui était nécessaire, soit pour dresser un autel, soit pour soulager les infirmes. Quoique chargé de la sorte, il marchait avec tant de courage et d'agilité, que son compagnon avait de la peine à le suivre.

Dès qu'il était arrivé, il entrait dans le quartier des malades : là il commençait par leur laver le visage avec quelque eau odoriférante, pour diminuer l'infection dont ils étaient tourmentés ; il leur donnait un peu de vin, ou d'eau-de-vie, pour les fortifier ; il les régalait avec les biscuits et les conserves qu'il avait eu la précaution d'apporter; il leur conférait ensuite les sacrements qu'ils étaient en état de recevoir et ne les quittait qu'après les avoir remplis de consolation.

De là il se rendait au quartier de ceux qui n'étaient arrêtés par aucune incommodité; et, après les avoir tous rassemblés dans une grande cour ou dans quelque autre endroit assez spacieux, il y élevait un autel, sur lequel il plaçait des tableaux propres à donner à ces esprits grossiers quelque idée de nos

mystères. Au lieu le plus remarquable était un tableau de JÉSUS-CHRIST en croix. On y voyait sortir de toutes ses plaies des ruisseaux de sang, qui coulaient dans un vase précieux : un prêtre les recueillait avec respect pour en baptiser un nègre, qui attendait cette grâce à genoux et dans une posture très dévote ; des cardinaux, des papes, des princes et des rois assistaient à cette cérémonie, adorant avec joie la miséricorde d'un Dieu Sauveur qui prodiguait ainsi son sang pour tout le monde. D'un côté de ce tableau, on apercevait quelques nègres richement parés et comme tout brillants de gloire : c'étaient ceux qui avaient déjà reçu le baptême ; mais ceux qui l'avaient refusé paraissaient, de l'autre côté, tout difformes et environnés de monstres hideux qui avaient la bouche ouverte pour les dévorer. Ce spectacle, consolant et terrible tout à la fois, excitait ces pauvres gens à l'estime d'un bienfait honoré par les puissances mêmes de la terre, à la crainte du malheur destiné à ceux qui n'en veulent pas profiter, au désir d'éviter ce malheur par la vertu du sang divin unie avec l'eau du sacrement, et surtout à l'amour d'un Dieu qui avait tant fait et tant souffert pour des hommes misérables. Ces sortes de peintures si expressives, soutenues de quelques sentences courtes, vives et animées par le zèle, ont souvent plus de force pour persuader que les discours les plus éloquents.

Tout étant ainsi préparé, il disposait lui-même des sièges pour ses interprètes, et afin que les nègres eux-mêmes pussent entendre plus commodément la parole divine, il allait chercher des bancs, des ais et des nattes qu'il rangeait soigneusement autour de l'autel ; il faisait tout cela d'un air si content, avec une ferveur si aimable, que ces pauvres esclaves ne savaient comment lui marquer leur reconnaissance. Il plaçait les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, il pourvoyait à tout ; on eût dit qu'il n'avait point là d'autre emploi que celui de servir et d'être l'esclave des esclaves mêmes. Si parmi eux il en apercevait quelqu'un qui pût causer de l'incommodité aux autres par la vue ou par l'infection de ses ulcères, il le couvrait de son manteau, dont il se servait aussi quelquefois pour faire une espèce de siège aux infirmes, dans la crainte qu'ils ne fussent assis trop durement. Souvent il le reprenait si souillé et si infect qu'il fallait le laver jusqu'à sept ou huit fois; mais l'ardeur de la charité semblait tout purifier; et il était si occupé du soin de gagner ces âmes à Dieu, qu'il

eût mis volontiers sur lui son manteau tout sale des ordures des nègres les plus dégoûtants, si ses interprètes ne l'en eussent empêché.

VI.

Ses travaux dans ses exercices.

AVANT que de commencer le catéchisme, il prenait chaque nègre en particulier pour examiner s'il avait été baptisé ; il rangeait à part ceux qui donnaient des preuves suffisantes de leur baptême ; et, pour les distinguer, il leur mettait au cou une médaille de plomb sur laquelle étaient gravés les saints noms de JÉSUS et de Marie, en les avertissant de la porter toute leur vie, tant comme une marque de la grâce qu'ils avaient reçue, que pour leur sûreté particulière contre les périls auxquels ils se trouveraient exposés. Quant à ceux dont les réponses lui donnaient un juste sujet de douter, il leur faisait prendre un signe particulier pour les reconnaître et les baptiser quelque autre jour sous condition.

Après ces préparatifs, il commençait enfin ses instructions en cette manière. Prenant en main son bâton, qui représentait la figure d'une croix, il se mettait à genoux au milieu des nègres et il priait quelque temps, le visage enflammé du feu de l'Esprit-Saint ; puis, d'un air capable de tirer des larmes des cœurs les plus durs, il faisait le signe de la croix, répétant deux ou trois fois chaque parole et chaque action, afin que tous pussent le suivre. Il approchait ensuite avec ses interprètes de chaque nègre pour lui faire faire en particulier le signe de la croix, donnant des éloges à ceux qui l'avaient bien retenu, blâmant les autres avec douceur, et ne passant point aux suivants que les premiers n'eussent parfaitement appris ce premier article. Il suivait le même ordre dans l'explication de nos principaux mystères, et, pour les faire mieux entendre, il se servait de comparaisons proportionnées à la grossièreté de ses auditeurs. Mais il ne se bornait pas à leur proposer ce qu'il devait croire, il leur apprenait encore à le pratiquer. L'exposition de chaque mystère était suivie d'un acte de foi qu'il avait soin d'imprimer fortement dans leur esprit ; il excitait leur espérance par la vue du bonheur et de la gloire que la miséricorde et le sang même d'un Dieu avait préparés aux chrétiens ; et de cette vue naissaient comme naturellement

des actes réitérés d'amour pour un si grand et si bon maître, qui voulait les tirer de leurs ténèbres pour les appeler à la lumière, qui d'esclaves du démon les rendait enfants de Dieu, et qui, après les avoir délivrés de la damnation tant de fois méritée par leurs crimes, leur proposait une félicité éternelle qu'ils pouvaient mériter par l'observation de sa loi. Ces différents actes partant d'un cœur rempli de foi, d'espérance et d'amour, le feu dont il était embrasé se communiquait à ceux qui l'entendaient. Il profitait de ces heureuses dispositions pour les engager à une détestation sincère de leur infidélité et à un désir ardent de recevoir le saint baptême. Pour leur en faire mieux sentir la vertu : « Il faut, mes enfants, leur disait-il, faire ici comme le serpent, qui se dépouille de son ancienne peau pour en prendre une plus belle et plus brillante » ; et, en disant ces paroles, il appliquait ses ongles sur sa main, comme s'il eût voulu la déchirer. Alors ces pauvres esclaves, attentifs à ses moindres actions, faisaient de leur côté les mêmes démonstrations pour lui faire entendre qu'ils avaient compris et qu'ils voulaient se dépouiller de leurs anciennes superstitions, pour être entièrement renouvelés dans les eaux salutaires du baptême.

Pendant ces instructions, il était tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt appuyé contre quelque méchant tonneau ; tandis que les interprètes et les nègres étaient commodément assis sur les sièges qu'il leur avait lui-même préparés. Il arrivait souvent que quelques-uns de leurs maîtres, qui avaient voulu être les témoins de cet édifiant spectacle, surpris de l'humilité du saint homme et indignés du peu de respect des nègres, se mettaient en devoir de les châtier de leur insolence; mais le Père accourait aussitôt à leur défense, et s'efforçait de persuader à leurs maîtres que cette place leur était due, que tout se faisait là pour eux et que lui-même il n'était rien. Il n'est pas surprenant en effet que, s'estimant beaucoup moins qu'eux, il crût les devoir placer mieux que lui.

VII.

Sa conduite en administrant le baptême aux nègres.

QUAND il les jugeait suffisamment instruits, au jour fixé pour leur administrer le baptême, il les faisait ranger par groupes de dix, donnant le même nom à chaque dizaine, pour qu'ils s'en souvinssent mieux. D'abord il bap-

tisait les enfants, puis les hommes et il finissait par les femmes. Avant que de commencer la cérémonie, il se mettait à genoux pour faire à Dieu une prière ardente en faveur de ces pauvres âmes ; il les lui offrait toutes et le conjurait de vouloir bien les purifier par son sang. Cela fait, il se levait l'air inspiré, le visage embrasé comme un séraphin, et s'approchait de ceux qui devaient recevoir le baptême, accompagné d'un interprète, et suivi d'un nègre et d'une négresse déjà chrétiens pour servir de parrain et de marraine. Celui qui devait être baptisé était à genoux, les mains jointes sur la poitrine, et le Père, en lui montrant dans un vase d'argent l'eau destinée à lui procurer la grâce qu'il attendait : « Voilà, lui disait-il par un interprète, cette eau salutaire qui, en vertu des mérites de JÉSUS-CHRIST, purifie l'âme et la rend brillante comme le soleil ; voilà la source de la grâce qui fait les vrais enfants de Dieu et leur donne droit au royaume de sa gloire ; mais, pour obtenir une telle faveur, il faut se repentir de ses péchés, il faut renoncer au démon et aux maximes du monde. Ne le faites-vous pas de tout votre cœur ? Ne croyez-vous pas en JÉSUS-CHRIST ? Ne voulez-vous pas entrer dans son Église et recevoir le baptême ? » Il répétait ces paroles jusqu'à deux et trois fois ; et quand le néophyte avait répondu à propos, il le baptisait à l'instant ; après quoi il lui mettait au cou une de ces médailles, où il avait fait graver les noms de JÉSUS et de Marie, pour le distinguer de ceux qui n'avaient pas encore été baptisés.

Pendant qu'il était occupé à ces fonctions, si on venait l'avertir que quelqu'un de ceux que la maladie avait empêchés d'assister à l'instruction était en danger, il quittait tout pour y courir et revenait ensuite reprendre le travail qu'il avait interrompu. On ne peut dire combien il arracha d'âmes au démon, en les secourant si à propos et avec tant de zèle. Il arriva que plusieurs esclaves moururent immédiatement après avoir reçu le baptême : aussitôt, il se mettait en prières, remerciant Dieu d'avoir bien voulu se servir de lui pour sauver ces malheureux.

Dès que la cérémonie était achevée, il faisait à tous les nouveaux baptisés une exhortation vive et pathétique, où il leur rappelait la grandeur du bienfait qu'ils venaient de recevoir; il leur représentait ensuite leurs obligations, en les exhortant à garder fidèlement la loi de JÉSUS-CHRIST dont ils étaient devenus les membres, et à mourir plutôt que de la violer par un seul péché ; il ajoutait que si, par malheur, ils venaient à

en commettre un, ils trouveraient un remède salutaire, toujours prêt, dans la douleur et la confession de leurs péchés, et à cette occasion il les instruisait de la manière de recevoir chrétiennement le sacrement de pénitence.

Pour les frapper davantage, leur donner plus d'horreur du péché et les engager plus efficacement à la vertu, il leur faisait voir, d'un côté,le portrait d'une âme damnée,spectacle terrible dont il se servait pour leur exposer vivement les châtiments éternels que Dieu réserve aux pécheurs ; de l'autre, celui d'une âme bienheureuse et toute brillante de gloire : « Voilà, leur disait-il alors, ce que vous serez un jour, si vous êtes fidèles à conserver la grâce de votre baptême. » Toutes ces instructions finissaient par un acte fervent de contrition et d'amour de Dieu. Il prenait en main le crucifix qu'il portait sur sa poitrine, et, l'élevant de manière que tous pussent le voir : « Voyez, s'écriait-il, de quelle manière nos péchés ont traité notre grand Dieu et notre aimable père ; voyez jusqu'où l'ont réduit, et notre extrême malice, et son immense charité pour nous. Oui, c'est pour nous qu'il est mort sur cette croix ; c'est pour nous qu'il a été comme abîmé dans cet océan d'ignominies et de douleurs. » Il accompagnait ces mots de larmes si amères, que tous ces bons sauvages y répondaient par des sanglots. Les voyant disposés comme il le désirait, il leur apprenait à dire et à répéter souvent ces belles paroles :«JÉSUS-CHRIST, fils unique de Dieu, vous êtes mon père, ma mère, mon trésor, tout mon bien. Je vous aime de tout mon cœur, et j'ai une extrême douleur de vous avoir offensé ; oui, je vous aime de toutes mes forces et de toute mon âme. » Enfin, les regardant comme purifiés dans le sang de l'Agneau et comme de vrais enfants de Dieu, il les embrassait avec tendresse ; et dans tout cela il montrait un cœur si touché, un air si aimable et si transporté de joie, que ces pauvres esclaves, charmés de tant de bonté, et animés de ce nouvel esprit que donne le baptême, ne savaient comment répondre à tant d'amour.

Pour lui marquer leur consolation et leur joie, ils levaient les yeux au ciel,ils battaient des mains,ils se jetaient à genoux, à ses pieds afin de baiser du moins le bas de sa robe ; ils poussaient des cris d'allégresse mille fois redoublés ; et chacun,en son langage et à sa manière,le comblait de mille bénédictions. Partout où ils le retrouvaient ensuite, c'étaient toujours les mêmes démonstrations d'amour et de respect : ils couraient en foule au-devant de lui, se prosternaient à terre, l'appe-

laient leur maître, leur protecteur, leur père, et ne pouvaient se lasser de lui témoigner leur reconnaissance.

Ce travail capable à lui seul d'occuper plusieurs missionnaires, devint pour le P. Claver un travail, non pas de toutes les années, mais de toutes les semaines, et presque de tous les jours. A chaque nouveau débarquement de nègres, il était obligé de recommencer les mêmes exercices, de sorte que souvent il ne lui restait que quelques courts intervalles pour s'employer à d'autres travaux.

Ceux qui lui donnèrent le plus de peine, furent les sauvages des côtes de Guinée, naturellement fiers, indomptables, et d'ailleurs attachés à mille superstitions prises du mahométisme. Il fut obligé de redoubler pour eux tous les efforts de son zèle et de sa charité ; il se prêtait à tous leurs caprices, il supportait tout de leur part ; et il obtint enfin par ses prières, sa patience et sa douceur, ce que les menaces et les châtiments de leurs maîtres ne pouvaient obtenir.

VIII.

Son attention à découvrir les nègres qu'on lui cachait.

L'ATTENTION du saint missionnaire n'oubliait rien de ce qui concernait son cher troupeau. Outre les nègres inscrits sur les registres publics, les pilotes et les mariniers, pour éviter de payer les droits du roi, en débarquaient d'autres sur les côtes voisines, qu'ils faisaiént ensuite entrer secrètement à Carthagène; ils les y tenaient soigneusement cachés, pour les vendre à leur profit à des marchands qui les envoyaient travailler à leurs sucreries, où ils passaient pour chrétiens, sans avoir reçu le baptême. Son zèle triompha des obstacles que lui opposait cette cupidité.Dans toutes les habitations des gens de mer il envoyait des interprètes fidèles qui, sous prétexte de connaissance ou de parenté, demandaient à parler aux nègres nouvellement arrivés. Ces pauvres esclaves, ravis de retrouver quelqu'un de leurs amis, accouraient aussitôt en foule. Les interprètes s'informaient alors de chacun d'eux en particulier s'il avait été baptisé ? S'il répondait que non, ils lui disaient qu'ils étaient venus pour leur procurer à tous ce bonheur et les rendre par là enfants de Dieu ; après quoi ils les instruisaient peu à peu de ce qu'il fallait croire et pratiquer pour mériter une telle grâce. Quand ils les jugeaient suffisamment disposés, ils en avertissaient le P. Claver, qui ne

manquait pas de s'y rendre ; et pour ne point effaroucher les maîtres, il leur promettait un secret inviolable sur leur conduite, en leur protestant que jamais il ne ferait rien contre leurs intérêts. Ceux-ci rassurés par sa droiture et touchés des marques de sa bonté, lui permettaient volontiers d'instruire leurs esclaves, de les baptiser et d'exercer librement auprès d'eux toutes les fonctions de son ministère.

IX.

Soins qu'il se donne pour former les nègres baptisés à la vertu.

IL ne se contentait pas de les faire chrétiens, il voulait qu'ils fussent bons chrétiens. Pour attirer de plus en plus leur confiance, et pour les rendre plus dociles à ses avertissements, il n'épargnait rien en leur faveur. Tous les jours il allait les visiter dans leurs loges, les consolant dans leurs afflictions, les secourant dans leurs besoins, les soulageant dans leurs maladies. Souvent il se tenait des heures entières sur la place publique pour amasser des aumônes ; et après avoir obtenu des marchands différentes espèces de provisions, il les mettait dans un panier qu'il portait lui-même sur son dos à ses chers nègres. Avant que de les leur distribuer il leur expliquait les commandements de Dieu et de l'Église ; il leur enseignait à prier, à bien entendre la messe, à s'approcher chrétiennement des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, à faire saintement toutes leurs actions ; il leur rappelait encore les récompenses promises aux justes et les châtiments terribles destinés aux pécheurs impénitents ; et il terminait toujours ses visites en leur faisant produire des actes de contrition et d'amour de Dieu.

Les jours de fête il allait les chercher lui-même pour les faire venir à la messe, et les conduisait à l'église du collège, où il avait eu soin de préparer des bancs et des nattes pour les garantir de l'humidité. Si la multitude des confessions l'empêchait de sortir, il leur envoyait quelques nègres accrédités parmi eux, qui les amenaient en foule. A la vue de ces nombreuses troupes d'esclaves, les Espagnols de la ville, et surtout les dames qui ne pouvaient souffrir l'infection naturelle aux nègres, se plaignaient hautement qu'il ne leur était plus possible d'y tenir, qu'on voulait les chasser, que ce zèle

outré ferait déserter l'église. A toutes ces plaintes le P. Claver répondait avec modestie que ces pauvres gens étaient chrétiens, qu'ils étaient obligés de satisfaire au précepte de l'Église, qu'il était lui-même leur pasteur et leur chapelain, et qu'ainsi c'était à lui de leur dire la messe, et de la leur faire entendre. Après la messe il faisait distribuer quelques rafraîchissements aux vieillards et aux infirmes, et les faisait reconduire à leurs habitations par des guides charitables.

En se sacrifiant ainsi pour eux, il n'omettait rien pour les retenir dans les bornes du devoir, et les empêcher d'oublier leurs obligations. Dès qu'il les voyait s'écarter de la bienséance du christianisme, il prenait un air et un ton de maître auxquels ils ne pouvaient résister. Jamais il ne les rencontrait, qu'il ne leur donnât quelque avis salutaire proportionné à leur âge, à leur état et à leurs besoins. « Prenez garde, disait-il aux plus jeunes, de trop compter sur votre jeunesse : souvent les grains se dessèchent en herbes, et les fleurs ne portent pas toujours des fruits. » « Songez, ajoutait-il à ceux qui étaient déjà avancés en âge, que la maison est déjà vieille et qu'elle menace ruine : confessez-vous, tandis que vous en avez le temps, la commodité. » Rencontrait-il quelque libertin plus indocile que les autres : « Dieu compte tes péchés, lui disait-il, et le premier que tu commettras sera peut-être le dernier de ta vie. » Ces avertissements avaient ordinairement leur effet, et la terreur des châtiments de Dieu servait, ou à les conserver dans la vertu, ou à les retirer du vice.

L'autorité qu'il s'était d'ailleurs acquise sur leur esprit, et l'amour qu'ils lui portaient faisaient qu'ils lui obéissaient sans réplique et sans peine. Sa seule vue était un frein capable d'arrêter ou de faire revenir les plus indociles ; et les plus vicieux même, dès qu'ils le rencontraient, se jetaient à ses genoux pour lui demander sa bénédiction.

X.

Il remédie à plusieurs abus auxquels ils étaient sujets.

CES barbares ont une vraie passion pour les danses accompagnées du son des flûtes, des tambourins et d'autres instruments de musique qui sont fort de leur goût. Quand il n'y voyait rien de contraire à la bienséance, il ne s'y opposait pas, pourvu que d'ailleurs elles n'allassent pas jusqu'à l'excès, persuadé que des hommes presque toujours

accablés de travaux ont besoin de quelques plaisirs innocents; mais dès qu'il s'y glissait la moindre indécence, alors il accourait, le visage tout en feu, tenant un crucifix d'une main et de l'autre une discipline dont il frappait les danseurs et les joueurs d'instruments, qui les abandonnaient sur-le-champ pour s'enfuir au plus vite. Il s'en saisissait alors comme d'une dépouille enlevée au démon, et les mettait en dépôt chez quelque chrétien zélé, avec ordre de ne les point rendre à leurs maîtres qu'ils n'eussent donné quelque aumône pour les pauvres de l'hôpital de Saint-Lazare. Il ne pouvait souffrir une négresse seule avec un nègre, même au milieu des rues : et sans se contenter de l'excuse de parenté qu'ils lui apportaient quelquefois, il les reprenait toujours sévèrement : « Tout le monde ne sait pas cette parenté, leur disait-il, mais tout le monde voit le scandale. » Aussi, dès qu'on l'apercevait, ceux qui se trouvaient en faute s'en retournaient-ils promptement chacun de son côté.

Une de ses principales attentions était de les empêcher de travailler les jours de fête, sous quelque prétexte et pour quelque cause que ce pût être. S'ils éprouvaient alors une véritable nécessité, il leur cherchait lui-même des aumônes pour subsister, et ne manquait jamais de leur dire, en les leur présentant, qu'ils ne devaient pas craindre de manquer de pain pour avoir été fidèles à Dieu. Il n'était pas moins exact à leur faire observer tous les jeûnes de l'Église. Pendant l'avent et le carême, il leur ôtait absolument tous leurs instruments de jeu, en leur représentant avec beaucoup de force que ce temps était destiné à pleurer ses fautes, à punir les plaisirs illicites par la privation des plaisirs même permis ; et que des chrétiens ne pouvaient sans honte et sans ingratitude s'occuper à se divertir, dans un temps où leur Dieu avait souffert pour eux.

Son zèle s'animait surtout contre l'ivrognerie et le blasphème. S'il apprenait que quelqu'un se fût emporté jusqu'à ces excès, après l'avoir sévèrement repris de sa faute, il lui faisait lécher la terre avec sa langue, et en lui mettant alors légèrement le pied sur le cou pour l'humilier davantage devant tous les autres : « Eh ! qui es-tu, malheureux, s'écriait-il, pour oser ainsi attaquer le ciel et outrager la divine majesté? » En se retirant, il donnait ordre qu'on l'informât si le coupable se corrigeait, et il ne cessait point qu'il n'eût obtenu de lui ce qu'il désirait.

Il s'occupait de légitimer par le mariage les unions irrégulières ; et lorsque les maîtres s'en offensaient, il leur répondait que leur domaine ne s'étendait pas jusque sur les consciences, et que leur droit, quel qu'il pût être, ne l'emportait pas sur le droit divin et naturel.

Un des abus qui lui donna le plus de peine à retrancher fut une espèce de fête qu'ils appelaient « les pleurs des morts ». Ils avaient un temps marqué où les hommes et les femmes s'assemblaient la nuit pour pleurer tous leurs morts ; il s'y mêlait beaucoup de cérémonies superstitieuses et païennes : la plupart s'y enivraient, et il s'y commettait mille autres désordres. Son zèle ne put voir ces excès sans indignation, et il n'eut point de repos qu'il ne les eût entièrement abolis. Il eut même pour ce sujet recours à l'autorité ecclésiastique, et il obtint des magistrats une défense expresse d'y vendre ou d'y porter aucune boisson capable d'enivrer. Dieu lui-même le seconda dans ce pieux dessein par des moyens extraordinaires qui tenaient du prodige.

XI.

Sa tendresse à les secourir dans leurs misères.

AUTANT il avait de zèle et de sévérité pour empêcher le désordre parmi les nègres, autant faisait-il paraître de douceur et de charité pour eux dans tout le reste. S'il en trouvait quelques-uns qui appréhendassent d'être punis pour n'avoir pas assez veillé aux intérêts de leurs maîtres dans les ventes et les achats, il allait demander grâce pour eux, et, si des maîtres trop intéressés la lui refusaient, il cherchait des aumônes pour les dédommager lui-même de leurs pertes. S'il apprenait qu'on en traitât d'autres avec trop de barbarie, il n'épargnait ni remontrances, ni prières, pour exciter leurs maîtres à la compassion. Entendait-il, en passant, les cris de ceux qu'on punissait, il accourait, le cœur serré, pour faire cesser les coups. Enfin, il se chargeait de ramener lui-même ceux à qui la crainte du châtiment avait fait prendre la fuite ; il sollicitait instamment leur pardon, et se faisait leur caution sans balancer.

Il avait un soin tout particulier de ceux qui avaient été mis en prison : il se faisait un devoir de les visiter souvent ; et, sachant qu'ils manquaient de tout, il leur portait du tabac et toutes sortes de petits soulagements. Il passait avec eux

des heures entières, occupé à leur adoucir leurs peines et à leur en faire sentir le prix ; il leur représentait, avec une douceur capable de toucher les plus insensibles, que tout ce qu'ils souffraient était à leur égard un effet de la miséricorde de Dieu, qui, pour leur épargner les châtiments éternels qu'ils avaient tant de fois mérités, avait permis cette sévérité passagère de leurs maîtres ; ajoutant que, s'il lui était possible, il demeurerait en prison avec eux pour les consoler du moins par sa présence. Par ces discours accompagnés de manières tendres et officieuses, il en garantit beaucoup du désespoir. D'autre part il engageait les maîtres à proportionner la punition aux fautes, et à ne pas jeter ces malheureux dans le désespoir : il leur promettait que dans la suite ils auraient lieu d'être contents ; et ces pauvres esclaves, pour ne point manquer à ce qu'ils devaient à leur bon père, s'efforçaient de réparer leurs torts par leurs services.

XII.

Ses travaux au confessionnal.

TOUTES les peines que le saint homme se donnait pour les instruire et les baptiser, n'approchent pas de ce qu'il lui en coûtait pour les disposer, comme il faut, au sacrement de pénitence.

L'église du collège des jésuites était petite, fort humide, chaude et, pour comble d'incommodités, pleine d'une infinité de moustiques que le voisinage de la mer y attirait. Le confessionnal du P. Claver était placé près de la porte et exposé jusqu'à midi aux rayons d'un soleil brûlant. Dès qu'on commençait la première messe, il y descendait sans qu'il fût besoin de l'avertir, et jusqu'à huit heures du matin il y confessait tous ceux qui se présentaient. Au moindre signal du sacristain, il y revenait promptement et n'en sortait point qu'il n'eût satisfait ceux qui voulaient s'adresser à lui. Aux approches d'une grande fête ou de quelque indulgence particulière, il faisait un tour par la ville, en disant à ceux qu'il rencontrait : « Tel jour arrive une fête de Notre-Seigneur, ou de la Vierge ; il y a une indulgence à gagner : il faut songer à nettoyer la maison, à purifier son cœur. » Alors il se trouvait au confessionnal dès trois heures du matin, et il y restait jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir pour dire la dernière messe. Tant qu'il se présentait des nègres, il ne recevait point

d'autres pénitents ; après eux, il confessait les pauvres et les enfants des écoles publiques.

Si quelques personnes de distinction venaient se mêler dans cette foule, il tâchait de les renvoyer avec douceur, disant aux hommes, que pour eux il ne manquait pas de confesseurs, et faisant entendre aux dames que son confessionnal était trop étroit pour l'étendue de leurs robes, et qu'il n'y pouvait entrer que de pauvres négresses. Il s'en trouvait qui ne se rebutaient point et que l'intérêt de leur salut, joint à la confiance qu'ils avaient en ce saint directeur, engageait à surmonter tous les obstacles ; mais pour obtenir la grâce qu'ils désiraient, ils étaient obligés d'attendre que tous les nègres eussent passé, chacun à son tour.

XIII.

Il fait ses derniers vœux de profès. Vœu qu'il y ajoute.

AU milieu de la pénible carrière que son zèle et sa charité lui avaient ouverte, il eut ordre de se préparer à faire les derniers vœux de profès, sur la fin de l'année 1622. Comme ce degré suppose de la science et de la vertu dans les sujets que la Compagnie en juge dignes, il en fut affligé parce qu'en lui il ne reconnaissait rien de pareil. Il ne l'accepta qu'à condition qu'on lui permettrait d'y ajouter un autre vœu signé de sa main : c'était celui de se consacrer pour toujours au service des nègres. Voici de quelle manière il voulut commencer sa profession. « Amour, Jésus, Marie, Ignace, Pierre, mon Alphonse, et vous qui êtes les patrons de mes chers nègres, écoutez-moi. » Il prononça ensuite la formule ordinaire des vœux de profès, qu'il signa ainsi : « Pierre, esclave des nègres pour toujours. »

Après ses premiers vœux, il s'était regardé comme l'esclave de son Dieu; après les seconds, il voulut devenir pour Dieu l'esclave des esclaves mêmes. Il savait que plus il aimerait ces malheureux, plus il témoignerait d'amour au Seigneur, en l'aimant dans ce qu'il y avait de moins aimable aux yeux des hommes : aussi firent-ils dès lors, plus que jamais, ses plus chères délices. Tous les talents qui lui auraient attiré l'admiration publique dans les chaires et dans les écoles les plus célèbres, il se fit un plaisir de les ensevelir pour toujours au milieu de ses pauvres nègres : sa plus grande science fut désormais de mépriser toute celle qu'il avait

acquise par une longue étude ; et il affecta même de ne plus rien savoir que ce qu'il lui fallait pous s'acquitter dignement de l'humble ministère dont il s'était chargé. Rendre à ces hommes grossiers et misérables tous les services dont il était capable, c'était sa joie dans ses peines, sa consolation dans ses disgrâces, son soutien dans ses travaux. C'était dans ces dispositions qu'il était entré dans la route que la Providence lui avait tracée : ce fut dans les mêmes dispositions, devenues de jour en jour plus parfaites et plus sublimes, qu'il persévéra jusqu'à la mort.

XIV.

Soins prodigieux qu'il se donne pendant le carême.

QUELQUE excessifs que paraissent les travaux dont on l'a vu chargé jusqu'ici, ils n'étaient que comme un prélude de ceux dont il était accablé pendant le carême. Voici l'ordre qu'il s'était prescrit à lui-même pour ce saint temps.

Il avait soin de faire couvrir tout le pavé de l'église de planches commodes, qu'il faisait nettoyer tous les trois jours pour mettre les nègres à l'abri de l'humidité et de la puanteur que le bois aurait pu contracter. Derrière son confessionnal il faisait suspendre une grande quantité de chapelets, de disciplines et de cilices, qu'il distribuait dès le premier jour ; vis-à-vis, il plaçait une petite table, sur laquelle était un livre plein d'estampes représentant les mystères de la vie et de la passion de JÉSUS-CHRIST. Au haut, on voyait une âme condamnée aux flammes de l'enfer, afin que cette vue inspirât à ses pénitents une plus grande horreur du péché et une contrition plus vive. Il n'oubliait pas les vieillards et les infirmes, pour qui il réservait toujours quelques rafraîchissements particuliers ! Tous ces préparatifs achevés, il se rendait au confessionnal le matin avant le jour, il y passait huit heures entières et il y retournait à deux heures après midi, qui était le temps destiné aux négresses. Avant que de commencer les confessions, il faisait une courte explication de l'évangile du jour, et il la finissait par quelques actes de contrition qui les faisaient fondre en larmes,les disposant par là au sacrement de pénitence, dont ils approchaient avec une piété et une ferveur capables de faire honte aux Espagnols les plus chrétiens. La fatigue de ce travail, augmentée par la chaleur, par la mauvaise odeur des nègres, par les piqûres cruelles des moustiques

et par l'incommodité du cilice dont il était couvert depuis les pieds jusqu'au cou, le faisait souvent tomber en faiblesse ; et tout le soulagement qu'il prenait alors était de se frotter le visage avec un linge trempé dans le vin. La faiblesse allait quelquefois jusqu'à un évanouissement total, et on était alors obligé de l'emporter pour le faire revenir à lui.

Vers les six heures du soir, il conduisait les hommes sous un appentis qui était près de la porte du collège, et il les confessait jusqu'au moment où on fermait cette porte. Au sortir de ce travail, il se trouvait ordinairement si épuisé qu'il fallait le porter au réfectoire, où un morceau de gros pain avec quelques patates grillées faisaient tout son repas. Retiré dans sa chambre, il se délassait de ses travaux par de sanglantes disciplines et deux ou trois heures d'oraison.

Les dimanches du carême, après avoir rassemblé les nègres et les mulâtres au son d'une clochette qu'il portait à la main, il les conduisait en procession jusqu'à la grande place, en chantant dévotement des prières et des cantiques. Là il leur expliquait la doctrine chrétienne et leur faisait une exhortation touchante, qui se terminait toujours par un acte de contrition; il les amenait ensuite à l'église, où il se mettait aussitôt au confessionnal pour y recueillir le fruit de ses instructions et de ses peines. Non content d'y faire porter les vieillards et les malades sur des chaises à bras, il les soutenait sur ses genoux, ou bien il s'asseyait lui-même sur les bras de leur chaise pour les confesser d'une manière qui leur fût plus commode. Il les menait ensuite à la table de communion; et après leur avoir fait faire leur action de grâces, il leur présentait un petit déjeuner avec quelques rafraîchissements qu'il leur servait ordinairement à genoux. On ne sera pas étonné d'entendre répéter si souvent ces mêmes termes, si l'on se souvient qu'il était pour les nègres comme la mère la plus tendre et qu'une mère ne se lasse point de renouveler les mêmes attentions.

A partir du dimanche de la Passion, ses exhortations ne roulaient plus que sur les souffrances du Dieu Sauveur. Il faisait alors placer vis-à-vis l'autel de la Vierge, des tableaux où les mystères douloureux de cet Homme-Dieu étaient représentés, et à mesure que les nègres arrivaient, avant de les confesser, il leur faisait jeter les yeux sur ces tableaux pour les exciter à concevoir une douleur plus vive de leurs péchés, qui avaient causé tant de souffrances à JÉSUS-CHRIST.

Le Jeudi-Saint, il exposait sur la petite table dont on a déjà parlé une image du même Sauveur lavant les pieds à ses Apôtres, pour leur enseigner l'humilité, l'obéissance et l'amour du prochain. Les confessions et les exhortations se succédaient presque sans intervalle pendant toute la quinzaine de Pâques.

Des personnes graves qui l'avaient observé de près assurèrent que, durant le carême seul, il confessait plus de cinq mille nègres ; il se trouvait des maîtres intéressés qui, sans faire réflexion qu'en rendant leurs esclaves plus chrétiens on les rendait plus dociles, plus laborieux et plus fidèles, se plaignaient du temps qu'on leur faisait perdre; mais rien n'arrêtait le zèle du P. Claver. Il s'en trouvait d'autres plus raisonnables qui, selon la pratique usitée dans certains endroits, lui apportaient quelques petits présents en signe de leur reconnaissance ; mais il s'en jugeait si indigne, qu'il les regardait presque comme des affronts. « Allez, leur disait-il alors d'un air plein de franchise, portez cela à votre curé ; il a beaucoup plus de peine, et il le mérite beaucoup mieux que moi. » Il croyait toujours ne rien faire, tandis que le travail des autres lui paraissait considérable ; il se regardait même comme un homme absolument inutile, qui mangeait un pain qu'il ne gagnait pas, et qu'on nourrissait par pure charité.

XV.

Il va chercher les nègres qui n'avaient pu se confesser à Pâques.

APRÈS les fêtes de Pâques, n'étant plus si occupé à entendre les confessions dans l'église, il allait par toute la ville pour confesser les malades qui n'avaient pu encore satisfaire au précepte. Son zèle le rendait alors saintement curieux ; il pénétrait dans les endroits les plus retirés, dans les loges et les cabanes les plus obscures, jusque dans le fond des écuries, pour découvrir s'il n'y avait point quelque nègre cassé de vieillesse qui fût dans le même cas. Comme il n'ignorait pas que ces pauvres malheureux étaient abandonnés comme des bêtes de charge désormais incapables de servir, et que d'ailleurs il y avait de ces nègres affranchis, arrivés depuis longtemps à Carthagène, qui se seraient cru déshonorés s'ils avaient reçu le baptême à leur âge, et qui se contentaient de quelques pratiques extérieures du christianisme,

il n'épargnait aucun soin pour les tirer du péril où ils étaient. Dieu lui donnait souvent des inspirations particulières à cet égard ; et, lorsqu'il s'y attendait le moins, il rencontrait comme par hasard quelques-uns de ces squelettes animés que la mort semblait avoir oubliés, et qui n'attendaient que l'arrivée du saint missionnaire pour être baptisés et mourir incontinent après.

Il y avait dans la ville une négresse, âgée de plus de cent ans, et qui depuis longtemps passait pour chrétienne sans l'être : le Père la vint voir pour la confesser; mais avant que de passer outre, mû par une inspiration, il lui demanda tout à coup si elle était baptisée. Elle n'osa lui mentir. Elle avoua qu'elle ne l'était pas, et que la nuit précédente, durant son sommeil, JÉSUS-CHRIST en croix, accompagné de sa sainte Mère, lui était apparu et l'avait sévèrement reprise de sa négligence. Le Père l'instruisit aussitôt, la baptisa et, comme elle mourut quelques moments après, il eut la consolation de l'envoyer au ciel.

Il ne se contentait pas d'une première visite : comme la caducité de leur âge lui faisait tout craindre pour ces pauvres vieillards, il allait les voir exactement deux fois l'année et, toutes les fois qu'il les visitait, il leur répétait ce qu'il avait coutume de dire à d'autres en pareille circonstance: « Vous voyez que la maison est vieille et chancelante, elle tombera lorsque vous y penserez le moins; profitez de l'occasion qui se présente, et qui ne reviendra peut-être plus. » L'événement ne vérifiait que trop souvent sa prophétie, pour le malheur de ceux qui n'avaient pas voulu se rendre à ses avertissements charitables.

XVI.

Il visite les nègres malades.

TOUT le reste de l'année, quand il n'était pas occupé aux missions dont on parlera dans la suite, un de ses principaux emplois était d'assister les nègres malades. Il s'en faisait donner un registre exact, il avait des gens affidés pour l'avertir à propos : Dieu lui-même, pour le bien de ces pauvres âmes et pour la consolation de son ministre, l'éclairait souvent d'une manière extraordinaire. Il avait besoin de compagnons, et, afin d'avoir toujours quelqu'un de libre à

la maison pour cet office, il rendait aux frères tous les services dont il était capable et leur aidait à faire leurs emplois, afin qu'ils fussent plus tôt en liberté de le suivre.

Ni les pluies et les chaleurs, ni les rigueurs des saisons, ni la longueur et la difficulté des chemins, ni la durée des maladies n'étaient capables de l'arrêter. Il y avait en cela quelque chose de prodigieux qui ne pouvait se comprendre. Lorsqu'il étudiait à Santa-Fé-de-Bogota, le soleil l'incommodait jusqu'à le rendre souvent très malade, et, pour traverser seulement la cour, il était obligé de se garantir la tête; mais, dans ses travaux apostoliques de Carthagène, il allait partout exposé à l'ardeur du soleil le plus brûlant, sans en ressentir la moindre gêne; rien ne paraissait le fatiguer; ceux qui l'accompagnaient avaient beaucoup de peine à le suivre; épuisés de lassitude, ils succombaient sous le poids du travail, et il était obligé d'en changer trois ou quatre fois dans un seul après-dîner.

Quand il était de retour à la maison, comme s'il n'avait encore rien fait, il conjurait le portier de l'avertir, à quelque heure de la nuit que ce fût, dès qu'on viendrait chercher quelqu'un pour les malades. «Ceux qui travaillent beaucoup, lui disait-il, ont besoin de repos; mais pour moi, qui ne fais rien ici, il ne m'en faut pas.» Sa chambre donnait immédiatement sur la porterie; et comme il était toujours tout habillé et qu'il passait la plus grande partie de la nuit en prières, au premier coup de la cloche il descendait en diligence, pour n'être prévenu par personne.

Ses soins ne se bornaient pas à visiter les nègres malades pour leur donner tous les secours spirituels qui dépendaient de son ministère, il se faisait encore le médecin de leurs corps. Sa chambre était comme une boutique ouverte à tous les infirmes; et le grand nombre de ceux qui venaient y chercher du secours aurait été capable d'occuper tout le temps d'une personne. Quand il allait voir les pauvres malades, il portait toujours avec lui un sac rempli de remèdes et de tout ce qu'il croyait capable de les soulager.

Quelque longues que fussent les infirmités, jamais il ne se rebutait. Pendant trois ans entiers, il continua de visiter avec le même zèle une négresse d'Angola, et de lui fournir tous les secours nécessaires. Il en visita une autre pendant dix ans. Enfin, ayant appris qu'un pauvre nègre accablé de vieillesse était abandonné de tout le monde dans une

misérable cabane qui touchait aux murs de la ville, il prit soin de lui jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quatorze années entières. Toutes les semaines il allait lui porter sa provision de vivres; quand il arrivait, il prenait l'infirme entre ses bras ; et après avoir fait lui-même son lit, il l'y remettait avec les plus tendres démonstrations de charité. Pour fournir à tout, il le recommandait de porte en porte à la charité des fidèles du voisinage, et il rendait les plus vives actions de grâces à ceux de qui il avait reçu pour lui quelque aumône.

XVII.

Lumières extraordinaires qu'il reçoit au sujet des nègres malades.

DIEU, de son côté, prenait plaisir à soutenir et à récompenser le zèle de son serviteur par des faveurs singulières, qui le dédommageaient de toutes ses peines. Il semble, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, que Dieu lui ait révélé parfois le péril de ces pauvres esclaves, et que plusieurs n'aient attendu pour mourir en prédestinés que le secours de leur charitable Père. C'est ce qui arriva à deux nègres appartenant à deux capitaines espagnols : ils étaient déjà sans connaissance et sur le point d'expirer ; le saint homme arrive, se met en prières, les fait revenir à eux, les baptise, et, un moment après, il a la consolation de les voir mourir revêtus de l'innocence qu'ils venaient de recevoir dans le sacrement.

La même grâce fut accordée à une négresse encore païenne : elle allait expirer dans une pauvre case abandonnée ; le Père y entre, comme par hasard ; il la trouve sans mouvement, sans pouls et sans chaleur. Dans cette extrémité, il s'adresse au Seigneur : la connaissance revient à la malade, il se hâte de l'instruire, et à peine lui eut-il conféré le baptême qu'elle mourut.

Dans la maison d'une dame espagnole il y avait un nègre qui passait pour chrétien, sans l'être ; après quelques jours de maladie, il fut réduit à l'extrémité : aussitôt on appelle le P. Claver qui, le trouvant déjà à l'agonie, se met en prières; le moribond revient en pleine connaissance, il avoue qu'il n'a pas reçu le baptême, le reçoit et expire. On ne finirait pas, si on voulait rapporter toutes les merveilles que Dieu voulut opérer pour la consolation du saint missionnaire et le salut de ses chers esclaves ; mais je ne puis en omettre deux plus remarquables encore.

Comme il s'en retournait au collège, accablé de lassitude, après avoir passé tout un après-dîner à visiter différents malades, il s'arrêta tout à coup, et jetant un profond soupir : «Allons, dit-il à son compagnon, allons, mon frère, entrons dans ce logis, nous n'y serons pas longtemps.» Il entre, et y trouve quelques pauvres femmes, qui, en le voyant, crurent voir un ange descendu du ciel. « Où est la malade ? » leur demanda-t-il. Celles-ci, tout étonnées d'une pareille question, le conduisent dans une petite chambre reculée où il voit une femme mourante : il l'exhorte, il la confesse, et, après lui avoir donné l'absolution, il la voit expirer doucement. Une autre fois qu'il était occupé à une œuvre de charité avec le même compagnon : «Encore un moment de patience, lui dit-il avec émotion, il s'agit d'aller secourir une âme.» Il quitte aussitôt son emploi ; il se transporte hors de la ville dans une pauvre cabane, où il trouve un vieux nègre à l'agonie, qui, après s'être confessé et avoir reçu l'extrême-onction, mourut entre ses bras. Il faisait alors un temps si horrible, qu'il revint à la maison tout trempé et tout couvert de boue ; mais, sans songer à lui-même, son premier soin fut de faire changer son compagnon. Ce bon frère déposa depuis avec serment que le Père, conduit par le même esprit intérieur, avait assisté tant de nègres en de pareilles circonstances, qu'il ne pouvait en faire le détail.

Passant un jour dans une rue de la ville, il aperçut une négresse qui était tranquillement assise à la porte de sa maison ; aussitôt il demande à parler à la maîtresse et lui dit de faire retirer l'esclave, et d'avoir soin de la faire confesser promptement. «Mais, mon Père, lui répondit la dame tout étonnée d'un pareil discours, pourquoi se tant presser ? elle se porte fort bien. N'importe, répliqua le saint homme, faites-la confesser ; autrement vous aurez bientôt, vous et elle, lieu de vous repentir. » On suivit son conseil, et on fit confesser l'esclave qui mourut ce jour-là même.

Si Dieu, pour fournir toujours une nouvelle matière aux travaux de son serviteur, l'éclairait ainsi quelquefois sur le péril des uns, souvent aussi, pour le récompenser de sa charité, il lui faisait connaître le bonheur des autres. Depuis quelque temps, il avait décidé une vertueuse négresse, nommée Angèle, à prendre chez elle une pauvre femme percluse de tous ses membres et toute couverte de plaies; un jour qu'il alla la visiter pour la confesser et lui porter quelques petites provisions, la chari-

table hôtesse lui dit d'un air affligé qu'Ursule (c'était le nom de la malade) était sur le point d'expirer. « Non, non, répondit le Père en la consolant, elle a encore quatre jours à vivre, et elle ne mourra que samedi. » Ce jour étant arrivé, il dit la messe à son intention et sortit pour aller la disposer à la mort. Après avoir été quelque temps en prières : « Consolez-vous, dit-il à l'hôtesse d'un air assuré, Dieu aime Ursule, elle mourra aujourd'hui ; mais elle ne sera que trois heures en purgatoire : qu'elle se souvienne seulement, quand elle sera avec Dieu, de prier pour moi et pour celle qui jusqu'ici lui a tenu lieu de mère. » Elle mourut en effet à midi, et l'accomplissement d'une partie de la prophétie ne servit pas peu à faire ajouter foi à l'autre. — C'est ainsi que le saint missionnaire savait allier les plus singulières faveurs de Dieu avec l'humilité la plus profonde. Confus du secret qui lui échappe malgré lui, il se réduit à demander le secours des prières de celle dont il annonce le bonheur.

Ayant été un autre jour pour confesser une personne qu'il avait coutume de visiter, il apprit qu'elle venait d'expirer. Les parents étaient extrêmement affligés et lui-même, qui n'avait pas cru qu'elle dût sitôt mourir, ne pouvait se consoler de ne l'avoir pas assistée dans ce dernier moment. Il se mit aussitôt en prières auprès du corps, puis se levant tout à coup d'un air serein : « Une telle mort, dit-il, est plus digne de notre envie que de nos larmes : cette âme n'est condamnée qu'à vingt-quatre heures de purgatoire ; tâchons d'abréger le temps de ses peines par la ferveur de nos prières. » Ayant dit ce peu de mots, il sortit en hâte pour ne pas en dire davantage.

XVIII.

Miracles qu'il opère en faveur des nègres.

DANS un homme appelé à tous les travaux de l'apostolat, il n'est pas étonnant que le don des lumières fût soutenu de celui des miracles. Le nombre de ceux qu'il opéra en faveur des esclaves est si grand, qu'on ne peut en indiquer ici qu'une partie. Un jour qu'il se trouvait au milieu d'une grande troupe de ces sauvages, on vint lui dire qu'une négresse était sur le point d'expirer ; il y va sans différer, la couvre de son manteau, lui donne quelques gouttes d'une eau odoriférante et la laisse peu de temps après parfaitement

guérie. La vue de ce miracle, dont personne ne douta, inspira à tous les esclaves encore païens le désir d'embrasser une religion où s'opéraient de telles merveilles.

Tandis qu'il était occupé à faire le catéchisme dans une habitation, il apprit qu'un nègre encore idolâtre était dangereusement malade; il laissa aussitôt le soin de l'instruction au Frère qui l'accompagnait, et partit pour aller voir ce malheureux, déjà dans le délire; le maître de la maison voulut empêcher le Père d'aller plus avant, en lui faisant entendre que les nègres ne revenaient jamais de ce mal et de cet état; mais quoi qu'on pût lui dire, il approcha du nègre, animé de la seule confiance en Dieu. Au bout de quelques heures, le malade revint en pleine connaissance, demanda le baptême, le reçut et alla aussitôt après se ranger parmi ceux qui assistaient au catéchisme.

Une négresse appartenant au capitaine Gaspard de los Reyes était si malade, qu'elle paraissait prête à rendre l'âme et qu'on lui avait déjà mis un cierge bénit à la main. Le serviteur de Dieu arriva dans ce moment sans avoir été appelé, et, feignant de ne rien savoir, il demanda des nouvelles de la malade, comme s'il fût venu uniquement pour lui donner quelque consolation. On lui fit voir le triste état où elle était réduite; et, au sortir de la chambre, on lui demanda ce qu'il en pensait. « Il ne faut, répondit-il, que lui faire boire un peu de menthe infusée dans de l'eau. » Quoique ce remède parût extraordinaire et contraire même à la nature du mal, on le donna cependant avec confiance; et, le jour suivant, la malade demanda à manger, après quoi elle ne sentit plus aucune incommodité. Dieu voulut faire éclater la réalité du miracle par le moyen même que l'humble missionnaire avait pris pour le cacher; car personne ne put s'empêcher de regarder comme miraculeuse une guérison si subite, précédée d'une espèce d'agonie et opérée par un remède qui naturellement devait la retarder.

Le même Espagnol, témoin de ce prodige, déposa encore celui qu'on va rapporter. Il était allé voir un de ses amis, nommé François d'Ortiz, fort affligé de l'état où se trouvait une négresse qui gouvernait toute sa maison et qui se mourait. Tandis que les deux amis s'entretenaient à la porte, ils virent passer le P. Claver, qui demanda à Ortiz le sujet de son affliction. Quand on le lui eut expliqué: « Priez Dieu pour elle, répliqua-t-il en souriant, et bientôt elle sera guérie. » Il

continue cependant son chemin, en la recommandant lui-même au Seigneur. A peine eut-il fait vingt pas qu'on descendit en hâte de la chambre de la malade pour dire à son maître qu'elle était absolument hors de danger. Les deux Espagnols, étonnés du peu de temps qui s'était écoulé entre le rétablissement de l'esclave et les prières du saint homme, lui attribuèrent de concert cette guérison.

Emmanuel Lopez avait une esclave nommée Antoinette, dont le P. Claver prenait un soin particulier, parce qu'elle était attachée à l'hôpital de Saint-Lazare, où elle rendait mille services. Elle tomba si dangereusement malade, qu'il passa trois nuits à l'assister et à la disposer à la mort. La veille même de la fête de saint Lazare, l'ayant prise par le bras, comme pour examiner son pouls: « Antoinette, lui dit-il, c'est aujourd'hui la résurrection de Lazare, rendez grâce à Dieu de la santé qu'il vous donne. » A ces mots, comme s'il se fût repenti d'en avoir trop dit, il se déroba aux yeux de ceux qui étaient présents. La malade se trouva parfaitement guérie le même jour; et tant qu'elle vécut, pour marquer à Dieu sa reconnaissance, le jour de saint Lazare elle portait à l'hôpital tout ce qu'elle avait gagné en une année par son travail.

XIX.

Résurrection d'une négresse et d'un nègre, morts sans baptême.

QUELQUE diligence que pût faire le zélé missionnaire, comme il ne pouvait se trouver partout où on avait besoin de son secours : il advint qu'une négresse d'Angola, appartenant à Don Vincent de Villalobos, major de Carthagène, mourut sans qu'il eût pu arriver à temps pour l'assister. Déjà son maître donnait des ordres pour l'enterrement, lorsque le Père survient; il arrête la cérémonie et appelle à haute voix la négresse par son nom, sans qu'elle donne le moindre signe de vie. Aussitôt il se met en prières auprès d'elle et, quelques moments après, on aperçut qu'elle remuait. Après avoir jeté une grande quantité de sang par la bouche, elle s'écria d'une voix distincte : « Ah ! JÉSUS, que je reviens fatiguée ! — D'où et de quoi lui ? demanda le Père. — Je marchais vers un jardin délicieux, répondit-elle, et comme j'étais près d'y entrer, un enfant d'une beauté ravissante s'est présenté à moi, m'en a défendu l'entrée, et m'a fait retourner

sur mes pas, en me disant que je ne pouvais pas encore arriver au lieu charmant que je voyais. Je suis donc revenue ici, mais sans savoir ni par où, ni comment ; et de là vient l'extrême lassitude que je sens. » Alors le Père fit écarter tout le monde pour la confesser ; mais ayant reconnu qu'elle n'était pas chrétienne, il la disposa au baptême, qu'elle demanda avec instance en présence de tous les assistants. La maîtresse, qui, pendant vingt ans, l'avait vue fréquenter les sacrements, voulait s'y opposer, mais elle se rendit enfin à l'autorité du saint homme ; et à peine la négresse eut-elle été baptisée, qu'elle expira. Dans les informations qui se firent depuis pour servir à la canonisation du P. Claver, Don Vincent attesta ce miracle avec serment.

Il arriva quelque chose de semblable dans la maison de Don François de Silva. On y avait trouvé une pauvre esclave étendue par terre et tellement privée de sentiment, qu'elle parut morte à tout le monde. Les maîtres et les domestiques en furent d'autant plus affligés, qu'elle n'avait pas encore été baptisée. A la première nouvelle de cet accident, le père se transporta à la maison ; et dès qu'on l'aperçut : « Ah ! mon Père, lui dit-on, quel malheur ! et qui l'aurait pu prévoir ? — Hé quoi ! répondit le saint homme sans paraître troublé, le bras de Dieu est-il donc raccourci ? C'est un bon père : un peu de foi et de confiance en lui. Où est l'esclave ? » On la lui montre, il s'approche d'elle, et, après une courte mais fervente prière, il l'appelle et lui demande si elle veut être baptisée. L'esclave, ayant ouvert les yeux, répondit d'une voix distincte qu'elle le voulait de tout son cœur. Il est impossible d'exprimer l'étonnement, la joie et la sainte frayeur dont tous les assistants furent saisis en ce moment ; mais l'admiration augmenta quand, après avoir reçu le baptême, on la vit se lever d'elle-même et marcher parfaitement guérie. La merveille ne se termina pas là. Le Père avait défendu de jeter l'eau qui avait servi à baptiser la négresse : un domestique, qui avait ignoré cette défense, la prit pour arroser un vase où il y avait quelques plantes desséchées depuis cinq ou six mois. En peu de jours, toutes ces plantes reverdirent et produisirent des fleurs très belles et très odoriférantes, tandis que toutes les autres qui étaient proches et qui avaient été arrosées avec de l'eau ordinaire, restèrent sèches et périrent.

Je finirai ce sujet par un autre prodige qui eut encore plus

d'éclat. Ayant été faire ses instructions ordinaires dans une habitation de nègres, il apprit qu'il y en avait deux à l'extrémité, mais fort obstinés dans leur infidélité. Il y court, il leur parle, il redouble ses efforts auprès d'eux, mais toujours sans succès. Épuisé de forces et accablé de douleur, il se retire pour un moment, élève sa voix et son cœur à Dieu, le conjure de ne pas laisser périr des âmes rachetées par le sang de JÉSUS-CHRIST, et offre pour elles ses pénitences et un grand nombre de messes. Tandis qu'il était ainsi en prière, on vint lui dire qu'un de ces malheureux était mort dans son endurcissement ; il y retourne en hâte, et, voyant qu'on voulait déjà l'aller jeter à la voirie, il le fait rapporter sur le lit où il avait expiré. Les gens de la maison l'y suivirent quelques moments après et ils le trouvèrent le crucifix à la main, occupé à instruire et à exhorter ce misérable qui, sorti des bras de la mort, demanda le baptême devant tout le monde. Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans toute la contrée, le P. Provincial voulut s'en informer du P. Claver lui-même. Le saint homme, pour ne pas désobéir à son supérieur qui l'interrogeait juridiquement, répondit avec une simplicité admirable qu'il était vrai qu'on était venu lui dire que ce nègre était mort ; qu'il y était accouru promptement, et qu'ayant demeuré quelque temps auprès de lui, Dieu avait permis que l'esclave fût retrouvé vivant.

XX.

Actions héroïques de sa charité envers les nègres les plus malades.

TANT d'effets merveilleux de son pouvoir auprès de Dieu, sont peut-être moins étonnants encore que les excès héroïques de sa charité envers les nègres. Pour bien juger de leur mérite, il faut se rappeler ce qu'étaient ces barbares. Leur seule odeur, lors même qu'ils sont en parfaite santé, devient insupportable à la longue ; mais les maladies, les fièvres, les dyssenteries, les apostumes, les cancers, les ulcères et les petites véroles, auxquels ils sont fort sujets ; leurs demeures, qui ne sont que des galetas, de méchants trous où l'air ne pénètre qu'à peine ; tout cela, joint à la chaleur excessive du climat, a de quoi effrayer le courage le plus robuste, et l'impression est telle, que les curés eux-mêmes appelés pour assister ces malheureux, après avoir

administré les sacrements à deux ou trois, sont obligés de se retirer promptement. Mais rien n'était capable de rebuter le charitable missionnaire : les loges les plus infectes étaient pour lui des jardins délicieux ; les plaies les plus horribles et l'odeur qui s'en exhalait, lui tenaient lieu des parfums les plus exquis. Sans cesse il visitait ceux qui en étaient affligés, il passait avec eux des heures entières, faisait lui-même leurs lits, les embrassait, nettoyait leurs plaies, et, ce qui paraîtrait incroyable, il y portait les lèvres. On sait ce que firent une sainte Catherine de Sienne, un saint François-Xavier et quelques autres Saints qui eurent le courage d'appliquer la bouche sur des ulcères horribles, dont la vue seule les avait d'abord épouvantés ; mais, sans vouloir rien diminuer de leur mérite, ce qui leur a attiré l'admiration des fidèles et ce qu'ils n'ont fait qu'une seule fois, le P. Claver l'a fait plus de mille, non seulement chez les nègres, mais encore dans les hôpitaux et principalement dans celui des lépreux, où tout conspirait à révolter les sens, ainsi qu'on le verra bientôt.

Un jésuite, qui passa quelques jours à Carthagène avant que de partir pour Rome, voulut s'instruire par lui-même du misérable état des nègres et de tout ce que le Père faisait pour eux : il s'offrit donc à l'accompagner ; mais il fut bientôt si frappé de la seule vue et de l'infection de ces affreuses demeures, qu'il tomba évanoui et qu'il fallut l'emporter. Revenu à lui, et rempli d'admiration pour les merveilles de la charité du P. Claver, dont il avait été le témoin, il ne put s'empêcher de dire hautement qu'il irait les publier partout, dans la capitale du monde chrétien.

Quelque plaisir que la grâce lui fît trouver dans ces sortes de services, souvent la nature se soulevait ; mais son zèle le faisait bientôt triompher de ses répugnances. Ayant été appelé chez un riche armateur pour confesser un nègre tout couvert d'ulcères, il le trouva étendu dans un coin, où on l'avait jeté pour épargner aux autres l'insupportable infection qui s'exhalait de ses plaies. Le maître de la maison et quatre autres Espagnols l'avaient suivi de loin, curieux de voir les effets de cette charité extraordinaire dont ils avaient entendu parler. A la première vue de ce cadavre infect, le saint homme fut saisi d'horreur et son premier mouvement fut de reculer. Mais un moment après, confus de sa lâcheté, il se retire à l'écart, et après s'être donné une rude discipline, en se reprochant de n'avoir pas eu le courage de servir un frère racheté

par le sang de JÉSUS-CHRIST, il retourne vers le malade, s'avance à genoux, baise dévotement toutes ses plaies, en appliquant la langue sur les plus rebutantes ; puis non content de l'avoir confessé, il reste encore très longtemps avec lui pour le consoler. Ceux qui l'avaient suivi se retirèrent aussitôt, saisis d'étonnement et de respect. Pour lui, après avoir ainsi pleinement satisfait à la charité, il sortit d'un air aussi grave et aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé d'extraordinaire.

Augustin Ugarta, qui fut d'abord inquisiteur à Carthagène, puis évêque de Quito, eut un jour la même curiosité. Sachant que le P. Claver était venu confesser un nègre attaqué d'un mal contagieux, il se mit en lieu de l'examiner attentivement ; et ayant aperçu tout ce qu'on lui avait dit à ce sujet, il se retira sans pouvoir proférer une parole. Il ne se lassait point depuis de publier ces prodiges de charité et de mortification, qu'il n'aurait jamais pu croire, s'il ne les avait vus de ses propres yeux.

XXI.

Traits singuliers de sa charité dans leurs maladies épidémiques.

CETTE pratique de baiser et de lécher même les ulcères les plus infects était si familière au saint missionnaire, que D. François de Cavaillero, consul de Carthagène, qui eut souvent occasion de voir et d'admirer ses actions héroïques, sachant qu'on faisait des informations juridiques sur sa vie et ses vertus, vint de lui-même trouver le Recteur du collège. Parmi plusieurs traits dont il avait été témoin, il en rapporta un qui s'était passé à son occasion. En 1628, ce capitaine arriva au port de Carthagène avec quelques vaisseaux chargés de nègres : la petite vérole s'étant mise parmi eux d'une manière si furieuse que tous furent en danger de mort, il demanda s'il y avait dans la ville quelque confesseur qui entendît leur langue ; on lui parla aussitôt du zèle et de la charité du P. Claver. Avant que de le faire avertir, il fit parfumer avec des aromates et des herbes odoriférantes les endroits où on avait renfermé les plus malades. Le P. Claver les trouva étendus sur quelques misérables planches ; après les avoir salués d'un air plein de tendresse, il se mit à genoux devant eux, les embrassa tous l'un après l'autre, baisa leurs plaies,

et les ayant gagnés par ses manières aimables, il entendit leur confession, après laquelle il leur distribua quelques petits rafraîchissements. Le capitaine fut si frappé de ce spectacle, qu'il regarda depuis le P. Claver comme un saint rempli de l'esprit de Dieu.

Il fallait bien en effet que Dieu le soutînt d'une façon particulière, car tout ce qu'on lui voyait faire alors surpassait les forces de la nature. On en jugera par les deux traits suivants. Ayant été appelé pour une troupe de nègres de Biafara, malades d'une violente dyssenterie, il pria une négresse libre de la même nation, nommée Magdeleine de Mendoza, de venir avec lui pour lui servir d'interprète. Dès qu'il fut arrivé, il commença par les lever de dessus la terre où ils étaient couchés : le premier qu'il prit entre ses bras le couvrit d'une ordure si infecte que la négresse, ne pouvant en soutenir ni l'odeur, ni la vue, se retira aussitôt. Le Père, resté seul et désolé de ne pouvoir plus se faire entendre à ces malheureux : « Magdeleine, s'écria-t-il, revenez, au nom de Dieu ; ce sont nos frères, ce sont des hommes rachetés par le sang de JÉSUS-CHRIST. » A ces mots elle revint un peu confuse de sa fuite précipitée ; après les avoir embrassés, après avoir essuyé et baisé leurs plaies, le saint homme les instruisit et les disposa à recevoir le baptême.

Dans une autre occasion, étant allé en hâte confesser un nègre de Tolofo, enflé jusqu'à la gorge, tout couvert d'ulcères et déjà sans parole et sans sentiment, il fut bientôt abandonné de son compagnon et de son interprète, qui ne purent soutenir l'air empoisonné qu'on y respirait. Plein de courage et de confiance en Dieu, le Père approche du malade, lui met son crucifix sur la bouche et sur le cœur, et après avoir été quelque temps en prières, il l'appelle à haute voix. Aussitôt ses deux compagnons reviennent ; et, tout surpris de ne plus respirer qu'un air doux et frais dans ce même lieu dont l'odeur les avait écartés, ils trouvent le malade revenu à lui et en état de se confesser. Le Père resta quelque temps pour lui inspirer des sentiments conformes à la situation où il se trouvait ; et après lui avoir donné l'extrême-onction, il laissa son interprète auprès de lui pour l'assister, en l'assurant qu'il mourrait bientôt : ce qui arriva.

C'était principalement dans les maladies épidémiques et contagieuses que le saint empressement de ce zélé missionnaire offrait un spectacle digne de l'admiration des hommes

et des anges. La plupart des autres ministres n'osaient approcher : les plus courageux, après quelques efforts, tombaient à la renverse ; lui seul restait inébranlable ; et comme on n'avait de confiance qu'en lui, il se trouvait chargé de tout le travail. Son exemple inspirait quelquefois du courage aux plus délicats : « Voyez, disait un jour à ce sujet une mère vertueuse à sa fille, voyez ce saint homme qui baise des plaies que nous n'osons pas seulement regarder ; n'est-il pas honteux que nous ne rendions pas du moins quelques services à nos frères ? » Les mouchoirs qu'on lui fournissait à la maison étaient moins pour son usage que pour celui de ses pauvres nègres ; mais c'était surtout son manteau qu'il employait le plus communément aux exercices de sa charité ; il s'en servait pour couvrir les malades, pour les faire asseoir plus commodément, pour essuyer leurs ulcères ; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, loin de contracter par là aucune mauvaise odeur, il s'en exhalait au contraire une douce et agréable.

Il semble même que Dieu lui eût attaché une vertu particulière, en conséquence du saint usage qu'en faisait le charitable missionnaire. Pendant la petite vérole qui désola Carthagène en 1633, une esclave de Dona Marie de Maza se trouva attaquée de ce mal d'une manière si horrible, qu'elle n'avait plus la figure humaine et qu'on fut obligé de la confiner dans un réduit étroit et obscur, où elle pouvait à peine respirer. Le P. Claver, la voyant à l'extrémité, s'approcha d'elle et lui dit, en lui présentant le crucifix : « Prenez courage, ma fille, voici votre JÉSUS qui vient vous guérir. » A ces mots, la connaissance lui revint : et ayant reconnu son bon Père, elle se confessa avec beaucoup de piété. Comme elle se plaignait, et de la violence de son mal, et de la dureté de son lit, le Père ordonna à son interprète de la mettre à terre sur son manteau ; et lui ayant fait préparer un lit plus commode, il la laissa presque entièrement guérie.

Il secourut par le même moyen un nègre de D. François de Cavaillero, juge de la ville. L'ayant trouvé dans l'état le plus affreux et près de rendre l'âme, il le fit porter au milieu du jardin pour y respirer un air plus sain ; il s'occupa ensuite à nettoyer lui-même ses plaies et à lui faire quelques petits remèdes ; mais comme le malade ne revenait point à lui, il lui fit enfin de son manteau une espèce de tente, au-dessous de laquelle il répandit quelques parfums, et le pauvre nègre fut bientôt en état de connaître et de remercier son bienfaiteur.

On eût dit que rien ne lui était impossible, dès qu'il s'agissait de ses chers esclaves. Une grande troupe de nègres s'étant assemblée autour d'un puits pour tirer de l'eau, il survint tout à coup un orage furieux et le tonnerre tomba au milieu d'eux avec un grand fracas. La roue où la corde était attachée fut mise en pièces, et celui qui tirait le sceau fut précipité dans le puits, tandis que tous ses compagnons tombaient par terre évanouis. On accourut de toutes parts pour secourir ces malheureux, et on appela un habile médecin; mais quoi qu'on pût faire, il ne fut jamais possible d'obtenir d'eux le moindre signe de vie. Cependant on retira le nègre du puits, et, en le voyant, on le jugea mort aussi bien que tous les autres. Au milieu de cet embarras le P. Claver arriva, sans qu'on pût savoir par qui, ni comment il avait été instruit de l'accident. A ce spectacle si triste ses entrailles s'émurent, il laissa couler des larmes et leva les yeux au ciel pour demander au Père des miséricordes la vie de ses chers enfants. Enfin, ayant tiré son manteau, il couvrit tous les nègres l'un après l'autre. A cet attouchement salutaire, l'esprit de vie parut rentrer dans ces corps, à peu près aussi insensibles que les ossements mystérieux que vit le prophète Ézéchiel. Tous au même instant commencèrent à remuer, à se lever, à marcher, aussi sains et aussi vigoureux que s'il ne leur fût rien arrivé d'extraordinaire.

Il ne faut pas s'étonner qu'une charité si généreuse et si tendre lui gagnât la confiance de ces misérables esclaves. L'amour dont il était pénétré à leur égard se glissait jusque dans leurs cœurs : ils l'écoutaient comme leur maître, ils lui obéissaient comme à leur père, ils le regardaient comme un ange descendu du ciel en leur faveur, et ils entraient sans peine dans tous les sentiments qu'il leur suggérait.

XXII.

Douleur qu'il ressent à la mort de ses nègres ou à leur départ de Carthagène.

CETTE charité étonnante du saint missionnaire pour les nègres ne connaissait point de bornes. Il ne les abandonnait pas même après la mort : il les pleurait comme ses fils, il cherchait des aumônes pour les faire enterrer honorablement, il disait la messe pour eux, il allait voir leurs parents, et, pour les consoler plus efficacement de leur affliction, il mêlait ses larmes aux leurs.

Sa douleur n'était guère moins vive quand il fallait se séparer enfin des nègres qu'il avait instruits. Comme la plus grande partie de ceux qu'on amenait à Carthagène ne devait pas y séjourner longtemps, dès qu'il apprenait qu'on devait bientôt les transporter en d'autres contrées, il redoublait ses empressements, les visitait plus souvent qu'à l'ordinaire et s'appliquait plus soigneusement que jamais à les instruire. Il commençait par les consoler de leur départ en leur faisant entendre que le pays où on les conduisait était agréable et fertile ; qu'ils y trouveraient des maîtres pleins de bonté et qu'ils auraient la consolation d'y voir plusieurs de leurs compagnons qui, après avoir été baptisés à Carthagène, y vivaient beaucoup plus contents. Il leur apprenait ensuite à s'approcher avec fruit du sacrement de pénitence et surtout à faire plus fréquemment des actes de contrition, qu'il chargeait les plus habiles d'entre eux de répéter aux autres, afin de pouvoir s'en servir au besoin et dans leurs dernières maladies où ils manqueraient peut-être de confesseurs. Au moment de l'embarquement, il les accompagnait jusqu'au port, les embrassait, leur donnait sa bénédiction ; et, après les avoir très instamment recommandés à leurs capitaines, il restait immobile sur le rivage; on eût dit qu'on lui arrachait le cœur ; et il ne quittait point le bord de la mer, qu'il n'eût perdu de vue le vaisseau qui emportait son trésor. De retour au collège, il offrait pour eux le sacrifice de la messe, et ne cessait point de les recommander à Dieu dans ses prières.



LIVRE TROISIÈME.



OUT occupé qu'était le saint missionnaire à la conversion, à la sanctification et au soulagement des nègres, il n'y trouvait pas encore de quoi contenter l'ardeur de son zèle. Les hérétiques, les mahométans, les catholiques même dont la vie scandaleuse déshonorait la religion, les hôpitaux et les prisons ouvrirent une nouvelle carrière à ses travaux apostoliques. Pour venir à bout de ses généreux desseins, il eut beaucoup d'obstacles à surmonter, de persécutions à souffrir, d'injures même et de calomnies à essuyer; mais sa charité et son courage furent plus puissants que tous les efforts des hommes et des démons ; et Dieu, par les succès miraculeux dont il couronna ses combats, sut le dédommager pleinement de tout ce qu'il entreprenait pour sa gloire.

I.

Ses travaux dans l'hôpital public des malades. Il prédit à quelques-uns leur guérison.

IL y avait alors à Carthagène deux hôpitaux remarquables : celui de Saint-Sébastien, desservi par les religieux de Saint-Jean de Dieu, et celui de Saint-Lazare, destiné aux lépreux et aux malades attaqués du « feu Saint-Antoine ». Ce furent là deux des principaux théâtres de la charité du P. Claver, tandis qu'il demeurait à Carthagène ; mais pour mettre quelque ordre dans une si grande multitude de travaux entrepris en même temps et qui par là peuvent se confondre, je commencerai par ce qu'il fit dans le premier hôpital, auquel il s'attacha d'abord, mais sans jamais perdre de vue ses chers nègres.

L'hôpital de Saint-Sébastien, quoique sans aucune fondation assurée, était rempli, surtout au temps des armements, d'une telle multitude d'infirmes, que les religieux étaient fort embarrassés à leur chercher des remèdes et de quoi les

faire subsister. Le P. Claver, charmé de leur charité, entra dans leurs intérêts; et partout où il les rencontrait, il leur offrait ses services avec une humilité et un zèle qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer à leur tour. Durant le cours de l'année, lorsqu'il n'était point occupé aux missions de la campagne, il y allait au moins une fois chaque semaine, vêtu d'une méchante soutane de toile, et portant un balai à la main. En arrivant, il voyait tous les malades l'un après l'autre, leur faisait adorer le crucifix, les exhortait à se disposer au sacrement de pénitence, et quand ils voulaient se confesser, il cherchait toujours la situation la plus commode pour eux et la plus gênante pour lui. Il s'attachait plus particulièrement aux plus misérables, et leur rendait les services les plus bas et les plus pénibles. Dans le temps des armements, où, comme je l'ai dit, il y avait toujours un grand nombre de malades et de pauvres, il ne se bornait pas aux soins ordinaires; il n'en sortait point de tout le jour, il y disait la messe, il s'y occupait de tous les ministères que son industrieuse charité pouvait lui suggérer, sans que jamais dans tout le cours de la journée on lui vit rien prendre, pas même un verre d'eau. Cette prodigieuse abstinence, au milieu de tant de fatigues et dans les plus extrêmes chaleurs, étonnait fort les bons religieux de l'hôpital, et ils publiaient hautement que cet infatigable ouvrier ne pouvait se soutenir que par un miracle. Fallait-il en effet balayer les salles, faire les lits, changer les malades, servir les bouillons, apprêter les viandes, aller nettoyer les plats à la cuisine, il était toujours prêt à tout, et ne faisait rien que sous la direction du prieur ou de l'infirmier. Fallait-il quitter ces exercices, pour aller consoler ou assister quelque malade, il en demandait humblement la permission; et, après s'être acquitté de son ministère, il venait reprendre ses premiers emplois. Jamais ils n'avaient vu tant de ferveur, de zèle, de courage, et ils ne craignaient point de dire que seul il valait plus que quarante autres. Aussi, dès qu'il paraissait dans l'hôpital, les malades le recevaient-ils avec de vives démonstrations de joie. Lorsque, durant le cours de ses missions, ils étaient privés de sa présence, c'était une désolation générale ; et on célébrait son retour par des acclamations et des fêtes, comme si tous avaient recouvré leur libérateur, et leur père !

On le vit renouveler cent fois dans cet hôpital les actes héroïques dont il avait donné tant d'exemples dans les loges

des esclaves. Entre tous les malades, il s'en trouva un si défiguré, si pourri, si infect que les autres, n'en pouvant supporter ni l'odeur, ni la vue même, les religieux furent obligés de le faire transporter dans une loge écartée ; le P. Claver alla l'y chercher et s'assit auprès de lui, le visage presque appuyé sur un des bras de son malade. Comme il en découlait un pus affreux, le pauvre homme le pria lui-même de vouloir bien s'éloigner un peu ; mais le saint missionnaire, lui ayant répondu qu'il n'en était aucunement incommodé, baisa dévotement ses plaies, et resta deux heures entières dans la même situation, pour le consoler et lui inspirer des sentiments chrétiens. Il continua de le visiter tous les jours pendant un long espace de temps, le priant chaque fois de se souvenir de lui, quand il serait avec Dieu.

Un jour que ce malade se crut sur le point de mourir, il voulut donner au Père quelque argent, pour faire dire une messe par un prêtre à son choix, puisque les jésuites ne prenaient jamais rien pour ces sortes de ministères ; mais le Père lui dit de le garder, de ne se point inquiéter, et que lui-même il offrirait le saint sacrifice à son intention. Dès le lendemain, après avoir dit la messe, il retourna le voir : « Soyez tranquille, mon frère, lui dit-il en entrant, Dieu vous aime; et j'espère qu'on vous reverra encore plein de santé dans Carthagène ; mais n'oubliez jamais celui dont vous tiendrez cette grâce, et surtout ne péchez plus; au reste, il aura encore la bonté de vous ôter l'occasion de l'offenser, parce qu'il vous aime. » Depuis ce moment le malade alla toujours de mieux en mieux; mais à mesure que ses plaies se guérissaient, sa vue s'affaiblissait, et il la perdit enfin totalement. Il reparut bientôt après au milieu de la ville et sa vie fut depuis aussi sainte qu'elle avait été jusque-là peu réglée.

Tel est le fruit des calamités que Dieu envoie à ses élus. Entre ses mains, la perte d'une santé dont on abuse pour se livrer à ses passions, d'une fortune dont on fait l'instrument de ses crimes, est une faveur précieuse dont il est aisé de profiter. Un père aime véritablement son fils, quand il lui ôte l'épée dont il se servirait pour se donner le coup de la mort. C'est la solide réflexion que le saint homme employait pour consoler son malade ; et il paraît que, pour le consoler lui-même, Dieu ménageait souvent ces sortes d'épreuves aux pécheurs dont il prenait soin. Dans le même hôpital il y avait un autre malade affligé d'un violent mal de tête, et surtout

fort désolé d'avoir perdu la vue. Ayant entendu le P. Claver, qui passait par la salle, il l'appela avec empressement et se plaignit à lui de sa double infirmité: « Prenez, lui répondit le Père, votre aveuglement en patience, comme une grâce à laquelle votre salut est attaché, et pour le reste confiez-vous en Dieu. » En même temps, il lui couvre la tête de son manteau, et lui donne le baiser de paix. La douleur qui le tourmentait se dissipa aussitôt ; mais il resta toujours aveugle.

II.

On le fait ministre du collège.

MALGRÉ tant d'occupations embarrassantes au dehors, la régularité du saint missionnaire était telle dans la maison, qu'au bout de quelques années le recteur du collège de Carthagène voulut l'avoir pour son ministre. C'est chez les jésuites un emploi important, qui demande autant de charité que d'exactitude, et qui oblige celui qui en est chargé à veiller sur la discipline régulière, et sur les différents offices de la maison. Il fallut pour cela faire violence à son humilité. Un homme qui se faisait un plaisir et un devoir d'obéir aux nègres mêmes, pouvait-il se résoudre sans peine à commander à des religieux qu'il estimait infiniment plus que lui? Plein de défauts à ses propres yeux, lui convenait-il de corriger les fautes d'autrui? C'est ce qu'il représenta fortement à ses supérieurs; mais enfin il obéit, et il n'accepta l'emploi qu'on lui donnait que pour se charger de la plus grande partie de celui des autres; de sorte que le faire ministre du collège, ce fut le faire comme l'esclave de tous ceux qui l'habitaient.

Il commença par les ministères les plus bas: balayer les endroits les plus sales de la maison, aider le cuisinier en ce qu'il y avait de plus pénible dans son état; en un mot, suppléer à tout ce que les autres ne pouvaient pas faire: voilà quels furent les fruits de son nouvel office. Tous les religieux, quelque bonne volonté qu'ils aient, ne sont pas également parfaits; et pour un qui se passe du nécessaire avec mérite, il peut s'en trouver deux qui ne pourraient en manquer sans péril : la nécessité amène insensiblement une coutume peu conforme à l'exacte discipline; et la nécessité ne subsistant plus, souvent la coutume reste. Pour empêcher ce désordre, le P. Claver avait grand soin que tous fussent abondamment pourvus du nécessaire, et même de ce qui était

raisonnablement commode ; en sorte qu'aucun prétexte ne pût les dispenser de l'observance régulière : ainsi son zèle soutenu de sa charité prévint les mécontentements et les abus qui en sont les suites ordinaires. C'était particulièrement à l'égard des infirmes qu'on voyait éclater son attention et sa tendresse : il suppléait alors presque toujours l'infirmier, ou, pour mieux dire, il servait lui-même d'infirmier à tous les malades. Le jour de la fête de saint Ignace, ayant trouvé le Frère sacristain fort incommodé, il le prit sur ses épaules, le porta sur son lit, et après lui avoir donné tous les soulagements nécessaires, il alla à l'église faire son office tout le reste de la journée.

III.

On lui donne la charge de maître des frères novices ; soins qu'il prend pour les former à la plus haute perfection.

LE Père recteur voyant qu'en cet emploi il se chargeait de tous les autres, le fit maître des novices coadjuteurs. Une infinité de gens de toute condition abordent à Carthagène pour y faire une grande fortune en peu de temps, persuadés qu'on y roule sur l'or et sur l'argent. Mais voyant enfin leurs espérances déçues, car la plupart s'en retournent plus pauvres qu'ils n'étaient venus, il s'en trouve plusieurs parmi eux qui, totalement détrompés du monde, prennent le parti de chercher dans la vie religieuse une fortune plus sainte, plus assurée et plus durable. Mais comme ce sont pour l'ordinaire des hommes sans lettres et déjà avancés en âge, ils ne peuvent être reçus dans les communautés qu'en qualité de Frères servants.

Pour leur faciliter l'exécution de leurs bons desseins, outre le noviciat commun à Thonga, les jésuites en avaient établi un particulier pour eux à Carthagène même. Il s'agissait de les y former à la sainteté propre des hommes apostoliques, dévoués par état au service du prochain ; et jamais on n'eût pu choisir un homme plus capable d'y réussir que le P. Claver. Il eut grand soin de leur inspirer de bonne heure l'esprit de recueillement, d'oraison, d'humilité, de mortification et d'obéissance aveugle et prompte aux ordres de leurs supérieurs. Le détachement parfait de tout ce qui empêche l'âme d'aller à Dieu et de s'unir à lui, le désir ardent de tout ce qui peut l'élever à la plus sublime perfection, les moyens de se vaincre

et de se dompter soi-même, jusqu'à n'avoir plus de volonté que celle du Seigneur, faisaient la matière la plus ordinaire de ses instructions: mais en leur apprenant ainsi leurs devoirs, il leur en donnait sans cesse l'exemple; et jamais il n'exigeait d'eux que ce qu'ils lui voyaient pratiquer de la manière la plus parfaite.

Rien de plus simple, de plus uni, de plus attentif, ni de plus doux que sa conduite à l'égard de ses novices, tandis qu'il les voyait encore faibles et chancelants dans le bien; mais dès qu'il les trouvait assez forts et assez fervents pour ne se pas rebuter facilement, alors il ne leur épargnait aucune de ces épreuves qui servent à affermir les grandes âmes dans la vertu. Tantôt marchant le premier à leur tête, il les conduisait au milieu des rues, vêtus d'une robe de toile, et un balai à la main, pour aller servir les malades de l'hôpital, faire leurs lits, nettoyer leurs ordures. Tantôt, après avoir rempli un grand panier de vivres, il le leur faisait porter aux pauvres de Saint-Lazare. Il prenait alors lui-même un bout des bâtons qui servaient à le mettre sur les épaules, il faisait prendre l'autre à un de ses novices; et tandis que les plus jeunes et les plus robustes se trouvaient fatigués d'un si grand poids et d'un chemin si long, il marchait toujours d'un air aussi délibéré, que s'il n'eût point été chargé. D'autres fois il les menait à ses chers nègres, et il les obligeait de leur prêter leurs manteaux, soit pour les faire asseoir plus commodément, soit même pour couvrir leurs plaies et leurs ulcères. Souvent après les avoir envoyés par la ville habillés en pauvres, pour demander l'aumône, il les plaçait ensuite à la porte de la maison, pour y servir les véritables pauvres qui s'y rassemblaient de toutes parts; et pour les accoutumer à vaincre leurs répugnances, il les faisait manger avec eux dans le même plat. Si dans le temps de la santé il ne les ménageait point, il n'est rien qu'il n'employât pour les soulager lorsqu'ils étaient malades: alors la prudente sévérité du maître se changeait en une affection de mère: il les portait entre ses bras, les mettait dans des lits commodes, préparait lui-même leur nourriture et les remèdes ordonnés par le médecin, et il ne se donnait point de repos qu'ils ne fussent parfaitement rétablis. Par cet heureux tempérament de douceur et de fermeté, tous ceux qui lui furent confiés firent en peu de temps de si grands progrès dans la perfection, que jamais on ne vit tant de ferveur dans aucun noviciat.

La réputation de vertu qu'avait acquise ce saint maître lui attira deux disciples qui lui donnèrent beaucoup de consolation. C'étaient deux frères Biscayens, distingués par leur noblesse et par leurs talents, qui étaient venus aux Indes avec une grande espérance d'y faire fortune, espérance fondée sur les protections puissantes qu'on leur y avait ménagées. En vain leurs proches et leurs amis voulurent-ils les détourner de leur dessein, en leur représentant la grandeur des avantages auxquels ils renonçaient et la bassesse de l'état de simple Frère coadjuteur où ils s'engageaient; Dieu qui avait sur eux des vues de miséricorde et de salut, les soutint contre toutes les attaques des sens et de la chair. Ils vinrent se présenter avec courage au P. Claver, firent leur noviciat, sous sa conduite, avec la ferveur la plus édifiante; et deux mois après, le Seigneur les appela tous deux à lui, pour leur donner la récompense du sacrifice qu'ils avaient fait pour son amour; ils moururent aussi regrettés de toute la communauté pour les exemples de vertu qu'ils lui donnaient sur la terre, qu'enviés pour la félicité dont on ne doutait point qu'ils ne jouissent dans le ciel. Ce ne fut pas la seule consolation de cette espèce que Dieu voulut ménager au P. Claver dans son nouvel emploi. Un officier, également recommandable par sa valeur et par ses services, étant venu faire les exercices spirituels sous sa direction, se sentit si touché de Dieu, après sa confession générale, qu'il demanda avec instance à être reçu dans la maison. Comme on faisait quelque difficulté, dans la crainte que ce ne fût une résolution trop précipitée dont il se repentirait bientôt, il protesta qu'il y resterait au moins comme domestique, si on ne voulait pas l'y admettre comme religieux. On examina, on éprouva sa vocation, et on le reçut enfin dans la Compagnie, où il vécut depuis et mourut en saint.

Le serviteur de Dieu n'eut pas la même satisfaction au sujet d'un jeune jésuite qui était déjà dans les ordres sacrés. Un jour qu'il allait avec lui de Carthagène à Santa-Fé: « Hélas! mon Frère, lui dit-il par trois fois avant de le quitter, je sais que vous ne persévérerez pas dans la Compagnie. » Celui-ci, qui n'avait jamais eu la moindre tentation à cet égard, se mit à rire et à badiner de sa prophétie; mais l'événement n'en justifia que trop la vérité. Cinq mois après il tomba dans une mélancolie profonde, à la suite d'une grande maladie: il voulut la dissiper par mille sortes d'amusements et

de plaisirs qu'on ne trouve pas dans l'état religieux, et qui ne lui conviennent pas. Pour y suppléer, le Père Provincial lui envoyait quelques religieux d'une humeur douce et agréable, qui jour et nuit lui tenaient compagnie, afin de le consoler et le distraire. Tous ces ménagements furent inutiles: il sortit enfin, pour chercher dans le monde une vie plus commode et plus conforme à ses inclinations.

IV.

Il quitte l'emploi de maître des novices et il prend soin de l'hôpital des lépreux.

LA même raison qui lui avait fait ôter l'emploi de ministre, lui fit encore ôter au bout de quelque temps celui de maître des novices. Mais l'attention que ses supérieurs avaient à le soulager de ses travaux, ne faisait que multiplier ceux que son zèle lui faisait entreprendre : il se délassait des occupations qu'on ne lui donnait pas au dedans, par celles qu'il se donnait lui-même au dehors.

Ayant désormais plus de temps à lui, il reprit ses premières fonctions avec plus d'ardeur et d'assiduité que jamais : idolâtres, hérétiques, mahométans, libertins, pauvres, malades, prisonniers, sa charité embrassait tout et suffisait à tout.

Quelque tendresse qu'il eût pour l'hôpital de Saint-Sébastien dont on a déjà parlé, celui de Saint-Lazare, dès qu'il le connut, eut encore plus d'attraits pour lui, parce qu'il y trouvait plus d'occasions d'exercer son héroïque charité et de contenter sa mortification. On n'y voyait que des lépreux dont les chairs étaient souvent pourries jusqu'aux os. La violence du mal dont ils étaient attaqués, faisait tomber aux uns le nez, les oreilles, la moitié du visage, les jambes même et les bras ; elle couvrait les autres d'ulcères et d'apostumes qui, en offrant un spectacle affreux à la vue, exhalaient une infection insupportable à l'odorat : c'en fut assez pour leur mériter toute l'affection du P. Claver.

Cet hôpital, quand il commença à le fréquenter, était presque sans secours et même sans prêtre qui prît soin des malades : on se contentait de dire à la hâte une messe les jours de fêtes, après quoi tout le monde se retirait pour éviter l'air contagieux qu'on y respirait. Un lieu si redouté fit bientôt les délices du charitable missionnaire. Les jours destinés à la récréation de la communauté étaient ses jours

favoris, parce qu'ils lui laissaient plus de liberté et plus de temps pour aller visiter ses chers lépreux ; c'étaient pour lui de vrais jours de fêtes ; et son plaisir était alors de se priver de son repas pour le porter à l'hôpital. Quelque temps avant le carême, un officier espagnol l'ayant rencontré qui marchait d'un air content hors la porte de la ville, lui demanda où il allait ainsi : « Je vais, répondit-il, faire mon carnaval avec mes pauvres de Saint-Lazare. » L'Espagnol le suivit par curiosité, et fut étrangement surpris de tout ce qu'il lui vit faire. Rien en effet n'était plus digne d'admiration.

En arrivant, il assemblait à la porte de l'église tous ceux qui étaient encore en état de marcher ; se mettait à genoux au milieu d'eux et récitait à haute voix des prières qu'ils répétaient tous après lui ; ensuite après les avoir exhortés à souffrir patiemment cette espèce de purgatoire en ce monde, pour éviter celui de l'autre vie, en se garantissant avec soin de la lèpre honteuse du péché, il s'asseyait sur une pierre pour les confesser. Il les enveloppait de son manteau, dès que le temps était un peu froid, et il prenait même sur ses genoux ceux qui ne pouvaient se tenir commodément dans une autre situation, et dont la seule vue faisait reculer ceux qui l'accompagnaient. Ensuite il entrait dans les loges les plus retirées, où l'on avait renfermé ceux que l'état affreux où ils étaient réduits avait rendus insupportables, même aux autres lépreux. Là il touchait leurs plaies avec la même complaisance que s'il eût manié les fleurs les plus agréables ; il les baisait et les essuyait même avec sa langue; il nettoyait ceux qui avaient perdu l'usage des bras, leur donnait lui-même à manger ; et quand il en voyait quelqu'un plus dégoûté, après lui avoir mis un morceau dans la bouche, pour lui donner plus d'appétit il en prenait tout de suite dans le même plat un autre qu'il mangeait en sa présence. Un de ces malheureux étant sorti devant la porte pour demander l'aumône aux passants et n'ayant plus la force de revenir, le Père qui s'en aperçut, le prit à l'instant sur ses épaules, et, quoique la charge fût trop pesante pour lui, la force de son amour la lui rendit si légère, qu'il parut le rapporter sans la moindre peine jusque sur son lit. C'est ce que raconta depuis avec étonnement le capitaine D. Pierre de Maraona, qui regarda toujours ce fait comme un vrai miracle. On pouvait dire de lui, comme de Job, que dans cette triste demeure il était l'œil de l'aveugle, le bras du manchot, le

pied du boiteux ; qu'il était tout à ces pauvres lépreux qui trouvaient tout en lui.

Après les avoir confessés, il leur donnait du tabac, des eaux odoriférantes, des conserves, tout ce qu'il croyait capable de leur faire plaisir. Il faisait pour eux des provisions de linge, de draps, de charpie, de parfums, de remèdes, et quand il ne pouvait aller chercher ces aumônes par lui-même, il envoyait un pauvre les demander de sa part. Sa charité ne se bornait pas au pur nécessaire, il s'efforçait de leur procurer toutes les commodités qui dépendaient de lui. Pour les défendre du froid et des moustiques dont l'incommodité est extrême, il leur fournissait de bons rideaux de forte toile, il allait les tendre lui-même ; et, pour salaire de son travail, il les embrassait. Comme il ne se trouvait point de chirurgiens qui eussent le courage d'aller les saigner, ils étaient obligés de se rendre ce service les uns aux autres. Le saint homme ne pouvant le leur rendre par lui-même, leur fournissait du moins pour cet usage les meilleures lancettes qu'il pouvait trouver. Il avait de plus engagé plusieurs personnes pieuses à faire quelques charités extraordinaires les jours des principales fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et à lui envoyer en particulier une espèce de petit festin pour les pauvres qui venaient à la porte du collège ; il en recueillait soigneusement les restes et les envoyait à son hôpital, avec quelques joueurs d'instruments pour amuser et réjouir les malades pendant le repas. Enfin, malgré sa pauvreté, il sut trouver tant de ressources, qu'un religieux de la Merci ne craignit pas d'avancer publiquement en chaire que les pauvres périraient, si le P. Claver venait à leur manquer.

Il faudrait répéter cent fois les mêmes choses, si on voulait faire le détail de tout ce qu'il fit pour le service de ses malades, parce que sa charité fut toujours la même partout. Il se trouva dans cet hôpital, comme dans celui de Saint-Sébastien, un malade si couvert de plaies et d'ulcères, qu'il avait plutôt l'air d'un cadavre déjà corrompu que d'un homme encore vivant. Pour délivrer les autres de son infection, on l'avait jeté sous une espèce d'appentis écarté et fort élevé de terre, auquel on montait par une mauvaise échelle, avec un risque continuel de tomber. Dès que le P. Claver sut l'extrémité où ce malheureux était réduit, il se chargea de le secourir lui-même. C'était un spectacle digne de l'admiration des anges, de voir ce vénérable vieillard, déjà

fort infirme lui-même et qui pouvait à peine se soutenir, ramper plusieurs fois le jour le long de cette échelle pour aller instruire son malade, le consoler, lui porter sa nourriture et nettoyer ses plaies ; ce qu'il ne cessa point de faire pendant plusieurs mois consécutifs.

La vieille église de l'hôpital étant tombée en ruines et personne ne voulant entreprendre de la rebâtir, le serviteur de Dieu s'en chargea lui-même et se confiant en la Providence, qui ne lui avait jamais manqué au besoin, il chercha partout des aumônes, des matériaux et des ouvriers. Depuis le matin jusqu'au soir, il présidait à l'ouvrage, veillait sur les ouvriers, les excitait à bien faire, il leur portait même de la terre, de l'eau, du bois, tout ce qui leur était nécessaire. Il prenait ses repas dans l'hôpital, et tout ce qu'on lui envoyait du collège il le donnait aux pauvres, dont il mangeait les restes dans le même plat où ils avaient mangé. Dans ce travail il trouvait de quoi satisfaire tout à la fois sa religion, sa charité, son humilité, son amour pour la mortification ; et c'est ce qui lui rendit cet hôpital toujours si cher.

Peu content d'y aller régulièrement deux ou trois fois par semaine, il y retournait dès qu'on avait le moindre besoin de son secours, ce qui arrivait très souvent, parce que ces malheureux ne se lassaient point de le voir et de le faire appeler.

Quand quelqu'un des malades mourait, dès le lendemain il allait y dire la messe pour lui; et Dieu lui donnait souvent la joie de savoir que ses prières avaient été exaucées. Un jour qu'il allait à son hôpital à cette intention, il rencontra un Espagnol qui, de son côté, allait à une de ses terres à quelque distance de Carthagène ; il le pria de l'accompagner à Saint-Lazare, parce qu'il n'avait alors personne pour lui servir la messe. L'Espagnol l'ayant suivi, le Père mit son manteau sur le corps du défunt, pour lui tenir lieu de drap mortuaire ; il sortit ensuite pour aller chercher quelques pains, quelques oranges et quatre cierges qu'il fit porter au curé pour son offrande ; après avoir achevé toutes les fonctions de son ministère, il remercia humblement l'Espagnol, en l'assurant que l'âme du mort en avait reçu un extrême soulagement.

On ne doit pas être surpris si, à l'exemple des nègres et des malades de Saint-Sébastien, ces pauvres gens le regardaient comme un ange envoyé du ciel pour leur consolation, puisque Dieu lui-même se plaisait à faire éclater de temps

en temps sur sa personne quelques rayons de sa gloire. L'archidiacre de Carthagène étant un jour à l'hôpital pour y distribuer quelques aumônes, y trouva le Père au milieu de ses malades, le visage brillant comme le soleil et la tête environnée d'un cercle de lumière dont les yeux étaient éblouis. Après être demeuré quelque temps saisi d'admiration et de respect, il voulut attendre qu'il eût fini ses instructions pour aller lui baiser la main et se recommander à ses prières ; mais, comme si le saint homme eût senti ce qui lui était arrivé et ce que l'archidiacre voulait faire,il se déroba promptement à ses yeux, sans que celui-ci pût jamais comprendre comment il lui était ainsi échappé, malgré son attention à l'examiner et à le suivre.

V.

Il convertit les pécheurs et les désespérés.

TANT de prodiges de zèle et de charité lui avaient attiré, dans ces deux hôpitaux, un tel respect et une telle confiance, qu'il n'y avait rien dont il ne vint à bout pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; de sorte que, quand les religieux de Saint-Sébastien avaient fait inutilement tous leurs efforts auprès de quelque pécheur endurci, ils faisaient venir le saint homme, bien assurés de la victoire. On y amena un homme attaqué d'un mal extraordinaire et tout à fait inconnu; les yeux lui roulaient continuellement dans la tête; ses membres se raidissaient tout à coup avec violence ; il avait plutôt l'air d'un démoniaque que d'un malade : remèdes naturels et surnaturels, tout fut employé pour le faire revenir à lui, mais en vain. Si on lui appliquait quelques reliques, il les rejetait avec fureur ; si on lui parlait de se confesser, il ne répondait que par des injures ; lui présentait-on le crucifix, il détournait la tête en désespéré. Après un jour et une nuit entière passés dans cet état violent, on eut recours au P. Claver, comme au dernier remède. Il accourut, tout vieux et tout infirme qu'il était alors ; à peine eut-il parlé quelques moments au malade, que celui-ci devint doux comme un agneau ; il demanda et reçut les sacrements avec de grandes marques de repentir de ses crimes, et mourut dans les sentiments d'un pécheur sincèrement revenu à Dieu.

Sa présence n'y était pas moins utile à la guérison du corps qu'à celle de l'âme. Je ne sais quel malade eut une

extrême envie de manger une espèce de fruit propre du pays et très sain par lui-même, mais qui cette année-là était fort rare. Le prieur de l'hôpital en fit chercher partout ; mais, quelque soin qu'il y apportât, il ne fut pas possible d'en trouver. Il communiqua son embarras au P. Claver : « Fiez-vous à moi, lui dit le saint homme, je vais en chercher moi-même, et j'espère en découvrir. » Il sort aussitôt ; et, au bout d'une demi-heure, il revient avec un grand panier tout rempli de ces fruits, les plus beaux et les plus sains qu'on eût vus depuis longtemps. La surprise fut si grande à cette vue, qu'on ne douta point qu'il ne les eût obtenus de Dieu d'une façon miraculeuse.

Le docteur Adam Sobo, médecin de cet hôpital, a attesté juridiquement que, quand il faisait la visite des malades avec le P. Claver, il lui demandait ordinairement ce qu'il pensait de chacun, et que toutes les fois que le serviteur de Dieu lui répondait : « Faites, Monsieur, ce qui est de votre ministère, et du reste ayons confiance en Dieu, » c'était une marque indubitable que le malade devait guérir, comme il l'avait toujours éprouvé. Aussi avait-il conçu une si haute idée de sa sainteté, qu'il ne manquait pas de lui adresser ceux qui avaient besoin d'un secours extraordinaire. Un jour que ce médecin se trouvait seul avec un malade encore plus infirme d'esprit que de corps, homme soupçonneux, inquiet, taciturne et qui jusqu'alors n'avait voulu entendre parler ni de confession, ni de Dieu ; tout à coup ce malheureux, touché de la grâce, le pria de lui trouver un confesseur : « Mais, ajouta-t-il, je le voudrais habile et discret, parce que mon mal est cent fois plus grand que vous ne pouvez l'imaginer, et que toute main n'est pas propre à une pareille guérison. « Hé bien ! » répondit le médecin, « j'ai déjà trouvé l'homme qu'il vous faut ; vous me direz, plus tard, si je vous aurai bien servi. » Quelques moments après il lui conduit le P. Claver, dont les manières cordiales le gagnèrent du premier abord. C'était un religieux qui avait prêché plusieurs années avec succès et qui, ayant apostasié, menait depuis longtemps une vie fort débordée. Le zélé missionnaire, ayant entendu sa confession générale, lui ouvrit les yeux sur la grandeur de ses crimes, l'anima d'une confiance salutaire en la divine miséricorde, plus grande encore que ses iniquités, et sut si à propos l'épouvanter et le rassurer tout à la fois, qu'il eut la consolation de le voir parfaitement converti. Pour mieux témoigner son

repentir et sa reconnaissance, ce pécheur devenu pénitent publiait partout qu'il était le plus grand et le plus indigne des scélérats, et qu'il n'avait pas moins fallu qu'un P. Claver pour l'arracher du fond de l'enfer et le faire rentrer dans la route du ciel.

Ce ne fut pas le seul à qui Dieu accorda une pareille grâce par le ministère de son serviteur. Plusieurs autres, après une apostasie de cinq, de sept et de dix ans, après s'être précipités dans tous les excès qui occasionnent et qui suivent une telle défection, après avoir résisté à tous les avis et à tous les reproches, ne purent résister à la douceur et à la force du P. Claver. Ils retournèrent tous à leurs monastères, où ils devinrent des modèles de la plus parfaite pénitence. Tant il est vrai que dans un ministre de JÉSUS-CHRIST ce n'est pas la rigueur, mais la charité qui trouve l'art de gagner les cœurs à JÉSUS-CHRIST !

VI.

Il convertit plusieurs hérétiques, notamment un prélat anglais.

DANS ce même hôpital, il fit éclater le grand talent que le ciel lui avait donné pour ramener les hérétiques au sein de l'Église. Entre plusieurs exemples qu'on en pourrait rapporter, je me contenterai de citer les plus remarquables.

Comme il faisait ses visites ordinaires aux pauvres malades de Saint-Sébastien, il y trouva un calviniste si opiniâtre dans ses erreurs, qu'ayant inutilement employé plusieurs jours à le réduire, il prit enfin le parti de l'abandonner. Croyant que son zèle serait plus efficace auprès d'un autre malade qui n'était pas éloigné, il s'adresse à lui et le trouve animé d'une haine implacable contre un de ses ennemis : il était résolu de le tuer partout où il le trouverait. A tous ce que put lui dire le zélé missionnaire pour l'engager au pardon, il répondait: « J'abandonnerai mes desseins de vengeange quand celui que vous venez de quitter abjurera ses erreurs.» A ces mots, le Père se jette à genoux, adresse une prière fervente au Seigneur et, dans l'instant, on vient l'avertir que l'hérétique est converti et qu'il veut se confesser avant que de mourir.

A cette heureuse nouvelle, se tournant vers le vindicatif obstiné : « Ne voyez-vous pas, mon fils, lui dit-il avec bonté, que Dieu veut vous avoir à quelque prix que ce soit ? Oui, il

veut sauver deux pécheurs à la fois : allons à ses pieds pour l'en remercier. » Cet homme, tout étonné et croyant à peine ce qu'il entendait, court lui-même vers l'hérétique pour être témoin de la vérité ; et convaincu par un tel prodige, il se jette humblement aux pieds du saint homme, lui remet tous ses intérêts entre les mains et se réconcilie de bonne foi avec son ennemi.

Mais la conversion la plus éclatante, parce qu'elle en entraîna un grand nombre d'autres, fut celle d'un prélat anglais. Pour bien entendre ce fait, il faut reprendre les choses de plus haut.

Il y avait déjà plusieurs années que des corsaires anglais et hollandais infestaient les mers de l'Amérique. Après avoir longtemps menacé le nouveau royaume de Grenade, ils s'emparèrent enfin des îles de Saint-Christophe et de Sainte-Catherine, où ils établirent deux puissantes colonies de leur nation. De là ils faisaient sans cesse des courses funestes aux Espagnols, à qui ils enlevaient presque tous les jours des vaisseaux chargés de nègres, de mahométans et d'autres esclaves qu'ils employaient à cultiver leurs terres. Le roi d'Espagne, informé du préjudice que ces fâcheux voisins causaient à ses sujets, aux marchands et à toutes les habitations situées le long des côtes, envoya contre eux une flotte commandée par Frédéric de Tolède, avec l'ordre très pressant de les chasser de ces îles, à quelque prix que ce fût. Ce grand capitaine s'acquitta si bien de sa mission, que non seulement il se rendit maître des deux îles, mais qu'il fit prisonniers presque tous les Anglais et les Hollandais avec tous les esclaves qu'ils avaient enlevés. Il les embarqua sur ses navires et les emmena à la baie de Carthagène ; mais de crainte qu'ils ne pussent reconnaître l'état et les fortifications de la place et qu'ils ne répandissent leurs erreurs dans le pays, on les obligea de rester sur les galions, sans leur permettre de venir à terre.

Animé de son zèle ordinaire et plein d'une vive confiance en Dieu, Claver demanda à son supérieur et au commandant la permission d'aller sur la flotte ; et l'ayant obtenue, il s'y rendit muni de tous les ornements nécessaires pour célébrer la messe. Étant monté sur un navire où il y avait plus de six cents Anglais gardés par quelques Espagnols, ceux-ci le reçurent avec joie, et le prièrent de leur dire la messe, qu'ils n'avaient point entendue depuis leur départ des îles. On ne

pouvait lui faire une demande qui lui fût plus agréable. Sa dévotion en célébrant les divins mystères, sa modestie et la majesté des cérémonies de l'Église frappèrent les hérétiques qui accoururent en foule comme à un spectacle tout à fait nouveau pour eux. Après la messe, les Espagnols invitèrent le Père à dîner sur le vaisseau; il accepta leur offre avec plaisir, et ce fut la seule fois de sa vie qu'il ne se fit pas prier, dans l'espérance de gagner des âmes à Dieu, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, qui, pour attirer les pécheurs, ne faisait pas difficulté de manger même avec les publicains.

A la fin du repas, quelques Anglais qui y avaient assisté, déjà à demi gagnés par sa douceur et ses manières aimables, lui demandèrent s'il ne voudrait pas voir leur prélat ; c'était le nom qu'ils donnaient à l'archidiacre de Londres. Le saint missionnaire, espérant de gagner le chef et d'attirer par là tous les autres à la foi catholique, répondit qu'il le verrait très volontiers et que ce serait beaucoup d'honneur pour lui. Aussitôt parut un vénérable vieillard, avec un air grave et modeste, une grande barbe et de longs cheveux. Le Père se leva à son arrivée, le salua avec beaucoup de respect ; et ayant été prévenu de leurs coutumes par le capitaine, il but très courtoisement à la santé du prélat, qui, de son côté, lui fit raison de bonne grâce et lui demanda en latin un entretien secret. Tandis que les autres jésuites conféraient avec les Anglais sur quelques points de la religion catholique, le Père et le prélat traitèrent ensemble, jusqu'au soir, de tous les articles controversés entre nous et les protestants. L'Anglais voyait souvent la vérité malgré lui, il était convaincu ; mais il se heurtait à des obstacles trop difficiles à surmonter pour une entière persuasion. Il craignait de laisser sans ressources sa femme et ses enfants, s'il se déterminait à changer de parti, et n'ayant pas le courage de faire tant de sacrifices à la fois, l'intérêt de sa fortune l'emportait toujours sur celui de sa religion. Tout ce que le Père put obtenir de lui, ce fut la protestation que toute sa vie il serait catholique dans le cœur, et qu'à la mort il se déclarerait hautement et se réconcilierait avec l'Église. Mais pour ménager des intérêts qui devaient lui être si chers, il professerait à l'extérieur la religion anglicane. Désolé de la résistance opiniâtre de son cœur aux lumières vives qui éclairaient son esprit, le zélé missionnaire était près de le quitter, lorsque tout à coup il se souvint que ce jour-là même on célébrait la fête de sainte Ursule qui,

avec tant d'autres saintes vierges, avait donné son sang pour la foi. Aussitôt se retournant vers le prélat en homme inspiré:

« Monsieur, lui dit-il, c'est aujourd'hui la fête d'une vierge illustre, l'honneur de votre patrie, et qui, avec ses compagnes, a signé de son propre sang cette religion catholique dont vous reconnaissez vous-même la vérité. Saint Lucius, roi de votre Bretagne et le modèle de tous les rois vraiment chrétiens, envoyait tous les ans au Saint-Siège des présents dignes d'un monarque, comme un tribut d'actions de grâces, et une marque de son attachement à l'Église (1). Depuis lui, tous vos souverains avaient suivi son exemple et sa piété, jusqu'à l'infortuné Henri VIII. Ce prince lui-même n'avait-il pas écrit pour la défense de cette Église et pour la primauté de la chaire de Pierre? Qui a donc pu le porter à abandonner l'ancienne religion pour en établir une nouvelle? Ne fut-ce pas le mariage adultère et scandaleux qu'il contracta avec Anne de Boulen, après avoir répudié sa légitime épouse contre toutes les lois divines et humaines? Voilà les abominations qui ont donné naissance à votre religion : jugez de l'effet par la cause. Eh! comment un homme sensé et craignant Dieu préférera-t-il une loi introduite par l'adultère à celle que les apôtres ont annoncée, que tant de martyrs ont confirmée aux dépens de leur vie, que vos illustres vierges ont défendue avec tant de courage, à laquelle tant de princes vertueux sont soumis et que vos ancêtres ont honorée pendant tant de siècles? Comment l'autorité d'un roi décrié pour ses vices pourrait-elle l'emporter sur celle de tant d'autres distingués par leur piété? Quoi! une religion introduite par la sainteté d'un Lucius sera fausse, et celle qui a été fondée sur l'adultère d'un Henri sera vraie? Si ce prince n'a pu soutenir ses nouveaux crimes que par l'appui d'une nouvelle religion, pourquoi, vous, sans être coupable des mêmes crimes, soutiendrez-vous cette même religion? Mais si vous la croyez durant la vie, que ne la croyez-vous encore au lit de la mort? Alors, dites-vous, vous vous repentirez, vous vous déclarerez. Il en sera de vous comme de lui. N'êtes-vous point effrayé de ces tristes paroles avec lesquelles il expira : *Omnia perdimus*, dit-il, nous avons tout perdu! Il chercha à se réconcilier avec l'Église, et l'occasion lui manqua : qui vous a assuré

1. Lucius, roi de la Grande-Bretagne, ayant eu quelque connaissance de la religion chrétienne, écrivit au pape Éleuthère, vers l'an 182, pour lui demander les moyens de se faire instruire des vérités de la foi. Ce pontife lui envoya de saints missionnaires qui le baptisèrent, ainsi qu'une partie de ses sujets.

qu'elle ne vous manquera pas comme à lui? Vos biens, votre femme, vos enfants ne vous embarrasseront-ils point alors comme aujourd'hui? Rougissez de n'avoir pas assez de courage pour sacrifier ces sortes de biens, tandis que tant de jeunes vierges en ont eu assez pour sacrifier leur vie. Votre premier intérêt, c'est vous-même, Monsieur : ne vous exposez pas à des supplices éternels, pour quelques biens passagers que vous laisseriez bientôt à d'autres. »

Vivement frappé de ce discours, où la vérité se mêlait au zèle et à la charité, le vieillard le conjura avec larmes de prier Dieu pour lui. Le Père le lui promit, et ils se séparèrent en se donnant mutuellement des marques d'affection. Le saint missionnaire redoubla ses prières et ses pénitences, et huit jours après la Toussaint, en entrant dans l'hôpital de Saint-Sébastien, il vit qu'on y apportait un malade enfermé dans une chaise : c'était le prélat anglais. A la vue du P. Claver : « Il est temps, lui dit-il, il est temps, mon Père, d'accomplir la promesse que j'ai faite à Dieu et à vous d'embrasser la religion de mes pères, et de me convertir à la foi de la sainte Église romaine. » Il le pria en même temps de ne pas l'abandonner, parce qu'il se sentait fort malade. On ne peut exprimer quelle fut la joie du P. Claver, en voyant une conversion si désirée et si peu attendue. Le prélat fit publiquement son abjuration entre ses mains. De maître obstiné de l'erreur devenu tout à coup disciple soumis et docteur éclairé de la vérité, il exhorta dans les termes les plus vifs et les plus touchants tous ceux qui étaient autour de lui à imiter son exemple, en leur répétant plusieurs fois qu'il n'y avait point de salut à espérer hors de l'Église romaine. Il se confessa ensuite avec une grande abondance de larmes, reçut tous les sacrements avec une piété exemplaire, et mourut peu après en s'entretenant doucement avec son Sauveur. Le Père, qui l'avait toujours assisté durant sa maladie, ne l'abandonna pas après sa mort et lui fit faire les obsèques les plus honorables qu'il lui fut possible.

Plusieurs Anglais qui étaient malades dans le même hôpital, voulurent se conformer à l'exemple de leur chef; et persuadés que la religion qu'il avait embrassée dans ce moment critique était la plus sûre, ils moururent eux-mêmes en vrais catholiques. « Saints d'Espagne, s'écriaient-ils avec ferveur, secourez-nous » ; donnant par là à entendre qu'ils voulaient mourir dans la foi des Espagnols.

Après tant d'exemples si consolants, dans l'espérance de gagner ceux qui étaient restés sur la flotte, on leur permit de venir à terre. L'affection que leur avaient inspirée les jésuites dans de fréquentes visites sur leurs vaisseaux, jointe à l'impression que le changement extraordinaire de leur prélat avait faite sur leur esprit, les engagea à conférer de temps en temps avec les Pères. Quelques jours avant Noël, ils demandèrent à voir leur église : on la para le plus magnifiquement qu'il fut possible, et après que toutes les messes eurent été dites, on les y fit entrer. Tout ce qu'ils virent les charma ; ils se mirent respectueusement à genoux devant le grand autel, et ils écoutèrent fort volontiers un discours qu'on leur fit par interprète sur la religion catholique. Frappés de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, ils témoignèrent l'envie de ne point retourner la nuit suivante à la flotte ; mais comme il était difficile de leur trouver à tous des logements, le zèle du P. Claver y suppléa. Charmés de ses manières douces et charitables, ils ne pouvaient se lasser d'en parler avec admiration, quand ils eurent rejoint leurs compagnons. Tous les jours il en débarquait à terre de nouveaux, qui s'en retournaient remplis des mêmes sentiments ; de sorte que plus de six cents se convertirent en peu de temps. Le saint missionnaire, au comble de la joie, représenta au commandant de la flotte qu'il était à propos de séparer les Anglais qui s'étaient rendus à la vérité de ceux qui restaient obstinés dans leur erreur, parce que la communication avec l'hérésie est toujours dangereuse pour la foi ; il ajouta qu'il fallait même tâcher de leur donner un établissement honorable, pour les empêcher, s'il était possible, de retourner en leur pays avec un danger évident de se pervertir. Le général, qui n'avait pas moins de piété que de bravoure, entra facilement dans ce dessein ; et ayant fait donner aussitôt des logements séparés aux Anglais catholiques, il les prit ensuite au service d'Espagne, en leur faisant des avantages proportionnés au rang de chacun d'eux. Par là il acquit en même temps et des sujets à Dieu, et des soldats au roi.



VII.

Il vient à bout des plus obstinés par sa douceur et sa patience.

IL ne trouva pas les mêmes facilités dans toutes les conversions qu'il voulut entreprendre. Certains hérétiques, en le voyant approcher, se bouchaient les oreilles pour ne pas l'entendre ; d'autres, après l'avoir accablé d'injures, se jetaient sur lui comme des furieux, lui déchiraient son manteau et paraissaient vouloir le mettre lui-même en pièces. Mais son zèle et sa douceur triomphaient de tout, et il eut la consolation de voir plus de cent de ces obstinés se convertir enfin de bonne foi.

Parmi les pauvres qui venaient en foule chercher l'aumône à la porte du collège, se trouvait un de ces hérétiques qui, touché de la modestie, de la patience et de la charité du saint missionnaire, se détermina à embrasser la foi catholique, il parut ensuite en public avec un chapelet au cou. Les autres, furieux de se voir enlever ainsi peu à peu tous leurs compagnons, le menacèrent de l'assassiner, s'il ne rentrait dans leur religion. Le Père, averti de ce tumulte, le retira d'entre leurs mains, le mit dans un lieu de sûreté et se chargea de pourvoir lui-même à sa subsistance. Le nouveau converti ne fut pas longtemps dans cette inquiétude. Dieu l'appela bientôt à lui, pour le récompenser de sa généreuse fidélité. Il mourut tranquille, en remerciant la divine Providence de le tirer si à propos du péril où il était de se perdre pour l'éternité.

L'hôpital de Saint-Sébastien se trouvait alors rempli de Hollandais sortis de l'île de Sainte-Catherine. Le Père ayant appris qu'un des plus entêtés était dangereusement malade, se rendit avec empressement auprès de lui ; et après bien des exhortations et des fatigues, il le détermina à embrasser la religion catholique dans laquelle il mourut. Il pourvut lui-même à ses obsèques, et cette marque d'attention de sa part attira à la foi plusieurs autres Hollandais.

On avait pris avec eux une grande multitude de nègres qu'ils avaient infectés de leurs erreurs, sans leur ôter mille superstitions idolâtres auxquelles ils étaient encore attachés. C'était pour le Père un double travail : il fallait leur arracher tout à la fois le paganisme et l'hérésie ; mais son zèle pour ses chers nègres se réveillant, sembla lui donner de nouvelles forces. Comme il s'en trouvait parmi eux plusieurs qui n'avaient

pas été baptisés, il commença par les instruire ; quand il les vit bien disposés, il fit élever dans l'église un autel magnifiquement orné ; et pour rendre la cérémonie plus éclatante, il eut soin d'y faire venir un grand chœur de musique. Toute la noblesse de la ville accourut à cet édifiant spectacle, et plusieurs s'offrirent d'eux-mêmes à servir de parrains. La dévotion singulière avec laquelle les nouveaux convertis reçurent le baptême et les autres sacrements, ne contribua pas peu à accréditer la foi catholique.

Tout cela cependant ne fit aucune impression sur un malade qui demeurait toujours obstiné dans ses erreurs. A tous les soins, à toutes les prières du saint missionnaire, il ne répondait que par des injures et des blasphèmes contre l'Église romaine. Tandis que le Père, désolé de son endurcissement, s'occupait à ce travail si ingrat, on apporta à l'hôpital quatorze Hollandais qui étaient en danger de mort. Voulant essayer s'il réussirait mieux auprès d'eux ; il va les trouver, les embrasse, leur prépare des remèdes, accommode leurs lits, leur présente lui-même à manger, leur rend les services les plus bas ; en un mot, il n'omet rien de ce que peut inspirer la plus attentive et la plus humble charité. Cependant il leur parlait souvent de la religion ; et ces pauvres gens, déjà charmés de ses bontés, l'écoutant avec plaisir, il sut si bien les gagner l'un après l'autre, que treize d'entre eux moururent bons catholiques. Il en restait un, qu'il n'avait pu réduire ; voyant que sa maladie augmentait, et qu'il était près de mourir dans l'hérésie, le Père redoubla ses prières et ses efforts, et eut la consolation de le voir expirer avec les plus vifs sentiments de douleur et de foi. Ravi d'un changement si inespéré, il voulut le faire enterrer avec un grand appareil : tentures, luminaire, musique, rien ne fut épargné ; et les obsèques furent honorées par la présence de tout ce qu'il y avait de plus considérable à Carthagène. C'était montrer aux hérétiques le cas que l'on faisait de ceux qui mouraient dans la communion de l'Église, et ces marques flatteuses de distinction, étaient de nature à les gagner.

Malgré tous ces succès, le zèle du saint homme n'était pas satisfait, et il voyait avec douleur le malheureux, auprès duquel il s'était déjà donné tant de peines, plus endurci que jamais. Touché des plaies funestes de son âme encore plus que du triste état où la maladie avait réduit son corps, il retourne à lui et s'avance pour l'embrasser. Celui-ci le repousse rude-

ment, le traite d'hypocrite et d'imposteur, et finit par lui dire avec colère qu'il ne le tromperait pas, comme il en avait déjà trompé tant d'autres assez simples pour se laisser séduire. Un vrai zèle supporte l'humiliation et le mépris, comme il reçoit la gloire et le succès. Celui du Père ne se rebuta point; et le plaisir de souffrir quelque chose pour JÉSUS-CHRIST modérait la douleur qu'il ressentait de voir tant d'obstination dans cet hérétique. Semblable à un médecin éclairé et charitable qui, sans s'étonner des injures que lui dit son malade, choisit le temps le plus favorable pour lui donner les remèdes propres à le guérir : avertissements, assiduités, services et surtout prières ferventes, il employa tout pour toucher le cœur de ce misérable. Le lendemain de l'enterrement du dernier Hollandais converti, il retourne à celui sur qui il n'avait pu rien gagner encore. Mais ses prières avaient déjà obtenu ce que toutes ses paroles n'avaient pu faire. Dès que l'hérétique l'aperçut : « O mon Père! » s'écria-t-il d'un air vivement touché, « mon Père, venez à moi ; » en même temps il ouvre les bras pour le recevoir. Le Père y court transporté de joie, et tous les deux se tenant étroitement embrassés, ils furent quelque temps sans pouvoir se parler que par leurs larmes. Enfin, le malade ayant poussé un profond soupir : « Écoutez, mon Père, » lui dit-il, « une chose bien étonnante. Ce Hollandais que vous fîtes hier enterrer avec tant de cérémonie m'est apparu cette nuit ; il m'a fait entendre qu'il n'y avait point d'autre route de salut que celle que vous enseignez, et que par elle seule lui et tous ses compagnons se sont sauvés. Il m'a ensuite repris très sévèrement de toutes mes iniquités à votre égard, en m'ordonnant de vous en demander pardon et d'ajouter foi à vos paroles. Je me prosterne donc à vos pieds, mon cher Père, et je m'abandonne entre vos mains : faites de moi tout ce qu'il vous plaira pendant les deux jours que j'ai encore à vivre. Le temps est court, ne le perdons point : aidez-moi, je vous en conjure, de vos prières et de vos conseils. » Le saint homme, au comble de ses désirs, se surpassa, pour ainsi dire, dans les soins qu'il prit de ce pécheur pénitent : c'était le fils de sa plus amère douleur, et par là même il devint celui de sa joie la plus sensible. Après avoir fait son abjuration, le malade voulut recevoir les sacrements; en les recevant, il pria le Père de ne lui point faire à son enterrement des honneurs dont ses crimes le rendaient indigne, mais de le faire jeter sans sépulture au milieu de la

campagne, et ses dernières paroles furent des actes fervents de foi, d'espérance et d'amour, qui remplirent tous les assistants de consolation.

VIII.

Il entreprend la conversion des mahométans.

ON sait que, de tous les peuples, les mahométans sont les plus entêtés dans leur secte ; les plaisirs des sens autorisés par leur loi, et la défense qu'ils ont de traiter les matières de religion autrement que par les armes, les rendent en quelque sorte incapables de conversion. Il en arrivait un très grand nombre à Carthagène, tant sur des navires marchands pour y trafiquer, que sur les vaisseaux mêmes du roi pour servir à garder les côtes. Dès que le P. Claver apprenait l'arrivée de quelque flotte chargée de Maures, il allait aussitôt les chercher, soit sur les vaisseaux, soit dans les rues, soit dans les maisons de la ville ; il tâchait de lier peu à peu amitié avec eux, s'intéressait à leurs affaires, leur demandait s'ils avaient besoin de quelque chose. En même temps il leur faisait entendre qu'ils pouvaient disposer de lui, et qu'il était prêt à les secourir en tout ce qui dépendait de ses soins. Enfin il faisait si bien, par ses prévenances et par ses services, qu'il les gagnait insensiblement à JÉSUS-CHRIST. Parmi les pauvres à qui il avait coutume de donner l'aumône, il trouva un Turc d'un naturel si féroce, que tout autre eût désespéré de le réduire : mais le saint homme, loin de se décourager, en prit occasion de redoubler ses soins pour ce malheureux ; c'était lui qui avait toujours la meilleure part aux aumônes. Cette espèce de combat, d'insultes d'une part et de bons traitements de l'autre, dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin le mahométan, vaincu par la douceur et la patience du P. Claver, vint le trouver, se fit instruire, reçut le baptême et devint aussi humble et aussi doux qu'il avait été jusque-là fier et intraitable.

Un Maure, âgé de soixante ans, étant tombé dangereusement malade, ses compagnons, qui craignaient qu'il ne pût résister au zèle de l'apôtre de Carthagène, allaient tous les jours le voir, pour l'encourager à demeurer ferme dans les erreurs de sa secte. En ayant été averti, le gouverneur D. Pierre de Zapata le fit transporter dans sa maison où le P. Claver se rendit aussitôt ; à peine lui eut-il parlé que le

malade s'adoucit ; il demanda le baptême, et reçut avec lui la santé de l'âme et du corps en même temps. Le gouverneur, qui connaissait son opiniâtreté et qui lui servit de parrain, attesta qu'une pareille conversion, avec toutes ses circonstances, ne pouvait être que miraculeuse.

Elle fut suivie d'une autre encore plus singulière. Un habitant des environs de Carthagène avait chez lui un Maure d'un caractère fort doux, fort attaché à sa secte, mais qui lui était d'un grand service. Plus attentif au salut de son esclave qu'à ses propres intérêts, le maître l'exhortait souvent à se faire chrétien. Après bien des tentatives inutiles, il l'emmena au P. Claver ; et, dès la première vue, le Maure prit la résolution de se convertir. Peu de jours après, il témoigna qu'il avait à la vérité un désir sincère de recevoir le baptême, mais qu'il serait auparavant bien aise d'apprendre à lire et à bien parler l'espagnol, pour se mettre mieux au fait de notre religion. Le Père approuva ce dessein, et l'ayant trouvé aussi instruit au bout de deux mois que s'il y eût employé plusieurs années, il comprit que Dieu voulait se servir de lui pour procurer sa gloire. En effet, un de ses frères était arrivé à Carthagène sur la même flotte que lui, sans que ni l'un ni l'autre en eussent eu connaissance. Au bout de quelque temps, ils se rencontrèrent dans la ville ; et l'aîné, qui était déjà converti, voulant rendre son cadet doublement son frère par les liens de la même foi, lui parla avec beaucoup de force de la grâce que Dieu lui avait faite en l'appelant à la vraie religion. Celui-ci, aussi surpris qu'indigné d'un tel discours, lui répondit avec mépris qu'il n'avait qu'à vivre à sa façon, mais que pour lui, étant né musulman, il voulait mourir bon musulman. Le chrétien alla aussitôt raconter son aventure au P.Claver, et lui témoigner le peu d'espérance qui lui restait de gagner son frère. Le saint homme lui promit d'avoir recours à Dieu et le pria de lui amener ce frère le plus tôt qu'il lui serait possible. L'occasion s'en présenta bientôt. Le chrétien l'ayant rencontré peu de jours après, lui dit qu'il n'y avait personne à Carthagène à qui il eût autant d'obligation qu'au P. Claver, et que leurs intérêts devant être communs, il le conjurait de venir avec lui le remercier de ses bienfaits. Le mahométan, qui était rusé et défiant, répondit qu'il ne pouvait regarder comme un bienfait ce qui était un attentat contre sa loi. Attiré cependant peu à peu par tout ce qu'on lui dit des vertus et de la bonté du saint missionnaire, il se décida à aller le trouver. Le Père,

comme s'il eût entendu leur conversation, aborda le musulman avec une douceur angélique ; et, pour ne le pas effaroucher, affecta même de ne lui point parler de religion. Après l'avoir tendrement embrassé, il lui demanda comment il se trouvait à Carthagène, quel traitement il recevait de son maître et à quel emploi on l'occupait. Faisant ensuite tomber adroitement le discours sur son frère, il lui fit de grands éloges de ses bonnes qualités, lui représenta la consolation qu'il goûtait dans la nouvelle religion qu'il avait embrassée, et l'exhorta enfin à participer à son bonheur. Le Maure l'écoutait tranquillement, étonné lui-même de sa propre patience. Le Père, le voyant déjà ébranlé, lui présente tout à coup un crucifix, lui parle avec force, et lui ordonne de se jeter sans différer entre les bras d'un Sauveur qui avait tant fait et tant souffert pour son salut. Frappé comme d'un coup de foudre, le musulman se prosterne en tremblant, et promet au saint homme de revenir au plus tôt le voir. Le Père, croyant en avoir assez fait pour une première fois, le laissa aller. Depuis cette entrevue, le Maure eut bien des tentations à surmonter, et le démon fit tous ses efforts pour le retenir sous son empire ; mais enfin la grâce triompha et, peu de temps après, il reçut le baptême avec de grandes marques de foi et de piété.

Le Père dut souvent acheter plus chèrement ses conquêtes ; et on ne saurait dire tout ce que lui coûta l'opiniâtreté presque invincible de ces mahométans. Il fut vingt-deux ans entiers avant que de trouver accès dans l'âme d'un forçat turc qu'il avait entrepris de convertir ; il l'avait presque abandonné; mais, ayant appris que le malheureux était à l'extrémité, il alla le retrouver et lui parla cette fois avec tant de force et d'efficacité, qu'il l'amena à demander le baptême. « Il n'y a point d'autre loi que celle de JÉSUS-CHRIST, dans laquelle je veux vivre et mourir, s'écria le néophyte. Maudite soit la loi du faux prophète Mahomet, aussi bien que tous ceux qui la suivent. »

Il employa trente ans à combattre l'obstination d'un autre Turc qui servait dans la maison du gouverneur, et il n'en triompha qu'après un prodige singulier. Cet homme étant allé couper du bois sur les montagnes voisines, vit ou crut voir en songe la Reine du ciel, qui, en lui montrant le P. Claver, lui dit d'un ton sévère : « Pourquoi ne fais-tu pas ce que celui-ci te dit ? Pourquoi ne te convertis-tu pas ? » La vision disparut, et la première personne qu'il rencontra en revenant

fut le Père, lui-même, qui à son ordinaire le pressa de se convertir. Ébranlé, il changea de couleur ; mais il ne se rendit pas encore et passa rapidement son chemin sans faire semblant d'entendre ce qu'on lui disait. Il fallut un nouveau prodige de charité pour dompter ce naturel féroce. Vers le même temps on condamna un criminel à mort, et comme il ne se trouvait point d'exécuteur, on voulut obliger le Turc à en faire l'office. Celui-ci ne pouvant s'y résoudre, s'enfuit et se retira au château de Sainte-Croix, sous la protection de quelques personnes puissantes. On le découvrit bientôt et on le força à faire l'exécution, pour laquelle il avait tant de répugnance que, sans un peu de biscuit trempé dans le vin que le Père lui donna avec beaucoup de bonté, il serait tombé en faiblesse. Mais la tendresse, la charité, le zèle du serviteur de Dieu à l'égard du criminel même, qu'il était chargé d'assister à la mort, portèrent le dernier coup au cœur du musulman. Persuadé enfin que la loi que professait un si saint homme était la seule véritable, il vint, dès le soir même de l'exécution, se jeter à ses pieds et se mettre entre ses mains. Peu de jours après il fut baptisé dans la cathédrale avec toute la solennité possible.

Il serait impossible de dire combien le P. Claver convertit de mahométans ; mais ce qu'on peut assurer, c'est que presque aucun de ceux qui de son temps vinrent à Carthagène, ne put résister à l'esprit de Dieu qui agissait en lui. Peu content d'aller les chercher dans le lieu de leur demeure, il prenait après le repas les clefs du portier, pour avoir occasion de gagner quelque âme à Dieu. C'était une de ses récréations les plus ordinaires ; et comme parmi les pauvres à qui il donnait à manger, il se trouvait souvent des hérétiques ou des musulmans réduits à la dernière misère, en les soulageant dans leur faim et dans leur soif, il avait la consolation de rassasier celle qu'il avait lui-même de leur salut. Il les servait le plus souvent à genoux, et ces malheureux, touchés de son humilité et de sa douceur, entraient enfin dans tous les sentiments qu'il s'efforçait de leur inspirer.

IX.

Ses travaux dans les prisons.

SON zèle n'eût pas été satisfait, si quelque misérable lui eût échappé. Il trouva donc le moyen de pénétrer dans les cachots les plus profonds et les plus abandonnés. Quand

il allait visiter des prisonniers, il les excitait à la patience et au repentir de leurs crimes; et lorsqu'il les trouvait suffisammemt disposés, il les confessait comme pour mourir. Ayant banni des prisons les jurements, les inimitiés et les querelles, il avait chargé un des prisonniers les plus dociles de l'informer exactement de tous ceux qui retomberaient dans ces sortes de fautes, pour leur en faire une sévère correction. La prière s'y faisait tous les jours en public, et le soir tous les prisonniers s'assemblaient pour réciter les litanies de la sainte Vierge. Il avait plus d'attention encore pour ceux qui étaient retenus dans les cachots: il allait s'y renfermer avec eux et ne les quittait point qu'il ne leur eût donné quelque consolation.

Il n'est aucune espèce de service qu'il ne s'efforçât de rendre à ces malheureux. Non content d'avoir chargé un vertueux licencié, nommé Jean Sanchez, de se faire spécialement leur protecteur, il allait lui-même trouver, tantôt les procureurs et les greffiers, pour les engager à expédier promptement les affaires de ceux qui languissaient dans la prison, tantôt les avocats les plus habiles, pour les exhorter à prendre leur cause en main, tantôt les juges mêmes, pour les conjurer de terminer au plus tôt les procès, sans faire attendre si longtemps des misérables. Dans les causes criminelles, il se contentait de demander simplement tout ce qui ne blessait pas absolument la justice. S'il apprenait qu'un criminel était l'objet de poursuites de la part d'un particulier, il allait chez celui-ci pour l'engager à se désister, et ne manquait pas de lui représenter qu'il y avait beaucoup plus de risque pour lui à poursuivre une vengeance qui pourrait lui devenir funeste, qu'il n'y en avait pour le coupable à subir une peine qui pouvait lui devenir méritoire.

X.

Il assiste plusieurs criminels à la mort; ses succès dans ce ministère.

On ne peut douter qu'il n'eût une grâce singulière pour adoucir aux criminels leur sentence de mort. Dès que quelqu'un d'eux était condamné, on l'envoyait chercher. Il accourait sans différer, embrassait le criminel avec tendresse, et lui mettant son crucifix entre les mains: « Ah! mon cher frère, lui disait-il, voici la planche que Dieu vous offre dans votre naufrage; et il n'y a point pour vous d'autre moyen d'échapper à la

tempête. Que je serais heureux si je pouvais, comme vous, savoir l'heure de ma mort! Nous devons tous aboutir au même terme, un peu plus tôt, un peu plus tard; qu'importe après tout? » Il lui apprenait ensuite à faire une confession générale; et comme il ne manquait jamais de porter avec lui des instruments de mortification, il l'engageait à joindre une pénitence volontaire à celle qu'on lui faisait subir de force.

Le jour destiné à l'exécution, il rassemblait tous les prisonniers, récitait un évangile en mettant la main sur la tête du criminel, leur disait la messe et leur faisait chanter les litanies de la sainte Vierge à l'intention de ce malheurenx. Il y ajoutait une exhortation si pathétique, qu'il arrachait des larmes de tous les yeux. S'approchant ensuite de son patient, il l'engageait à demander pardon aux autres prisonniers, à se recommander instamment à leurs prières et même à leur faire lui-même quelque instruction, s'il était en état de la faire. Arrivé au lieu du supplice, il lui faisait baiser tous les échelons du gibet, comme autant de degrés qui devaient le conduire au ciel: il arrosait d'eau bénite, et le criminel, et l'instrument de son supplice: quand il le voyait faible et abattu, il lui essuyait le visage avec son mouchoir; il lui faisait prendre du biscuit, des rafraîchissements et quelque liqueur propre à le conforter: il n'est, en un mot, aucun secours qu'il ne se mît en devoir de lui procurer. L'ex cution finie, il faisait entonner solennellement des prières pour l'âme du mort, par la musique de la cathédrale qu'il avait soin de faire venir à ce dessein: il se retirait enfin si convaincu du bonheur de presque tous ceux qu'il assistait, qu'un jour en parlant de quelques personnes qui avaient livré un criminel entre les mains de la justice: « Dieu leur pardonne, dit-il, mais ils ont assuré le salut de cet homme, au risque de se perdre eux-mêmes. » Aussi la plupart regardaient-ils comme une grâce de mourir entre les mains du saint homme. Les plus indomptables devenaient doux comme des agneaux, dès qu'il leur parlait; et au lieu de leurs emportements ordinaires, on n'entendait plus que leurs soupirs et que le bruit des disciplines sanglantes qu'ils se donnaient avant que de sortir de la prison pour être exécutés.

Un capitaine espagnol ayant été condamné au feu, comme faux-monnayeur, demanda le P. Claver pour se mieux préparer à paraître devant Dieu. Quelque temps avant sa condamnation, le saint homme avait déjà su si bien le disposer

à la mort que, le jour même qu'on lui prononça sa sentence,il écrivit sur son livre de prières ces paroles si touchantes: « Ce livre est à l'homme le plus heureux du monde : la justice livre son corps à la mort, pour sauver son âme. Je prie celui entre les mains de qui il tombera de me recommander à la divine miséricorde. J'ai péché, ô mon Dieu! et je mérite, non une seule mort, mais mille: ma plus grande douleur est de n'en avoir pas une aussi forte que je devrais l'avoir, après toutes les offenses que j'ai commises contre vous. » Il devait être étranglé avant que d'être jeté au feu : la corde rompit au premier tour; le Père, le voyant tomber à terre, courut à lui et le prit entre ses bras. Tandis qu'il le tenait le visage tendrement serré contre le sien, l'exécuteur passa une autre corde au cou du criminel; ce qui fit dire à des religieux venus eux aussi pour assister le condamné que le Père avait contracté une irrégularité. « A la bonne heure, répondit Claver animé d'un saint zèle, pourvu qu'à ce prix, je sauve une âme: mais non, je ne puis être irrégulier pour une telle action.» La corde s'étant rompue une seconde fois, le Père fit encore la même chose; et quoique,par ces efforts redoublés,le visage du patient fût devenu hideux à effrayer ainsi qu'il parut un moment après, le saint homme ne cessa point de l'embrasser et de lui parler, jusqu'au moment où il expira dans les sentiments les plus chrétiens. Un des religieux qui avaient été présents, frappé de son zèle, de sa charité et de l'extrême pauvreté qui paraissait dans toute sa personne, s'écria dans un transport d'admiration : « Voilà un vrai religieux, et qui nous apprend à l'être! »

Le comte de Castel-Mayor, accusé d'avoir voulu se rendre maître de Carthagène, fut arrêté par ordre de la cour, et conduit au château de Sainte-Croix : mais il trouva bientôt le moyen de s'enfuir vers deux navires portugais escortés de deux autres vaisseaux hollandais venus sur les côtes pour favoriser son dessein. Cependant un sergent et un autre Portugais,ayant été soupçonnés d'avoir contribué à l'évasion, furent condamnés à passer par les armes. Pour se décharger eux-mêmes, ils en avaient faussement accusé d'autres. Le P. Claver les détermina à se rétracter avant l'exécution. Dès qu'ils furent tombés par terre, voyant qu'ils respiraient encore, il courut à eux pour les soutenir dans leurs bonnes résolutions ; et il ne les quitta point, tant qu'il leur resta un souffle de vie.

Souvent on l'a vu chargé d'assister seul plusieurs criminels à la fois et même jusqu'à trente, sans que rien pût ralentir la vivacité de son zèle ni qu'aucun d'eux résistât à ses charitables remontrances. Cinq nègres fugitifs ayant été repris, furent tous condamnés à mort pour servir d'exemple aux autres. Le P. Claver ne manqua pas d'aller secourir ses chers esclaves; et après les avoir confessés, il les diposa à mourir chrétiennement. Un d'entre eux, qui était encore païen, touché de l'exemple de ses compagnons et plus encore de la charité du saint missionnaire, voulut se convertir à la foi et demanda le baptême. Ainsi la justice humaine fut pour lui la source précieuse de la miséricorde divine, et dans sa condamnation même il trouva son salut.

Quand il était malade, et même dans la dernière infirmité qui le conduisit au tombeau, le Père Claver se faisait porter aux prisons pour ne pas abandonner des malheureux dont seul il savait venir à bout. Il y fut un jour appelé pour un Maure que l'arrêt de sa condamnation, avait rendu furieux; dès la première fois qu'il lui parla, il sut si bien l'adoucir et le laissa si disposé à souffrir la mort en punition de ses crimes, que quand d'autres religieux vinrent ensuite pour l'assister jusqu'au lieu du supplice, ils le trouvèrent qui se déchirait le corps à grands coups de discipline, ne soupirant plus qu'après le moment où il espérait aller voir son Dieu.

Les plus obstinés scélérats ne résistaient pas à l'esprit de Dieu dont il était animé. Un Espagnol, depuis longtemps si pauvre et si abandonné qu'il ne savait quel parti prendre, trouva enfin un asile dans la maison d'un vertueux capitaine qui le traita comme son fils. Peu de jours après, ce malheureux portant l'ingratitude et la barbarie jusqu'aux derniers excès, assassina son bienfaiteur et emporta tout l'argent qu'il put trouver dans la maison. Dieu ne laissa pas un tel crime impuni : l'assassin tomba bientôt entre les mains de la justice, qui le condamna à mort. Il apprit sa sentence en désespéré: mais à peine le P. Claver se fut-il approché de lui, que ses cris et ses fureurs changèrent en soupirs et en sanglots. Avant que d'être exécuté, il demanda les plus cruels supplices comme une grâce; et dans tout le temps qu'il vécut encore, il donna de si vives marques de repentir et de douleur, que sa mort arracha des larmes à ceux-mêmes que son crime avait le plus irrités.



LIVRE QUATRIÈME.



IL semble qu'il y ait eu, dans ce qu'on a rapporté jusqu'ici, de quoi occuper le zèle, et épuiser les forces de vingt ouvriers évangéliques ; mais Claver suffisait à tout. Au milieu des fatigues excessives que lui causait le soin des malades, des hérétiques et des prisonniers, il n'oubliait jamais les nègres. Outre ceux qui ne font, pour ainsi dire, que débarquer à Carthagène, et qu'on distribue ensuite dans toute l'Inde, il y en a un très grand nombre qui demeurent dans la ville, pour le service des particuliers, ou qui sont répandus dans le territoire d'alentour, pour y être employés aux travaux domestiques. Ces derniers forment différentes petites peuplades gouvernées par les Espagnols: ils ont d'autant plus besoin d'attention et de secours, qu'ils sont plus éloignés de tout commerce avec les chrétiens des villes; ce furent aussi ceux dont le saint missionnaire prit le plus de soin. Il eût bien voulu les conquérir tous à JÉSUS-CHRIST, au moment même de leur débarquement, et avant qu'ils fussent dispersés aux environs de Carthagène; mais il manquait souvent de bons interprètes; et c'est ce qui arrêtait malgré lui son zèle et ses travaux apostoliques.

I.

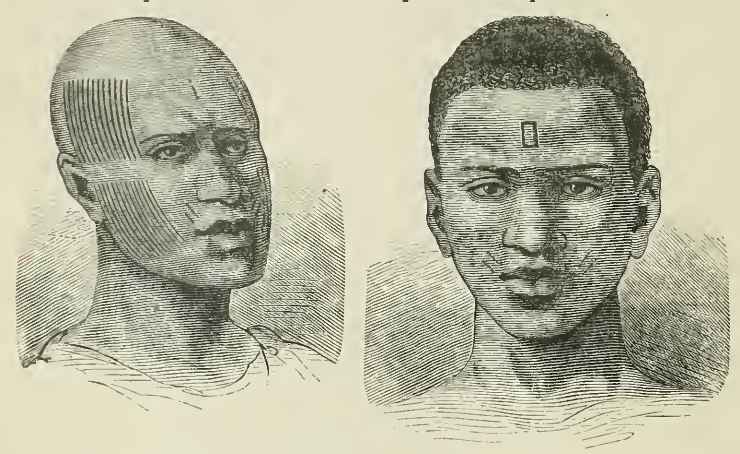
Il trouve de quoi acheter des interprètes ; manière dont il les forme, ses soins pour eux.

POUR remédier à cet inconvénient, il avait appris la langue d'Angola, qui est la plus facile et la plus étendue de toutes. Mais elle ne lui suffisait pas, pour tant de nations différentes ; d'ailleurs les interprètes qu'il gageait à Carthagène lui faisaient souvent défaut, soit par leur propre négligence, soit par la dureté intéressée de leurs maîtres qui les lui refusaient. Il prit donc le parti d'acheter des nègres pour le service de la maison, dans l'espérance d'en faire peu à peu des interprètes habiles et laborieux. Il fallait pour ce dessein

des ressources que le collège n'était pas en situation de lui fournir: mais Dieu lui fit trouver des aumônes abondantes, et sembla même autoriser son zèle en ce point par des événements qui tiennent du miracle. Ayant appris qu'un marchand de ses amis était sur le point de partir pour la traite des nègres, il lui remit une somme d'argent pour acheter trois esclaves des plus dociles et des plus capables d'instruction, en l'assurant que Dieu ne l'abandonnerait pas, et que cet argent devant servir à la conversion d'une infinité d'âmes, pourrait être la cause de son salut à lui-même.

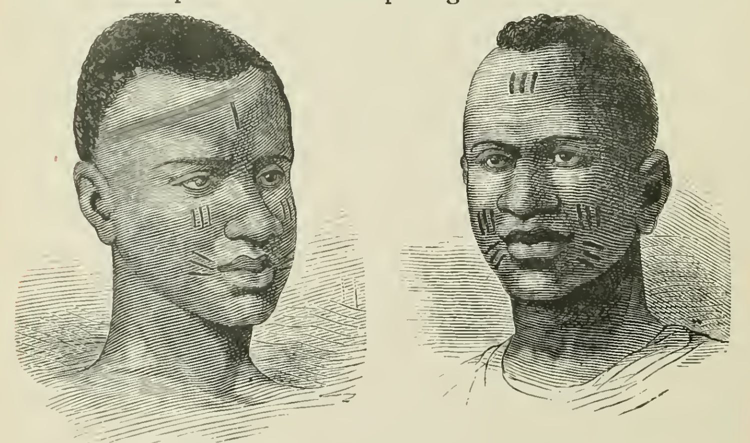
Le commencement du voyage fut assez heureux pour le marchand, mais quand il fut à la vue des côtes de Guinée, il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête, que les galions du roi, sur l'un desquels il s'était embarqué, furent dispersés en un moment, et que celui qui le portait alla donner avec impétuosité contre un rocher. Déjà le navire était à moitié brisé, on avait jeté à la mer une partie de la charge, et l'équipage cherchait inutilement à se tirer de ce péril. Dans cette extrémité, le marchand se ressouvient de l'argent que le P. Claver lui avait confié; il se dépouille de tout, ne conservant autour de lui que le linge où il avait enfermé ce trésor, et plein de confiance en Dieu et dans les mérites de son serviteur, il se lance au milieu de la mer. Malgré tous les efforts qu'il faisait pour se sauver à la nage, il se voyait sur le point d'être englouti par les flots, lorsqu'il aperçut tout à coup une monstrueuse écaille de tortue que la Providence semblait lui envoyer, comme autrefois elle envoya une baleine pour sauver le prophète Jonas: il résolut de s'en servir comme d'une espèce d'esquif pour gagner le rivage; et après avoir été pendant plusieurs heures le jouet de la fureur des vents et de la mer, il aborda enfin sain et sauf, mais absolument dénué de tout, et n'ayant pour toute ressource que l'argent du P. Claver. La tentation était délicate, vu l'état déplorable où il se trouvait réduit, mais sa fidélité fut plus grande encore, et il aima mieux s'exposer à manquer du nécessaire, que de manquer à exécuter la commission dont il était chargé. Il acheta les trois nègres qui lui parurent les plus habiles et les plus intelligents, et il ne douta point que si l'argent même du saint homme avait été son salut dans son premier voyage, l'usage qu'il venait d'en faire ne fût sa sauvegarde à son retour. C'est ce qu'il écrivit lui-même au P. Claver, avant que de partir pour Carthagène. Il ne se trompa pas dans son

espérance, et Dieu, content de sa fidélité, lui fut fidèle à son tour. Son voyage fut heureux, ses travaux furent bénis du ciel; et en peu d'années il devint plus riche qu'il ne l'avait été.



Types de nègres de la Côte des Esclaves.

Ce fut ainsi qu'avec le secours de la Providence, le zélé missionnaire parvint à avoir sept nègres tous de différentes



Types de nègres de Porto Nuovo (Côte de Benin).

langues: mais que de soins et que de peines ne lui fallut-il pas encore pour les instruire et les former à instruire les

autres! Il était souvent obligé d'employer plusieurs jours de suite pour apprendre à quelques-uns d'entre eux à faire seulement le signe de la croix. Il avait destiné à leur instruction quotidienne un temps déterminé, il n'y manquait jamais, et en consacrait la plus grande partie au dernier arrivé: il avait soin de les occuper tous à un travail proportionné à leurs forces; et le petit profit qui pouvait en revenir à la maison lui servait ensuite, ou à en acheter d'autres, ou à soulager les infirmes et ceux qui étaient hors d'état de travailler.

Sérieux et mélancolique par caractère, avec eux il était toujours gai et ouvert. Sans cesse attentif à leurs besoins, il leur demandait souvent s'ils étaient contents dans la maison, s'ils étaient bien traités et s'ils ne manquaient de rien. Quand ils étaient malades, la désolation de son cœur se peignait sur son visage: non content de les secourir en tout ce qui dépendait de lui, il avait recours aux plus habiles médecins; et quoiqu'il ne leur parlât jamais de ses propres infirmités, pour ses chers interprètes il les sollicitait jusqu'à l'importunité. Un de ces malheureux étant affligé d'une fistule dont l'infection le rendait insupportable à tout le monde, le P. Claver, avec la permission de ses supérieurs, le logea dans sa propre chambre, et le coucha dans son lit. Tous les jours il lui portait lui-même à manger, il pansait ses plaies, le nettoyait, lui donnait tous les remèdes propres à le soulager; et pour être plus en état de le secourir, il couchait à terre au pied de son lit. Il le garda ainsi pendant quatre mois entiers: ce qu'il fit pour celui-ci, il le faisait pour les autres à l'occasion.

Tous ne répondaient pas toujours à sa tendresse: il y en eut un, entre autres, qui, pendant plusieurs années, lui fit souffrir une espèce de martyre continuel: mais quoi qu'il pût faire à son égard, jamais le saint homme ne pensa, ni à le renvoyer, ni même à s'en plaindre à qui que ce fût; le regardant comme une occasion précieuse que Dieu lui ménageait, pour exercer sa patience et pour épurer sa vertu, il s'était fait une loi de lui marquer une affection particulière; dans toutes les affaires les plus importantes il prenait ses conseils, il lui confiait tout ce qui l'intéressait le plus; et il ne se vengea de ses duretés que par des soins plus empressés.

On a vu ailleurs quelle était son affliction quand il perdait quelque nègre: mais quand la mort lui enlevait un de ses interprètes, il était désolé, jusqu'à avoir besoin de consolation, et il recevait avec une extrême sensibilité les compliments de

condoléance qu'on a coutume de faire en ces occasions. Il leur faisait faire des obsèques magnifiques, et il y invitait un grand nombre de prêtres et de religieux étrangers. Dans les enterrements de nègres, il avait coutume de dire lui-même la messe: mais quand il s'agissait de ses interprètes, sa douleur lui étouffait la voix, il n'avait plus de force que pour porter la croix; et durant tout le service on le voyait fondre en larmes.

Ce fut avec le secours de ces hommes formés de sa main, qu'il exerça la plus grande partie de ses fonctions apostoliques auprès des autres nègres, et que ses travaux furent couronnés de tant de succès. On ne sait pas précisément combien il en baptisa : ce qui est certain, c'est que le nombre en fut très considérable. Un religieux l'ayant interrogé sur cet article, quelque temps avant sa mort, il lui répondit qu'il lui semblait en avoir baptisé plus de trois cent mille : mais comme son humilité le portait toujours à diminuer le nombre de ses bonnes œuvres, des gens dignes de foi ont assuré qu'il en avait baptisé au moins quatre cent mille. Quel triomphe dans le ciel, quand un ouvrier évangélique y entre accompagné de tant de mérites, précédé ou suivi de tant de milliers d'âmes à qui il a ouvert l'entrée de cet heureux séjour!

II.

Ses missions aux environs de Carthagène.

MALGRÉ tous les soins qu'il prenait des pauvres esclaves, jamais il ne croyait en faire assez, pour remplir auprès d'eux tout son apostolat. Les missions d'après Pâques succédaient ordinairement aux occupations laborieuses du carême, et on eût dit qu'il y reprenait de nouvelles forces. Quelque temps qu'il fît, il s'y rendait toujours à pied, sans que ni les pluies, ni les orages, ni les chaleurs excessives pussent retarder un moment ses courses apostoliques. Le salut des âmes lui tenait lieu de nourriture, et il demeurait sans jamais rien prendre jusque vers l'heure de midi où il disait la messe.

Muni de tous les pouvoirs des ordinaires, pour absoudre les cas réservés, pour réhabiliter les mariages invalides et pour exercer toutes les autres fonctions d'un missionnaire, il se mettait en marche sans autres provisions que sa confiance en la Providence. Il prenait avec lui un interprète nègre, à

qui il obéissait comme à son supérieur, et avec qui il partageait son petit bagage, consistant en ornements nécessaires pour dire la messe et en quelques chapelets, ou autres petits objets de dévotion à distribuer. Il lui fallut en mille occasions franchir des montagnes escarpées, grimper sur des rochers tout hérissés d'épines, traverser des ravines pleines de boue et de grandes marres d'eau: mais tout cela ne faisait qu'augmenter son courage, et redoubler sa reconnaissance pour ceux qui voulaient bien lui donner le moyen de travailler ainsi pour la gloire de son Dieu et le salut de ses frères. Un jour, prêt à se mettre en route dans un temps d'orage et par des chemins affreux, il alla demander à un supérieur ecclésiastique les pouvoirs qui lui étaient nécessaires, et les ayant obtenus, à son retour il alla lui rendre les plus humbles et les plus sincères actions de grâces, comme si effectivement toute la grâce eût été pour lui et qu'on ne dût lui avoir aucune obligation de ses peines. L'ecclésiastique lui ayant alors demandé comment il s'était trouvé dans sa mission : « Fort bien, répondit-il en souriant, car le fruit a été grand, et le travail proportionné au fruit.» Aussi avait-il été souvent obligé de marcher ayant de l'eau et de la boue jusqu'aux genoux, et de se frayer un chemin au travers des broussailles et des épines qui avaient ensanglanté ses pieds, ses mains et son visage.

Dès qu'il était arrivé au lieu de sa mission, s'il y avait quelque chapelle ou oratoire, il y entrait, pour demander à Dieu la grâce de le seconder dans son travail : sinon, il se mettait à genoux au pied d'une grande croix qu'il faisait planter au milieu de la cour ; et là il implorait avec ferveur JÉSUS-CHRIST crucifié pour le salut de tant d'âmes qui couraient risque de se perdre, faute d'instruction et de secours. Ensuite, après avoir humblement salué tout le monde, s'il y avait dans la maison quelques nègres malades ou accablés de vieillesse, il se rendait à leurs loges pour leur donner des rafraîchissements, ou leur administrer les sacrements, en cas de nécessité. En passant ainsi de loge en loge, il cherchait la plus mauvaise et la plus pauvre pour y faire sa demeure.

Aux approches de la nuit et dans le temps que les nègres revenaient de leur travail, il les abordait avec douceur, les embrassait et, après leur avoir laissé quelques moments pour se reposer de leurs fatigues, il les assemblait dans la chapelle ou autour de la croix. Là, s'étant mis à genoux avec eux, il

leur faisait réciter quelques prières à haute voix et leur expliquait le sujet de sa venue : ensuite, pour leur inspirer de vifs sentiments de douleur de leurs péchés et d'amour pour Dieu, il leur faisait sur les peines de l'autre vie et les grandes vérités de la religion une exhortation pathétique, soutenue par le spectacle de l'enfer et des souffrances de JÉSUS-CHRIST, dont il leur présentait toujours quelques tableaux propres à les frapper. Enfin, il les renvoyait, en les avertissant qu'il resterait avec eux tout le temps nécessaire pour les confesser et leur donner les autres secours dont ils auraient besoin. Chaque soir il renouvelait le même exercice; et avant qu'ils fussent retournés dans leurs loges, il s'informait exactement de leurs inimitiés, de leurs querelles, de leurs désordres et de tous les scandales qu'ils auraient pu donner, pour y apporter les remèdes convenables.

Les maîtres des habitations ne manquaient pas de l'inviter à venir à leur table : mais, pour prendre ses repas, il se retirait ordinairement à la mauvaise loge qu'il avait choisie pour demeure. Ce n'était qu'à force d'instances et d'importunités, qu'on pouvait le déterminer à manger avec ses hôtes. Il faisait porter aux malades les plats qu'on lui servait ; et il se contentait d'un morceau de pain fait de blé d'Inde, ou d'un peu de riz cuit avec du sel et de l'eau, sous prétexte que ces sortes de mets étaient bons pour son estomac. Le soir, après avoir renvoyé tous les nègres chez eux,il se donnait unerude discipline, passait plusieurs heures de la nuit en oraison, et prenait enfin un court sommeil à terre, enveloppé de son manteau.Avant le jour, il allait à la chapelle pour y entendre les confessions, et finissait le travail de la matinée par la sainte messe. De là il se retirait dans sa loge, occupé de Dieu jusqu'au moment où il recommençait ses instructions du soir. Pendant qu'il prêchait aux nègres, il était quelquefois si tourmenté des moustiques, qu'il en était tout en sang ; et jamais il ne faisait le moindre mouvement pour les écarter : si quelqu'un s'avançait pour les chasser ou pour les tuer, il s'y opposait en disant que c'étaient des animaux qui appartenaient à Dieu, que d'ailleurs ils lui étaient fort utiles à lui-même, qu'ils lui tiraient le mauvais sang, et que par là ils le dispensaient de la saignée dont il avait besoin de temps en temps. Son interprète, désolé de lui voir le visage tout défiguré par ces insectes sans qu'il permît d'y remédier, prit le parti de lui faire abréger ses exhortations, en lui représen-

tant qu'il fallait envoyer les nègres se reposer de leurs travaux.

Ce qu'il appréhendait le plus, c'était les attentions et les bons traitements des Espagnols ; et quand il ne pouvait se débarrasser autrement de leurs importunités, il terminait la mission le plus promptement qu'il lui était possible. Du reste, quelques efforts qu'on fît pour l'engager à se mieux traiter, jamais on ne put lui faire rompre l'abstinence rigoureuse dont il s'était fait une loi. Le peu de nourriture qu'il prenait, joint à l'excès et à la continuité de ses travaux, l'épuisait quelquefois jusqu'à le faire tomber en faiblesse au confessionnal. Un jour que, dans le cours de la matinée, cet accident lui était arrivé d'une manière plus grave qu'à l'ordinaire, son interprète le reprit vivement de son indiscrétion, et voulut lui persuader de prendre quelque chose : « Non pas encore aujourd'hui, répondit le saint missionnaire, car je n'ai encore rendu aucun service à Dieu. » A cela près, son obéissance pour lui était si singulière, que jamais il n'entreprenait rien d'important que par ses ordres, ou de son consentement. On lui écrivit d'une habitation fort éloignée, pour le prier d'y venir faire une mission ; il répondit qu'il y irait avec plaisir, si son nègre y consentait. Comme celui-ci ne jugea pas qu'il fût à propos d'y aller, à cause de la distance du lieu et de la difficulté qu'il y aurait à passer un grand fleuve qui se trouvait sur la route, il dit aux envoyés qu'il était bien fâché de ne les pas satisfaire, mais que cela ne dépendait pas de lui, et qu'il les priait de l'excuser.

III.

Succès que Dieu lui donne, et punition de quelques indociles. — Lumières extraordinaires dont il est favorisé.

LES fruits abondants et prodigieux qu'il recueillait de ses missions, le dédommageaient de toutes ses fatigues. Le baptême conféré à des centaines de nègres qui passaient pour chrétiens sans l'être ; des confessions mal faites réformées ; des inimitiés invétérées éteintes ; des relations coupables rompues, ou rectifiées par des mariages légitimes ; les habitudes de jurer, ou de proférer des paroles obscènes changées en cantiques de dévotion ; une réforme générale de mœurs, partout où le saint apôtre portait ses pas : voilà les succès dont il plaisait à Dieu de récompenser son serviteur.

Si quelqu'un, rebelle à ses avertissements, devenait un sujet de scandale pour les autres, il le menaçait avec force de la colère du ciel ; et le châtiment suivait la menace de près. Un nègre opiniâtre et scandaleux n'avait tenu aucun compte, ni de ses avis, ni de ses menaces, on s'aperçut peu de jours après qu'il avait disparu; ceux qui furent envoyés à sa recherche, ayant rencontré un crocodile dans leur chemin, le tuèrent, l'ouvrirent et lui trouvèrent dans le corps la tête et quelques membres du malheureux esclave encore entiers. Cet exemple répandit une si grande terreur dans toute l'habitation, qu'il inspira aux plus indociles une forte crainte de la justice divine. Il y en eut un autre qui, malgré ses premières résistances, finit par profiter des avertissements du ciel. Le saint missionnaire l'ayant trouvé occupé à semer un champ de maïs : « Vous le semez, lui dit-il, mais vous ne le recueillerez pas. » Il tomba malade peu de temps après, de sorte qu'on fut obligé de le rapporter à son habitation : sa jeunesse, la force de sa complexion, la nature de la maladie qui parut d'abord peu considérable, rien ne fut capable de le rassurer : il raconta à sa maîtresse l'aventure qui lui était arrivée avec le Père, se disposa à la mort et mourut dans des sentiments fort chrétiens.

Pour donner plus de crédit à ses discours, Dieu voulut les autoriser par des événements, où l'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître sa puissance. Une certaine habitation [1] était depuis longtemps désolée par un volcan qui vomissait des flammes, dont l'odeur était insupportable et dont la violence menaçait les habitants d'un engloutissement prochain. Le P. Claver, à qui ces pauvres gens s'adressèrent, leur ordonna de préparer une grande croix pour le lendemain. Après avoir dit ces paroles, il se rend près du volcan, se met en prières, arrose la terre d'eau bénite et fait planter la croix devant le cratère; et les feux ne parurent plus depuis.

Dans le bourg de Tolu, la sécheresse était si extrême et si continuelle, qu'elle faisait tout appréhender pour la récolte. On avait déjà fait inutilement des prières publiques, pour obtenir de la pluie. Le curé vint au nom de tous les habitants conjurer le saint missionnaire de recommander à Dieu ce pays affligé : il se mit à genoux, et s'étant presque aussitôt relevé d'un air serein : « Consolez-vous, dit-il, vous aurez de l'eau avant le coucher du soleil. » Dès le soir même, sans

1. Établissement d'un colon avec ses dépendances et plantations.



VUE DE LA RIVIÈRE GAUCHA, aux environs de Carthagène.

que jusque-là on eût vu la moindre apparence de pluie, elle commença à tomber, et dura pendant trois jours et trois nuits en telle abondance, qu'elle répara tous les dommages causés par la sécheresse.

Une autre fois, étant allé dans l'habitation de D. Nicolas de Barrios, le nègre qui était l'intendant de la maison, plein de respect pour l'éminente sainteté du Père et persuadé que Dieu l'envoyait pour le soulagement d'une pauvre négresse malade, le reçut avec de grandes démonstrations de joie et fit tout son possible pour le bien traiter. Il voulut le loger dans un appartement commode; mais le Père ne choisit qu'un misérable taudis rempli de blé d'Inde déjà échauffé, qui fourmillait de calandres et d'autres petits insectes. Cependant, pour répondre aux honnêtetés de son hôte, il lui donna de bonnes espérances au sujet de sa malade, et ayant dit un évangile sur elle, elle se trouva débarrassée de son mal. Ce ne fut pas la seule faveur dont Dieu récompensa la charité du nègre. Le Père, charmé, de son bon cœur, lui promit de dire trois messes pour lui : il en avait déjà dit deux, lorsque le jour suivant il pria son hôte de partir promptement avec lui pour aller dire la troisième dans un autre lieu. Le nègre un peu surpris fit d'abord quelque difficulté : il se rendit enfin ; et à peine furent-ils sortis de l'habitation, que des pirates hollandais y vinrent tout mettre à feu et à sang.

Il rendit le même service à une peuplade auprès de laquelle il était allé en mission. Éclairé tout à coup d'une lumière surnaturelle, il avertit ceux qui assistaient à ses instructions, de se chercher pour quelque temps une autre demeure, parce que dès la nuit suivante il devait arriver une troupe d'Anglais déterminés à saccager tout le pays. L'avertissement parut d'autant plus extraordinaire, qu'on n'avait pas eu encore la moindre nouvelle de l'arrivée d'aucun Anglais dans ces mers : mais on ne fut pas longtemps sans reconnaître la vérité de la prédiction et la sagesse de ceux qui en avaient profité. Ces pirates qu'on avait cru fort éloignés, abordèrent la nuit même à la côte, ravagèrent toute l'habitation et brûlèrent toutes les maisons, à la réserve de celle où le saint missionnaire avait logé et à laquelle il avait donné sa bénédiction.

C'est ainsi que, pour la conservation et le salut de ces nouveaux chrétiens, Dieu donnait à leur apôtre des lumières intérieures dont il ne manquait jamais de profiter lui-même, sans qu'aucune difficulté fût capable de l'arrêter. Étant un

jour chez un capitaine espagnol, il partit subitement de la maison pour se mettre en chemin au travers des montagnes escarpées qui étaient dans le voisinage, sans prendre ni guide ni compagnon ; soit pour leur épargner les fatigues d'une telle route, soit pour leur cacher les faveurs qu'il recevait du ciel. Quand il fut de retour, le capitaine lui fit d'aimables reproches, sur ce qu'il allait ainsi seul par des pays inconnus et presque impraticables. « Il s'agissait, répondit le saint missionnaire avec une grande simplicité, du salut de trois âmes. » On sut en effet qu'il était allé pour trois pauvres nègres, cassés de vieillesse, oubliés de tout le monde, abandonnés au milieu des montagnes dans les ruines de quelques misérables masures, et qui n'attendaient que le secours d'un prêtre pour mourir en paix.

Il revenait de ses missions si maigre, si exténué et si défait, qu'à peine pouvait-on le reconnaître ; de sorte que les supérieurs étaient obligés de modérer ses austérités. Ce qu'il perdait du côté de la mortification, il savait bien le retrouver du côté de la charité. Dès qu'il n'était plus occupé à ses missions de la campagne, il reprenait avec une nouvelle ardeur ses travaux ordinaires auprès des nègres, des hérétiques et des musulmans de la ville. Mais les désordres des catholiques le touchaient encore plus vivement que l'infidélité des uns et l'aveuglement des autres. Se regardant toujours comme l'apôtre de Carthagène, il ne pouvait voir sans douleur que Dieu n'y fût pas parfaitement servi : il croyait n'avoir rien fait pour sa gloire, en ramenant les idolâtres à la foi, tandis que les enfants de l'Église la déshonoraient par leurs mœurs toutes païennes.

IV.

Il entreprend de réformer Carthagène; conversion extraordinaire de quelques libertins.

POUR y remédier, autant par ses exemples que par ses discours, il marchait toujours dans les rues d'un air si recueilli et si plein de Dieu, qu'il inspirait du respect et de la piété à tous ceux qui le voyaient. Au milieu même des places publiques, il savait prendre son temps, pour faire au peuple des exhortations vives et pathétiques propres à donner à tous les assistants une grande horreur du vice, et une crainte salutaire des châtiments qui lui sont pré-

parés. S'il voyait un commencement de dispute et de querelle entre les habitants, il s'avançait aussitôt, et sa seule présence suffisait pour les apaiser. Trouvait-il des joueurs rassemblés en quelque endroit, il leur prescrivait lui-même ce qu'ils devaient exposer au jeu, pour prévenir, par la modicité de la somme, les excès où l'intérêt et le désespoir ont coutume de porter ; il les avertissait surtout de jouer sans tumulte et sans fraude, pour ne pas faire du jeu un trafic honteux ou un pillage criminel. Quelque part qu'il entendît jurer, ou proférer des paroles sales, il y accourait, et la vivacité de son zèle rendait presque toujours efficace une correction que la douceur de sa charité rendait aimable. C'était par cet heureux tempérament de sévérité et de douceur qu'il avait acquis une autorité à laquelle les plus libertins et les plus indociles n'osaient résister. Ceux qui s'occupaient d'entretiens suspects, craignaient tellement sa rencontre, que, dès qu'ils l'apercevaient de loin, ils se retiraient au plus vite, pour n'être pas surpris.

Outre le soin des hôpitaux et des prisons dont il était toujours chargé, les tentes des soldats, les magasins des négociants, les boutiques des artisans ouvraient tour à tour une nouvelle carrière à l'ardeur de sa charité et à la vivacité de son zèle. Il avait surtout une grâce particulière pour prévenir toutes les occasions d'offenser la divine majesté. S'il apprenait qu'il y eût quelques semences d'inimitié ou de haine entre les particuliers ou les familles, il se mettait aussitôt en devoir d'éteindre ces premières étincelles toujours capables de produire un funeste incendie, et il ne manquait jamais d'y réussir. Il se transportait chez les parties intéressées, et, par les charmes de sa douceur et de ses paroles, il savait si bien ménager les esprits et gagner les cœurs, qu'on l'appelait communément l'*ange de la paix*.

Il n'est aucun moyen de réformer les mœurs et de sanctifier les âmes qu'il n'embrassât avec ardeur. Une de ses principales attentions était d'aller dans les boutiques des artisans, où il savait qu'il y avait des jeunes gens et des enfants plus en état que les autres de profiter de ses instructions : il les exhortait à la crainte et à l'amour de Dieu, et tâchait de leur inspirer de bonne heure une tendre dévotion à la sainte Vierge. S'il entrait dans quelque maison pour confesser un malade, il chargeait son compagnon d'instruire les enfants, ou de faire une petite exhortation à toute la

famille, et s'il arrivait que le malade mourût, il en prenait occasion d'exhorter tous ceux qu'il trouvait rassemblés dans le voisinage, à bien vivre, pour bien mourir.

L'éclat de sa sainteté et le bruit de ses merveilles lui attira peu à peu un grand nombre de personnes de condition qui désiraient ardemment de se confesser à lui et de se gouverner par ses avis ; mais ce n'était ni aux riches, ni aux grands qu'il voulait s'attacher. Outre que le soin des nègres, des malades et des pauvres lui donnait assez d'occupation, et que d'ailleurs son humilité en souffrait, il savait qu'il y a communément peu à gagner et beaucoup à perdre avec ces sortes de gens, que leurs passions aveuglent et que leur prospérité enivre. Dès qu'ils se trouvaient dans l'affliction ou dans la disgrâce, il les recevait volontiers ; mais en toute autre circonstance, il fallait perdre avec eux beaucoup de temps en compliments, en cérémonies, en discours inutiles et mondains ; et pour lui, il ne savait que parler de Dieu, que s'occuper du salut des âmes. Aussi trouvait-il moyen de s'en défaire le plus honnêtement qu'il lui était possible, pour se livrer presque tout entier aux pauvres et aux malades.

Ses travaux auprès des Espagnols étaient suivis des mêmes succès qu'auprès des nègres et des infidèles : on eût dit que Dieu, pour l'intérêt de sa gloire, avait donné à ses paroles une vertu puissante, un charme secret dont il était impossible de se défendre.

Emmanuel Rodriguez attesta, en parlant de lui-même, qu'étant, le soir, derrière un arbre, pour attendre l'occasion de commettre un crime, le P. Claver passa près de là, en revenant de confesser un malade : quoique la nuit fût déjà si obscure qu'on ne pouvait distinguer les objets à deux ou trois pas, le serviteur de Dieu se tourna vers l'endroit où il se trouvait, en lui criant : « Prends garde, malheureux, car la mort est aux aguets derrière cet arbre. » Ces mots furent pour Rodriguez un coup de foudre : il prit aussitôt la fuite, et renonça de bonne foi à son projet criminel.

Cet ascendant qu'il avait pris sur les cœurs était si connu, que pour les pécheurs les plus désespérés, quand tous les autres moyens étaient inutiles, on avait soin d'appeler le saint apôtre de Carthagène.

On vint lui dire une fois qu'un ancien comte de Gelao, réduit à l'extrémité, était près de mourir en désespéré ; qu'il n'écoutait ni exhortations ni prières ; que, quand on lui pré-

sentait le crucifix, il détournait la tête comme un furieux ; et que les ministres les plus zélés n'avaient point jusqu'alors remporté d'autre fruit de toutes leurs peines, que le chagrin de le voir toujours plus endurci. Le Père y alla sur le champ, et, dès la première fois, il fut beaucoup mieux reçu que tous les autres. Ayant passé le reste du jour en prières pour ce malheureux, il revint le lendemain plein de confiance en Dieu; après avoir dit au malade tout ce que l'ardeur de son zèle lui inspirait en pareilles circonstances, il tire son crucifix de son sein, il lui ordonne de l'adorer et de mettre le bout de la croix sur sa bouche. A cet instant le cœur du moribond est attendri, il demande pardon à Dieu avec de grandes marques de repentir ; et après avoir reçu tous les sacrements avec une piété exemplaire, il laisse les assistants parfaitement rassurés sur son salut. Dès qu'il eut expiré, le saint homme pénétré de joie entra chez un gentilhomme dont il connaissait la vertu, et le pria de se joindre à lui pour rendre grâces à Dieu de la miséricorde qu'il avait exercée envers ce pécheur.

Il apprit qu'une femme espagnole, qui se trouvait en péril de mort, ne répondait à tous les avertissements salutaires qu'on lui donnait que par les paroles les plus abominables. On eût dit qu'elle était livrée à l'esprit impur ; de sorte que, pour ne pas augmenter ses crimes, chacun se faisait un scrupule de lui parler. Après l'avoir recommandée à Dieu, le Père l'alla voir, il dit un Évangile sur elle et il n'en reçut d'abord point d'autres réponses que tous les autres. Indigné d'entendre de pareilles ordures, le zèle du chaste directeur s'enflamme, et en lui présentant son crucifix : « Allez, lui dit-il d'une voix qui parut à cette malheureuse un coup de tonnerre, puisque vous voulez aller en enfer, allez-y : voici votre juge qui vous y condamne. » A ces mots, elle se tait enfin, sans oser même lever les yeux. Ce premier point gagné, le saint homme, à l'exemple d'un pasteur charitable qui ne frappe la brebis égarée que pour la ramener au bercail, change de ton, tâche de la faire revenir par la douceur, et la conjure d'espérer en la miséricorde d'un Dieu crucifié pour son salut. La malheureuse, pressée par tant de motifs si forts et si touchants, se rend enfin ; elle demande à se confesser et l'abondance de ses larmes ne laissa aucun lieu de douter de la sincérité de sa conversion.

Il n'en fut pas ainsi d'une autre femme que le serviteur de Dieu exhortait depuis longtemps à mener une vie plus régu-

lière. Quelques efforts qu'il pût faire, elle résistait toujours, et remettait sa conversion à un autre temps. « Hé bien ! lui dit-il un jour avec une sainte colère, continuez à fermer ainsi l'oreille à la voix d'un Dieu qui vous appelle; dans peu, vous verrez le succès de votre obstination.» Le châtiment suivit de près la menace : en moins de deux semaines cette misérable fut attaquée d'un mal si subit et si violent, qu'elle mourut sans avoir le temps de se reconnaître.

Il avait la même grâce pour consoler les personnes affligées. La dame Léonore d'Ordas ayant perdu l'espérance de revoir son mari, qui était absent depuis longtemps sans qu'on pût apprendre de ses nouvelles, tomba dans une telle mélancolie, que pendant plus de quatre mois on crut qu'elle en perdrait l'esprit. Ce qui augmentait son chagrin, c'est qu'elle se trouvait chargée de quatre ou cinq enfants en âge d'être établis, et à qui elle n'avait pas de quoi fournir le nécessaire. Ne sachant à quoi se résoudre, elle vint un matin à l'église du collège et demanda le P. Claver avec beaucoup d'empressement. Après lui avoir exposé le sujet et l'excès de son affliction, elle le conjura de prier Dieu pour elle et de vouloir bien lui donner quelque chose qui lui eût appartenu. L'humilité du saint homme fut troublée à cette proposition ; mais la dame lui ayant fait entendre qu'elle ne pouvait survivre à son malheur, et que, pour peu que ses peines durassent encore, elle se donnerait la mort, il tira la croix qu'il portait sur sa poitrine, lui dit de la mettre sur son cœur, pendant qu'elle entendrait la messe, et l'assura qu'elle y trouverait tout ce qu'elle désirait. L'effet suivit de près la promesse : cette croix dissipa en un instant tous les nuages de son esprit, adoucit toutes les amertumes de son cœur, et la laissa aussi remplie de consolation, que si la cause de ses peines eût totalement cessé, mais craignant qu'elles ne se renouvelassent bientôt, si elle se dessaisissait de cette croix salutaire, elle l'emporta chez elle, sans rien dire.Le Père, qui la regardait comme son plus précieux trésor, l'envoya redemander, et, pour l'obtenir plus aisément, il assura la dame qu'elle n'en aurait plus besoin : ce qui arriva comme il l'avait promis.



V.

Ses travaux et ses succès au temps de l'arrivée des galions.

QUELQUE occupé qu'il fût à réformer, à secourir, à consoler ainsi les habitants de Carthagène, les quatre derniers mois de l'année fournissaient encore plus ample matière à son zèle. Depuis le commencement de septembre jusqu'à Noël, les flottes d'Espagne ont coutume de se rendre à la baie de Carthagène, pour y joindre les vaisseaux du Pérou, du Potosi et de Quito, qui y arrivent chargés de toutes les richesses des Indes : le grand nombre d'étrangers qui s'y trouvent y forme alors une nouvelle ville plus corrompue encore que la première. A peine sont-ils débarqués à terre, qu'ils se livrent impunément à toutes sortes d'excès. Les haines, les vengeances, les duels y exercent librement toutes leurs fureurs. Enfin l'inconduite, l'ivrognerie, les usures, les fraudes, les jurements et les blasphèmes font de cette multitude débordée un assemblage de païens. C'est à ce torrent d'iniquités que le saint apôtre de Carthagène entreprit de s'opposer.

Pour ce dessein, il prenait avec lui quelques jeunes gens bien instruits et formés à son école, et il allait avec eux à la grande place, où aboutissent les quatre principales rues de la ville. Là il passait une grande partie de la journée à instruire, à exhorter, à inviter les pécheurs à la pénitence ; et il le faisait avec tant de force, qu'on ne pouvait l'entendre sans être vivement touché. On ne peut dire le nombre des querelles qu'il étouffa, des scandales qu'il fit cesser, des usures, et des autres désordres qu'il abolit. Pour soustraire aux dangers de l'indigence une infinité de pauvres filles, il trouva le moyen de les doter, soit par les aumônes qu'il allait lui-même recueillir dans la ville et sur la flotte, soit en faisant appliquer à cette bonne œuvre les amendes pécuniaires que les magistrats imposent en certains cas aux particuliers. En un mot, le fruit de ses travaux était si prodigieux, que vers la fin de l'année les confessionnaux étaient aussi fréquentés qu'ils le sont communément dans la semaine sainte.



VI.

Dieu le favorise du don de miracles.

TANT de succès n'eussent pas aussi pleinement répondu aux travaux d'un seul homme, si Dieu lui-même ne l'eût fait dépositaire de sa puissance en le favorisant des dons qu'il a coutume de communiquer aux apôtres des nations infidèles ; je veux dire du don des miracles, du don de prophétie, du don de pénétrer le secret des cœurs. Je commencerai par le don des miracles.

Un nommé François Lopez, chargé de recueillir les aumônes destinées à entretenir le luminaire de la confrérie du Saint-Sacrement, choisissait ordinairement pour faire cette quête, le temps de la plus grande ardeur du soleil ; parce qu'alors tout le monde se tient renfermé chez soi, pour éviter la chaleur. Dans l'exercice de cette bonne œuvre, il gagna une violente maladie qui le mit bientôt à l'extrémité. Pierre Mercado, son oncle, alla promptement chercher le P. Claver qui, à son arrivée, le trouva sans aucun signe de vie. Voyant que tout le monde le pleurait déjà comme mort : « Non, non, » dit-il avec confiance, « celui au service duquel il a perdu la santé saura bien la lui rendre ; et il n'a permis que le péril fût si grand, que pour mieux faire éclater la grandeur de sa miséricorde. » Il ordonna ensuite qu'on exprimât dans la bouche du malade l'eau d'une certaine espèce d'éponge, remède qui passe pour assez violent dans le pays ; mais un nègre fort expérimenté, qui se trouva présent, s'y opposa en soutenant que Lopez était mort. « Non », insista le saint homme, « il ne l'est pas : qu'on essaye seulement. » Puis il s'en retourna promptement à la maison, en recommandant le malade au Seigneur. On fit le remède ordonné, mais il n'opéra rien, et le nègre s'obstina plus que jamais dans son opinion. Tandis que toute la famille fondait en pleurs, Mercado va retrouver le Père, pour se consoler du moins avec lui. « Eh ! pourquoi », lui dit le serviteur de Dieu, « pleurez-vous ainsi votre neveu ? Retournons, le remède aura peut-être plus de vertu une autre fois. » Aussitôt il se met en chemin, entre chez le malade, bénit la boisson qu'il avait d'abord ordonnée, remue lui-même l'eau avec la main ; et à peine l'eut-il donnée au malade, qu'on entendit celui-ci pousser un grand soupir. Dans le premier transport de joie, tous les assistants

coururent à lui ; et le Père, entendant crier au miracle, disparut promptement. Quelque soin que son humilité eût pris de cacher ce prodige aux yeux des hommes, sa fuite précipitée, son air embarrassé, son espèce d'obstination à conseiller un remède, qui dans ces circonstances est souvent plus nuisible que salutaire, le trahirent malgré lui : et ce qui ne laissa plus aucun lieu d'en douter, c'est que dès ce même jour le malade fut parfaitement rétabli.

Le receveur André de Castro l'ayant fait appeler chez lui pour y baptiser un enfant qui paraissait en danger de mort, il voulut faire chauffer l'eau qui lui parut trop froide : mais comme il ne se trouva point alors de feu dans la maison et que le danger pressait, le saint se fit apporter l'eau, la bénit, la mêla avec la main, et à l'instant la personne qui tenait le vase d'argent sentit, au travers du métal, une douce chaleur qui la surprit extrêmement.

L'esclave d'une femme voisine du collège étant prête à expirer d'une hémorrhagie, sa maîtresse fort affligée, parce qu'elle n'avait point d'autre domestique pour la servir, fit avertir le P. Claver de venir la confesser au plus tôt. Il y alla, et après lui avoir donné l'absolution : « Levez-vous, Marie », lui dit-il, « et servez votre maîtresse. » Elle obéit, et se trouva sur-le-champ en état de rendre dans la maison tous les services ordinaires.

La sœur de la dame Isabelle d'Urbina étant malade d'une petite vérole accompagnée de pourpre, Isabelle envoya une chaise à porteur au P. Claver, qui était alors fort âgé et fort infirme, en le conjurant de venir disposer sa sœur à la mort, et la consoler elle-même. En arrivant, le Père fit prendre à la malade un petit morceau de conserve fort commune ; après quoi il dit à Isabelle : « Ne craignez plus de voir mourir votre sœur : la mort est, à la vérité, venue bien près d'ici, mais elle a passé. » En achevant ces paroles, il sortit. Le médecin étant venu quelques moments après et trouvant la malade fort affaiblie, voulut lui faire donner l'Extrême-Onction ; mais les deux sœurs pleines de confiance dans les paroles de leur saint directeur, ne jugèrent pas à propos de se presser ; et en effet la parfaite guérison suivit de près la visite et le remède. Mais Dieu voulut faire sentir à la même dame, par un événement bien différent, quoique non moins miraculeux, qu'il connaît beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est avantageux; et qu'en pareil cas, il faut s'abandonner avec confiance entre

ses mains. Son mari ayant été attaqué d'une maladie contagieuse dans un petit château à quelque distance de la ville, on fit prier le saint homme de venir au secours de ce gouverneur, qui était presque à l'extrémité. Il porta avec lui une image du F. Alphonse Rodriguez, qu'il présenta au malade. Dès que celui-ci l'aperçut, il témoigna beaucoup de joie et de respect ; il promit, s'il guérissait, une grosse somme d'argent pour contribuer aux frais de la canonisation de ce grand serviteur de Dieu. Le Père lui-même se mit en prières, et récita un évangile sur le gouverneur qui, malgré l'espérance d'un prompt rétablissement, mourut bientôt après fort regretté de tout le monde. Isabelle, inconsolable d'une telle perte, s'imagina que le Père n'avait pas voulu prier le Seigneur pour la santé de son mari, ne doutant point qu'il n'eût été exaucé s'il l'eût fait : elle s'en plaignit à lui-même fort amèrement, et eut le courage de lui demander s'il ne l'avait point trompée ? « Non », répondit Claver, « et le F. Alphonse lui-même a demandé instamment à Notre-Seigneur la guérison du malade ; mais ce divin Sauveur lui a répondu, qu'il lui était beaucoup plus avantageux de mourir maintenant, parce qu'il ne serait jamais mieux disposé. Il assura depuis si positivement et si souvent que ce gentilhomme était sauvé, qu'on ne peut révoquer en doute ses connaissances sur ce point, et que la vertueuse épouse se consola de la perte de son époux, par la certitude de son bonheur.

D. Vincent de Villalobos fut attaqué d'un mal si violent, que toute la famille en pleurs le regardait déjà comme mort. Une femme de sa connaissance lui dit qu'une de ses esclaves étant sur le point d'expirer, elle lui avait mis, par le conseil du P. Claver, une certaine racine sur la tête et que en peu de jours elle avait été totalement guérie. C'étaient effectivement quelques racines broyées que le saint homme employait ordinairement dans ces sortes de rencontres, plus pour cacher le miracle que pour servir de remède. Plein de confiance, ce gentilhomme se fit appliquer le même remède sur la tête et sur le front : il dormit ensuite tranquillement, l'appétit qu'il avait totalement perdu lui revint et son mal se dissipa.

Une esclave de Dona Marie-Anne de Bellido tomba si dangereusement malade, qu'en peu de temps elle fut réduite à l'extrémité. Déjà même on la croyait morte et on se disposait à l'ensevelir, lorsque le P. Claver arriva, sans avoir été ni appelé, ni averti. « Non, non », dit-il en la voyant, « elle n'est

pas morte, et même elle ne mourra point. » Il l'appelle aussitôt par son nom, elle ouvre les yeux, lui répond, se confesse et se trouve parfaitement guérie.

Un autre jour qu'on l'avait été chercher en hâte pour un malade, il le trouva déjà privé de tout sentiment. Comme tout le monde jugea qu'il avait expiré, le Père mit sur le corps la croix qu'il portait et se retira aussitôt, en donnant pourtant quelque espérance à ceux qui étaient présents. A peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'on le rappela : le Frère qui l'accompagnait, demanda ce qu'on voulait ? et comme on lui répondit que le malade désirait parler au P. Claver, le bon Frère, qui croyait la chose impossible, voulut continuer son chemin ; mais on le pressa si fort, qu'ils revinrent et trouvèrent celui qu'on avait cru mort parfaitement guéri. Cet homme rendit la croix, en faisant mille remercîments à son bienfaiteur, qui de son côté, sans proférer la moindre parole, retourna promptement au collège : mais son compagnon, aussi étonné du silence du Père que du prodige même, n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il raconta à tout le monde ce qu'il venait de voir.

Les démons ne résistaient pas plus que les maladies à la vertu de son pouvoir ; et le nombre des possédés qu'il délivra fut si grand que, dans les informations qui se firent après sa mort, on ne put recueillir qu'une partie des faits. En voici un exemple d'autant moins douteux, qu'il se passa à la vue d'une infinité de personnes. Dans l'hôpital de Saint-Sébastien, un nègre encore infidèle fut pris d'une maladie inconnue et qui paraissait incurable. Il oublia tout à coup sa langue naturelle, pour en parler une que personne ne pouvait entendre ; il sentait au dedans de lui-même une voix terrible qui le menaçait de mort, si jamais il songeait à se faire baptiser ; il devint enfin si furieux, qu'il voulait se détruire. Le P. Claver ayant été appelé, reconnut sans peine l'artifice et la rage de l'esprit des ténèbres : il dit quelques évangiles sur le malade et en lui mettant la main sur la tête, il récita le « *Credo* » à haute voix. A l'instant le démon prit la fuite, le nègre, devenu tranquille, parla sa langue ordinaire ; il demanda le baptême, et dès qu'il l'eût reçu, il se trouva délivré de toutes ses infirmités.

Ce n'est pas toujours par des guérisons ou des délivrances miraculeuses, que le Seigneur fait éclater la sainteté et la puissance de ses serviteurs. Une jeune négresse portant un panier plein d'œufs qu'elle allait vendre au marché, fut ren-

contrée par un Espagnol, qui, pour je ne sais quelle raison, lui donna un soufflet. Le coup fut si violent, que le panier tomba par terre et que tous les œufs furent cassés. La pauvre fille désolée de cette perte jeta de grands cris, qui mirent tout le voisinage en rumeur. Le P. Claver, qui passait par là, comme par hasard, fut touché de compassion ; et, s'étant approché de la négresse, il lui demanda ce qu'elle avait à pleurer ? « Ce que j'ai », répondit-elle : « voyez, mon Père, c'était là tout mon bien, tout ce que j'avais pour vivre pendant plusieurs jours.— Hé bien ! » répliqua le saint homme, « remettez vos œufs dans votre panier, et ne pleurez plus. » Ensuite, comme pour lui aider à les ramasser, il se mit à les pousser doucement vers elle avec le bout de son bâton, et, à mesure qu'il les touchait, ils devenaient aussi entiers qu'auparavant. L'esclave tout étonnée ne savait que penser et prenait tout ce qu'elle voyait pour un enchantement. Elle se retourna pour remercier son bienfaiteur, mais il avait disparu.

Il arriva une autre fois que le P. Claver, tout absorbé en Dieu au moment qu'il donnait la communion au peuple avec la plus belle chasuble de l'église, alla heurter contre une lampe dont l'huile se répandit sur lui. Quand il retourna à la sacristie, le Frère, tout désolé de voir son ornement perdu, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches très vifs et en des termes peu mesurés ; mais voyant que le Père ne répondait rien, il alla en murmurant mettre la chasuble dans un coin séparé, de crainte qu'elle ne gâtât les autres. Le saint homme se retira dans l'église, en priant Dieu pour celui qui venait de le traiter si mal. Dès le lendemain, le sacristain étant allé revoir la chasuble, fut bien étonné de la trouver aussi propre et plus brillante même qu'auparavant. La surprise et la joie furent égales dans ce bon religieux, qui parut presque aussi sensible au recouvrement de son ornement qu'au prodige qui le lui avait rendu.

Il faudrait un volume entier, pour rapporter toutes les guérisons subites, ou désespérées, toutes les merveilles que le saint apôtre opéra dans l'exercice de son ministère, soit en visitant seulement le malade, soit en récitant sur lui un évangile, soit en lui envoyant quelques conserves, soit enfin en lui appliquant quelque relique. En voici un trait singulier, et qui fit plus de bruit que la plupart des autres.

Un jeune Catalan, particulièrement connu du P. Claver, résolut de s'embarquer en qualité de chirurgien, sur un vais-

seau qui partait pour l'île de Cuba, de conserve avec celui qui portait le gouverneur de la Jamaïque. Avant que de mettre à la voile, il alla prendre congé du Père, à qui il demanda des reliques pour sa sauvegarde durant le voyage ; et en ayant obtenu quelques-unes, qui étaient renfermées dans un papier, il les attacha sur sa poitrine. Lorsque les deux vaisseaux furent en vue de la Jamaïque, on aperçut un gros navire ennemi qui leur donna la chasse. Celui qui portait le gouverneur eut le temps de gagner le port, tandis que l'autre, resté seul, était obligé de soutenir un feu terrible. Au milieu du combat, une balle frappa le chirurgien à la poitrine; il tomba sous le coup, on le crut mort et on le retira promptement à fond de cale. Comme on le déshabillait, pour tenter de lui donner quelques secours s'il n'était que blessé, on vit tomber de son sein une grosse balle qui, s'étant arrêtée contre le papier, ne lui avait laissé qu'une légère contusion sur la chair. On lui demanda avec étonnement la cause d'un événement si extraordinaire ; et ayant répondu qu'il était redevable de son salut à ce papier qui venait du P. Claver, il fut obligé de le partager, aussi bien que les reliques entre tous les gens de l'équipage. Cependant les ennemis, contents de la prise du vaisseau, débarquèrent leurs prisonniers dans l'île de la Jamaïque, où le bruit de ce prodige se répandit en peu de temps. Le gouverneur, de retour à Carthagène, eut soin de l'y publier ; et le jeune chirurgien étant venu remercier le Père, prit à part le F. Gonzalez, lui raconta le fait et le pria de l'écrire, afin que la mémoire d'un événement si miraculeux ne se perdît point.

La vertu communiquée au serviteur de Dieu semblait n'être inutile que pour lui-même; de sorte que, dans les infirmités dont il était accablé, il ne trouvait de ressource que dans sa patience et sa soumission à la volonté de Dieu. Cependant, un jour qu'il était tombé fort gravement et s'était fait à la tête une blessure qui ne fut pas bien traitée par un chirurgien peu habile, on en fit venir un autre plus expert. Celui-ci jugea à propos d'ouvrir la plaie de la largeur de plus d'un doigt, et, le lendemain, l'ayant trouvée parfaitement guérie sans aucune autre marque qu'une petite cicatrice rouge, « Il a passé par ici, » dit-il aussitôt avec étonnement, « un plus grand chirurgien que moi. » Il demanda ensuite un nouveau linge au Frère infirmier, sous prétexte de changer l'appareil, mais en effet pour avoir la consolation d'emporter celui qui

était déjà teint du sang d'un si saint homme. En arrivant chez lui, il l'appliqua sur les yeux de sa femme, qui depuis trois mois était incommodée d'une grosse fluxion, et dans le même instant elle se trouva guérie.

VII.

Dieu lui fait connaître ceux qui ont besoin de son secours.

IL n'était pas toujours nécessaire qu'on s'adressât à lui, pour éprouver l'effet de son pouvoir auprès de Dieu. On a déjà remarqué plus d'une fois, que souvent il connaissait par une lumière surnaturelle les personnes malades, affligées, qui avaient besoin de son secours. C'est ce qui fut juridiquement prouvé dans les informations canoniques, on en verra avec plaisir quelques exemples. Un pauvre homme, nommé Alphonse Nicolas, étant tombé dangereusement malade, fut tout surpris de voir le P. Claver entrer chez lui, parce qu'il ne l'avait point fait avertir, et que d'ailleurs son logement était si écarté qu'on ne pouvait le trouver que très difficilement. Après lui avoir dit quelques paroles de consolation, le saint homme l'exhorta à se confesser ; et, ayant appris de lui qu'il s'appelait Nicolas, il lui demanda s'il voulait voir son patron. Le pauvre répondit qu'il le voulait bien. Aussitôt le Père tire de sa poche un livre où était l'image du saint et la présente au malade. On y voyait une troupe de démons fuyant à l'aspect du saint évêque, et dont la figure terrible fit une si forte impression sur Alphonse qu'au moment même il conçut une vive douleur de ses péchés, et que, pour commencer une vie plus chrétienne, il voulut faire une confession générale. Le Père lui fit en sortant une aumône considérable, il continua de le visiter tant qu'il fut malade ; et, après lui avoir rendu les plus humiliants services, il baisait les ulcères dont il était couvert. Quand le malade fut en état de marcher, il venait tous les jours à l'église du collège ; dès que le P. Claver l'apercevait, il se levait du confessionnal et le prenait par le bras, pour l'aider à se traîner jusqu'à la chapelle du Christ, où il avait soin de le placer de manière qu'il pût entendre la messe commodément.

On vit alors se renouveler mille fois, en faveur des Espagnols, les merveilles opérées en faveur des nègres qui avaient

besoin d'un prompt secours. Comme il allait un jour voir un malade pour qui on l'avait appelé, il s'arrêta tout à coup au milieu du chemin, puis s'adressant à son compagnon : « Mon Frère, » lui dit-il en homme inspiré, « retournons sur nos pas, et allons sauver une âme. » A ces mots il marche en diligence vers l'endroit que lui marquait l'esprit de Dieu, et il entre dans une cabane où il trouve un pauvre Espagnol que la misère et le désespoir avaient réduit à se pendre. Comme il respirait encore, le P. Claver coupe la corde, reçoit ce malheureux entre ses bras et le fait revenir à force de soins. S'appliquant ensuite à la guérison de son âme, il lui fait vivement sentir le risque qu'il avait couru de périr éternellement ; et le voyant pénétré d'une sincère douleur de son crime, il le confesse, le console et le laisse enfin déterminé à recevoir avec soumission la croix dont Dieu l'avait chargé.

Une dame espagnole, dont le fils avait mal réussi dans quelques affaires qu'on lui avait confiées, se voyant accablée de dettes et poursuivie par des créanciers impitoyables, dont elle essuyait tous les jours les menaces et les mauvais traitements, tomba dans un si violent désespoir qu'elle prit la résolution de s'empoisonner. Au moment qu'elle descendait pour fermer la porte de la maison,afin que personne ne vînt la troubler dans l'exécution de son dessein, le P. Claver, conduit par une inspiration particulière, entra dans la cour. « Qu'y a-t-il donc, Madame, » lui dit-il en la regardant d'un air de bonté et de compassion ? Frappée d'une visite à laquelle elle ne s'attendait pas et revenue à elle-même : « Ah! mon Père, s'écria-t-elle, soyez le bien-venu : c'est sans doute un ange que Dieu m'envoie pour me secourir. » En même temps, elle se jette à ses pieds et lui montre le poison qu'elle avait préparé. Le Père l'ayant reprise avec fermeté, lui fit une vive exhortation sur la dette éternelle qu'elle allait contracter, sur les exigences tyranniques des démons auxquels elle voulait se livrer, et sur les avantages des afflictions et de la patience. « Eh ! pourquoi, ajouta-t-il, désespérer, même en cette vie ? Que n'avez-vous recours à Dieu ? Ne savez-vous pas que c'est un père qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui ? » La dame, vivement touchée, reconnut sa faute, la confessa et, après en avoir reçu l'absolution, se résigna parfaitement à tout ce qu'il plairait à la Providence de lui envoyer.

Dans une maison de Carthagène distinguée par sa piété, il y avait un grand nombre de négresses à qui on ne permettait

pas de sortir. Une d'entre elles, ne pouvant supporter une pareille contrainte, prit le parti de s'enfuir. Au bout de quelque temps, elle eut de vifs remords; mais la crainte du châtiment l'empêchant de retourner, elle résolut de se donner la mort. Dans ce dessein, elle se munit d'une corde, sort de la maison où elle se tenait cachée, monte sur un arbre, et s'étant déjà mis la corde au cou, elle s'écrie : « JÉSUS, soyez avec moi. » A ce nom si doux et si puissant, la corde rompt ; la négresse tombe à terre pénétrée de repentir, et,faisant le signe de la croix, elle bénit la miséricorde divine de l'avoir délivrée d'un tel péril, mais sans pourtant oser encore retourner chez ses premiers maîtres. Au milieu de son embarras, elle entendit une voix secrète qui lui disait d'aller à l'église des jésuites et de s'adresser au P. Claver : elle y alla sur-le-champ et se confessa de son crime, en lui montrant la corde rompue. Le saint homme, après lui avoir donné tous les avis nécessaires, la ramena lui-même à ses maîtres, et en obtint le pardon de cette malheureuse esclave, en les assurant de son repentir.

Un jour, sortant du collège, le P. Claver rencontra sur son chemin une jeune dame: «Où allez-vous, lui dit-il?» La pauvre femme hésitant à répondre: «Donnez-moi, ajouta-t-il avec bonté, ce que vous portez là. » Elle, le regardant comme un homme inspiré, tira aussitôt de sa poche une corde qu'elle lui montra, en lui avouant que le désespoir la lui avait fait prendre pour terminer ses jours. « Hé ! pourquoi, ma fille, reprit-il encore, voulez-vous mourir, tandis que je suis ici, prêt à vous donner tous les secours nécessaires ? » Il lui ordonna ensuite de retourner chez elle, lui fit faire une confession générale et l'engagea à mener désormais une vie chrétienne.

Il tira encore du même péril une malheureuse esclave désespérée de ne pouvoir obtenir la liberté que son maître lui avait souvent promise pour récompense de ses services. Toutes les fois qu'elle faisait réflexion à son malheur, le démon lui apparaissait tout disposé à la délivrer de ses maux : « Que tardes-tu »? lui disait-il, en lui témoignant beaucoup de compassion de son état. « Que ne te donnes-tu la mort ? C'est la fin de tous les maux de la vie. Te voilà esclave et malheureuse pour toujours ; et si tu avais assez de courage pour exécuter ce que je te conseille, tu serais admise dans le ciel au nombre des martyres. » Un jour qu'elle était à une fenêtre, où il y avait des grilles et des barres propres au dessein du prétendu médecin : « Voilà, lui dit-il, une belle occasion de

te rendre heureuse ; mais dépêche-toi, car je vois venir ici un homme que je hais, parce qu'il est mon plus grand ennemi ; et s'il arrive, nous ne pourrons achever. Déjà elle s'était passé la corde au cou, lorsque le P. Claver entra dans la maison : « Ne te l'avais-je pas bien dit ? » lui cria le démon, en prenant la fuite. — « Et qu'est-ce ceci ? » lui dit à son tour le saint homme en l'abordant. « Que faites-vous ? Pourquoi cette corde ? — Hélas ! mon Père », répondit la pauvre esclave en versant des torrents de larmes, « c'est la peine de mes péchés, j'étais perdue sans vous. — Hé bien ! » répliqua-t-il, en lui présentant le crucifix, « voici qui vous pardonnera ces péchés, si vous vous en repentez vivement à ses pieds. » Il la disposa ensuite à faire une confession générale et la laissa très contente de passer le reste de sa vie dans l'esclavage pour expier son crime.

Souvent Dieu ôte aux hommes les biens périssables de la fortune, pour leur inspirer le désir des biens éternels : mais il en est peu qui imitent la résignation de Job ; et la plupart ne deviennent malheureux dans le temps que pour le devenir plus encore dans l'éternité. Combien de gens à Carthagène auraient éprouvé ce funeste sort, sans le zèle et la charité du saint apôtre ? Il suffira d'en rapporter quelques traits des plus remarquables. Un homme ayant perdu tout son bien en conçut un chagrin d'autant plus violent, qu'il se voyait tourmenté sans cesse, d'un côté, par des créanciers avides qui voulaient être payés, et, de l'autre, par une nombreuse famille qui lui demandait de quoi vivre. Dans les accès de sa douleur et de son désespoir, il entendit une voix secrète qui lui répétait sans cesse : « Pends-toi, pends-toi. » Quoiqu'il ne pût ignorer d'où partait un semblable conseil, aveuglé par son chagrin et par sa passion, il était sur le point de s'y rendre, lorsque Dieu en eut pitié, le conduisit dans la maison d'un de ses amis, qui, à son air égaré, se doutant de son dessein, le mena sur-le-champ au P. Claver. Le saint homme le prit en particulier ; et, par ce talent de persuader qui lui était propre, il le détermina à faire une bonne confession : après quoi il lui mit au cou une médaille de saint Ignace, et le renvoya si consolé, que dans l'espace de quinze jours il recouvra la joie et la santé.

La même chose arriva à un homme de condition, mais avec des circonstances beaucoup plus singulières. Outré de se voir presque réduit à la mendicité, ce malheureux

résolut de se détruire. Pour exécuter son dessein en liberté, il envoya sa femme chercher le P. Claver, sous prétexte de venir le consoler. Déjà la dame était à la moitié du chemin, lorsque, faisant réflexion au risque qu'il y avait à laisser ainsi son mari seul en proie à ses idées noires, elle se sentit comme inspirée de retourner sur ses pas. En rentrant dans la maison, elle entend un grand bruit du côté du jardin : elle y court avec précipitation, et trouve son mari pendu à un arbre, mais qui luttait encore contre la mort. Sa douleur lui donnant des forces, elle le soulève par les pieds, en appelant à grands cris les voisins à son secours. On arriva assez à temps pour détacher ce malheureux avant qu'il expirât ; mais dès qu'il fut revenu à lui, il entra dans une telle fureur, qu'il cherchait une épée ou un couteau pour se percer. Le P. Claver, appelé en hâte, eut à peine pris la main de ce maniaque, en lui mettant au cou une médaille de saint Ignace, qu'à l'instant il devint tranquille. Il employa une grande partie de la nuit à se confesser ; et dès le lendemain matin, le gentilhomme vint à l'église pour rendre ses actions de grâces à saint Ignace, mais en publiant hautement que c'était par l'entremise du fils qu'il était redevable au père d'un tel bienfait.

Citons pour terminer un événement plus extraordinaire encore. Le Frère sacristain ayant aperçu, dans la cour du collège, un homme qui marchait d'un air triste et paraissait réduit au désespoir, eut envie de lui parler pour lui donner quelque consolation ; mais cet homme refusa obstinément de l'écouter en disant qu'il était déjà trop tard. Le bon Frère redoubla ses instances : tout ce qu'il put tirer de lui, c'est que Dieu sans doute l'avait conduit en ce lieu, pour mettre fin à ses malheurs, mais qu'il ne pouvait lui en découvrir la cause. Le sacristain l'engagea enfin à s'adresser au P. Claver, qui, après lui avoir parlé en secret, le retint dans la maison pendant toute la nuit et lui servit lui-même à souper. Le matin, cet homme, devenu plus tranquille, se confessa avec de grands sentiments de repentir, et, délivré tout à coup de ses inquiétudes, il conjura le Père de lui aider à rendre grâces à Dieu de ses infinies bontés, et de raconter à tout le monde ce qui l'avait amené au collège et ce qui lui était arrivé. Voici ce qu'il rapporta lui-même. « J'avais perdu tout mon bien, lui dit-il, et ne sachant plus comment vivre, je pris le parti de me donner la mort. Dans cette résolution, je me mis en chemin vers une montagne peu éloignée de la ville. En ce

moment un homme inconnu se présenta à moi ; et, m'ayant dit avec beaucoup de douceur de ne rien craindre, de me fier à lui, et de le suivre, il me conduisit par un sentier tout hérissé d'épines et de buissons touffus, où, pour faire un pas, il fallait m'ouvrir le chemin avec des peines infinies. Surpris de me voir tout déchiré et tout couvert de sang, je dis à mon guide : « Eh ! JÉSUS ! où me conduisez-vous ? » A ces mots le fantôme disparut; et moi, ayant fait aussitôt le signe de la croix, je retournai sur mes pas pour retrouver mon chemin. Dès que j'y fus arrivé, j'aperçus la même figure qui se présenta de nouveau, en me répétant les mêmes paroles que la première fois. Alors ne pouvant plus douter de ce que c'était, je fus saisi de frayeur, et je m'enfuis à toutes jambes vers le collège des jésuites. J'y restai quelque temps, flottant entre le désir de me délivrer de mes peines et la honte d'en avouer le sujet. Deux fois je voulus sortir, mais je fus toujours arrêté par la vue du même fantôme, qui du milieu de la rue me faisait signe de venir. Enfin, dans le temps qu'aux approches de la nuit je voulais encore m'en retourner, le sacristain de votre maison m'a rencontré. Vous savez tout le reste. »

VIII.

Il pénètre dans le secret des cœurs.

A CE don de faire des miracles et de consoler les personnes réduites au désespoir, Dieu voulut encore unir celui de prédire l'avenir et de pénétrer dans le secret des consciences. Tant d'âmes qu'il secourut si à propos, sans avoir pu naturellement être instruit de leur état, ainsi qu'on vient de le rapporter, en seraient déjà une preuve incontestable ; mais ses lumières ne se bornaient pas à ces connaissances. Il lisait dans le cœur des nègres qu'il confessait, et ne manquait pas de leur rappeler les péchés qu'ils oubliaient, ou que la honte leur faisait dissimuler. Quelque soin qu'ils prissent de se cacher, il découvrait leurs dissensions, leurs rancunes secrètes, ou le dessein qu'ils avaient formé de s'enfuir. Il n'est pas croyable combien il en retint par là dans le devoir.

Il y avait dans un monastère quatre négresses fort vertueuses, qui faisaient tour à tour l'office de portière. Le Père, qui les estimait beaucoup, leur parlait de Dieu toutes les fois qu'il y allait. Une religieuse, fort curieuse de savoir ce qu'il pouvait leur dire, se cacha un jour pour l'écouter ; et

ne trouvant pas dans ses discours tout ce qu'elle avait espéré, elle ne put s'empêcher de murmurer en elle-même. A peine avait-elle porté ce jugement peu favorable, que le Père interrompant la suite de son discours, dit en élevant la voix : «Au reste, ce n'est pas pour les blanches, mais pour les noires que je parle de la sorte et d'une manière si simple.» La religieuse, bien étonnée de ce qu'elle entendait, apprit à ne pas précipiter ainsi ses jugements.

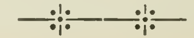
D. Diégue de Villegas était depuis quelque temps fort inquiet, au sujet d'une affaire de conséquence qui l'embarrassait et qu'il n'osait communiquer à personne. Ne sachant quel parti prendre, son esprit était sans cesse dans une agitation qui le détournait de ses autres devoirs. Un jour, au sortir de l'église, ayant été prendre de l'eau bénite au pilier le plus proche du confessionnal du Père Claver, le saint homme sortit pour un moment, et lui dit en l'abordant d'un air d'autorité : «Laissez cela, abandonnez tout à Dieu.—Hé ! quelle est donc la chose que je dois ainsi abandonner ?» lui répondit l'Espagnol tout surpris. Alors le Père lui découvrant à lui-même ce qu'il s'obstinait à tenir caché, le conjura de ne plus tant s'inquiéter et de se confier en Dieu qui aurait soin de tout. D. Diégue sortit de l'église, si frappé de ce qu'il venait d'entendre et si convaincu que, dans cet événement, il y avait quelque chose, de surnaturel, que depuis il regarda toujours le Père comme un saint et un prophète inspiré de Dieu.

On pourrait citer une infinité de faits semblables, pour prouver que D. Diégue ne se trompait pas. Il y avait déjà longtemps qu'un nommé Thomas Lopez conservait une haine mortelle contre un homme qui avait tué son frère, et que le P. Claver faisait inutilement tous ses efforts pour l'engager à pardonner à son ennemi. La mère de Lopez, qui n'était pas moins animée que lui, étant tombée malade, le Père l'alla visiter avec sa charité ordinaire ; et, comme elle était fort pauvre, en la quittant il lui mit en main une somme assez considérable. Le fils, instruit de ce bienfait, s'imagina que le saint homme avait voulu acheter à ce prix la réconciliation qu'il désirait, et que ce don n'était pas une pure aumône. Dans cette persuasion, il reporta l'argent au Père, qui en le voyant et sans lui donner le temps de proférer une seule parole, lui dit avec douceur : « Non, mon fils, il n'en est pas comme vous le pensez : mon intention a été de faire une aumône et non pas un achat. » Lopez demeura interdit, et

voyant qu'il perdrait sa peine à disputer plus longtemps contre un saint qui lisait au fond des cœurs, il se réconcilia sincèrement avec son ennemi, et s'abandonna lui-même tout entier aux soins de son bienfaiteur.

Un autre jeune homme fort déréglé, pressé par les sollicitations de ses parents, prit enfin le parti d'aller trouver le P. Claver et lui demanda s'il voulait le confesser ? « Hé ! pourquoi ne le voudrais-je pas ? répondit-il. Mais vous, pourquoi ne venez-vous pas bien disposé à recevoir cette grâce ? Allez promptement au pied de l'autel, disposez-vous mieux, et revenez.» Le jeune homme, après quelques prières faites plus par complaisance que par piété, vint se représenter au saint homme qui, en le voyant, lui dit avec quelque émotion : « Mon fils, on ne se moque pas ainsi de Dieu : vous voilà encore moins bien disposé qu'auparavant ; est-il possible que vous ne vouliez pas vous détacher de cette occasion de péché?» Puis il le prend par la main, et le conduit lui-même devant le Saint-Sacrement, où il lui fait réciter cinq *Pater* et cinq *Ave.* Dans l'instant même le jeune homme se trouve changé, il conçoit une vive douleur de ses désordres et se confesse avec beaucoup de sincérité.

Vers le même temps il arriva une petite aventure bien propre à confirmer l'idée qu'on avait des lumières surnaturelles du saint religieux. Dona Constance de Luna avait deux enfants, qui jour et nuit ne faisaient que se tourmenter et que crier, jusqu'à troubler sans cesse le repos de toute la maison. La famille, ne pouvant découvrir la raison de ces agitations continuelles, eut recours au P. Claver, comme à un homme particulièrement éclairé de Dieu et tout puissant auprès de lui. Il se rend chez la dame, et en voyant les deux enfants : «Sont-ce donc là, dit-il en souriant, ces deux petits méchants qui troublent tout ?» On lui répondit que c'était eux-mêmes. «Mais, ajouta-t-il, où donc est l'eau pour les baptiser ?» On l'assura qu'ils avaient été baptisés. «Je le sais, reprit-il, mais ils ont été mal baptisés.» On interrogea les témoins du baptême et, sur leurs réponses, on découvrit qu'on avait omis une circonstance essentielle dont le défaut rendait le baptême nul. Alors le Père les ayant baptisés lui-même, ils devinrent tranquilles et le calme fut rétabli dans la maison.



IX.

Il est favorisé du don de prophétie. — Diverses prédictions en conséquence.

L'AVENIR ne lui était pas plus caché que le fond des cœurs, et le besoin des malheureux.

Dona Théodora Banquelez, épouse de Don Gabriel de Mendez, gouverneur de Sainte-Marthe, étant sur le point de repasser en Europe avec son mari, voulut prendre congé de l'apôtre de Carthagène et se recommander à ses prières : «Madame, lui répondit-il avec politesse, allez avec la bénédiction de Dieu ; mais sachez que peu après ce voyage qui sera heureux, il vous en faudra faire un autre bien plus long.» Comme elle se montrait curieuse de savoir ce qu'il voulait dire par là, il lui déclara nettement que ce voyage serait pour l'autre vie ; qu'elle mourrait peu de jours après son arrivée en Espagne ; et que Dieu voulant l'appeler à lui, il fallait se soumettre à sa volonté sainte, qui fait tout pour notre bien. La dame, quoique jeune et en parfaite santé, suivit le conseil du P. Claver ; elle se disposa sérieusement à paraître devant Dieu, et sa mort, qui suivit de près son débarquement en Espagne, justifia la sagesse de ses précautions.

Une autre fois, étant allé chez Dona Marie-Anne de Villedo, il demanda avec beaucoup d'instance à parler à un certain esclave de la maison ; mais, comme il venait de sortir à l'heure même, il chargea la maîtresse de le lui envoyer, dès qu'il serait revenu. « Que voulez-vous donc ? mon Père, » lui dit le nègre en l'abordant. « Que vous vous confessiez tout à l'heure, comme pour mourir,» répondit le Père. Après s'en être défendu quelque temps sur ce qu'il n'avait rien à craindre et qu'il se portait bien, il obéit enfin et se confessa. Quand il fut retourné à la maison, il mangea de bon appétit, se coucha plein de santé, et le lendemain matin on le trouva mort dans son lit.

Le bruit s'étant répandu quelque temps après dans Carthagène, que le mari de la même dame avait été tué à la guerre de Catalogne, une de ses amies alla pour la consoler dans son affliction, et tâcha de la rassurer sur ce qu'on n'en avait point encore appris de nouvelles certaines. Voyant qu'elle ne gagnait rien sur l'esprit de l'épouse désolée, elle lui

conseilla d'envoyer chercher le P. Claver, qui était plus que personne en état de lui dire la vérité. On le pria donc instamment de venir, mais il le refusa toujours en disant : « Eh ! pourquoi irais-je ? puisque je n'ai rien à lui apprendre qui puisse lui donner quelque espérance ? » Bientôt après on reçut, par des lettres d'Espagne, la nouvelle certaine de la mort du gentilhomme espagnol.

Le capitaine Pierre Doriola, ayant envoyé son fils en Espagne pour faire ses études à Salamanque, vint prier le P. Claver de recommander à Dieu ce jeune homme qui était alors en mer. « C'est ce que je faisais dans ce moment, répondit-il, parce que les galions essuient à l'heure qu'il est une violente tempête ; mais, par la protection divine, ils ne périront pas. » Le capitaine remarqua le jour et l'heure de la prédiction ; et les premières lettres qu'il reçut de son fils lui apprirent la vérité de tout ce qu'on lui avait déclaré.

D. Antoine de Bétancour étant venu prendre congé du Père, avant que de se rendre à son gouvernement de la Jamaïque : « Partez, lui dit le saint homme, mais ne manquez pas d'emmener vos enfants avec vous.» Le gouverneur suivit ce conseil, sans savoir pourquoi on le lui donnait ; mais il ne fut pas longtemps sans en apprendre la raison. Peu après, la ville de Carthagène fut affligée d'une violente peste, qui y fit de grands ravages.

Il tira d'un danger encore plus pressant un grand nombre de personnes qui étaient sur le point de périr, sans le savoir. En passant un jour devant une maison de la ville, il avertit tous ceux qui y étaient d'en sortir sans différer, s'ils ne voulaient pas être écrasés sous les ruines. Ils obéirent, quoique avec assez de répugnance, parce qu'ils ne voyaient aucun péril : mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que la maison croula et ne fut bientôt plus qu'un tas de bois et de pierres.

D. Juan d'Uvriarte Araoz, un de ses pénitents, désolé de voir sa fille unique à l'extrémité, résolut d'aller au collège la recommander aux prières de son saint directeur. « Non, non, lui dit le Père en le voyant arriver, et avant qu'il eût encore pu dire une parole. — Mais, mon Père, répartit D. Juan, que voulez-vous me dire par là? Croyez-vous que je vienne me confesser? — Vous voulez, répliqua le saint homme, que je recommande votre fille à Dieu; rendez-lui plutôt grâces de ce qu'il veut la prendre pour le ciel : il n'est pas même nécessaire de dire la messe pour elle. » Par toutes les perquisitions

qu'on fit à ce sujet, on reconnut qu'il n'était pas possible que le Père eût été informé de la maladie subite de cette fille. Elle mourut le jour même, et les parents ne doutant point de son salut, se consolèrent plus aisément de sa perte.

Il lui arrivait souvent de prédire ces sortes de morts heureuses, plus consolantes et plus précieuses que la santé. Étant allé voir Augustin de Baraona qui languissait depuis quelque temps, le malade voulut se confesser pour se mieux disposer à la mort. Sa femme et son fils voyant qu'ils avaient déjà passé plus d'une heure et demie ensemble, eurent la curiosité d'écouter ce qu'ils disaient et se glissèrent doucement derrière les rideaux. Ils furent bien surpris de voir le Père à genoux, qui, les mains jointes, suppliait son malade de le recommander à Dieu, dès qu'il serait avec lui, ce qui arriva le lendemain; Baraona le lui promit, en l'embrassant avec tendresse. Cependant la dame, affligée d'entendre que la mort de son mari était si proche, fondait en larmes: mais son fils la consola enfin, en lui rappelant les paroles que le saint homme avait ajoutées. La mort de Baraona arriva le lendemain, ainsi que le Père l'avait prédit.

De toutes les personnes de Carthagène, Dona Isabelle d'Urbina fut celle qui eut le plus souvent occasion de reconnaître dans son saint directeur le don de prophétie et de lumières. Un jour, après l'avoir confessée, il lui imposa pour pénitence de prier Dieu pour les esclaves qu'elle avait dans une habitation fort éloignée de Carthagène; « et surtout pour ce pauvre martyr », répéta-t-il par deux fois avec une émotion extraordinaire. Huit jours après elle apprit qu'à la même heure, le maître des esclaves en avait aperçu un qui s'était retiré pour prendre un peu de repos, parce qu'il se sentait fort malade; et que s'étant imaginé que ce malheureux quittait le travail par négligence, il l'avait fait traîner rudement en prison, où, chargé de fers, il périssait de misère et de langueur.

Quelques jours avant le carême, étant entré chez la même dame, à qui sa sœur était venue tenir compagnie: « En vérité, dit-il, de tout ce carême, on n'aura pas besoin ici de parures. » Dès le premier dimanche, D. Juan d'Urbina, leur père, tomba si malade, que les deux sœurs ne furent presque occupées qu'à le soigner. Au bout d'un mois, il lui prit une si grande défaillance qu'on pensa à lui donner le viatique; et comme sa fille était toute désolée de voir que le médecin

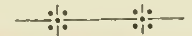
voulait différer, le P. Claver la rassura, en lui disant qu'il n'était pas encore temps. Quelques jours après, il survint au malade de grands vomissements qui firent craindre pour sa vie, et le lendemain Dona Isabelle courut à son saint directeur pour lui demander le secours de ses prières. « Quoi! lui dit-il, en frappant deux fois de la main sur une petite table qui était placée vis-à-vis de son confessionnal, quoi! des prières pour ce saint homme Job! Dieu lui destine une brillante couronne dans le ciel; mais ce ne sera que la semaine sainte. » Il mourut en effet le dimanche des Rameaux.

Il se trouvait alors à Carthagène un jeune Espagnol de grande espérance, nommé Emmanuel Alvarez. Le P. Claver le pressa vivement de quitter le monde et de prendre l'habit religieux, parce qu'il devait mourir plus tôt qu'il ne pensait, en telle année et en tel mois qu'il lui marqua. Alvarez, incertain de ce qu'il devait faire, ne découvrit rien à personne de tout ce qu'on lui avait dit et continua pendant quelques années ses études à Santa-Fé. Après y avoir pris les grades ordinaires, il revint à Carthagène, où il ne trouva plus le serviteur de Dieu qui était mort depuis quelque temps, et où il prit enfin l'habit de Saint-François. Au milieu de son noviciat, il tomba malade; et comme ses supérieurs voulaient le renvoyer chez ses parents pour se rétablir, parce que le mal paraissait devoir être long et dangereux : « Non, non, dit-il alors avec assurance, tout cela serait inutile : je dois mourir cette année, dans ce lieu même, et ce sera au commencement du mois prochain. Il y a longtemps que mon saint P. Claver me l'a prédit, et cela arrivera assurément. » En effet, le novice mourut saintement dans les premiers jours du mois suivant.

D. Lopez d'Estrada, fils aîné de la sœur d'Isabelle d'Urbina, ayant été puni par son maître pour quelque négligence dans ses études, se retira de dépit au couvent de Saint-Jacques, dans le dessein de se faire religieux. Ses parents en eurent beaucoup d'inquiétude. Le P. Claver étant allé voir la mère du jeune homme, cette dame lui fit part de son chagrin, en lui disant que, quoiqu'elle désirât voir ses enfants prendre une route aussi sainte, celui-ci n'était pas encore en état d'embrasser un tel parti. « Ne craignez rien, lui répondit le saint homme. D. Lopez ne sera jamais religieux; mais il faudra vous résoudre à consacrer à Dieu vos deux cadets qui entreront chez les jésuites. » L'aîné changea bientôt en effet

de résolution, et les deux frères, qui n'avaient jamais pensé à se faire religieux, sollicitèrent fortement leur entrée dans la Compagnie: mais D. Pédro d'Estrada, leur père, ne put jamais se résoudre à y consentir. Quelque temps après, le jeune D. Lopez s'étant embarqué sur la *Capitane* pour aller à l'île de Sainte-Catherine, le navire heurta rudement sur un rocher à l'entrée même du port, et se brisa. La nouvelle en vint bientôt à Carthagène, et les débris qu'on aperçut tout le long de la côte ne servirent que trop à la confirmer. La mère du pilote vint tout éplorée trouver le P. Claver pour lui demander le secours de ses prières dans ce malheur. « Consolez-vous, lui répondit-il, ne pleurez point: le navire à beaucoup souffert à la vérité, mais il n'a péri aucun homme de l'équipage. » Il confirma la même chose à la mère de D. Lopez, en ajoutant que bientôt elle reverrait son fils. Cependant Don Pédro ne pouvait se rassurer. Un jour que ce gentilhomme priait avec beaucoup de ferveur dans l'église des jésuites, il promit à Dieu que, s'il lui venait de bonnes nouvelles de son aîné, il consentirait de bon cœur à ce que les deux autres se fissent religieux. A peine eut-il fait cette promesse, qu'au sortir de l'église il trouva un homme avec une lettre de D. Lopez, qui lui mandait qu'il était en sûreté à Porto-Belo, avec tous les gens du navire. Peu de temps après, les deux cadets entrèrent chez les jésuites, où ils vécurent avec une grande réputation de vertu.

Le saint missionnaire, qui venait de donner des assurances si positives de la vie de D. Lopez, eut bientôt l'occasion d'en donner de fort tristes à son sujet. Ce jeune gentilhomme étant passé en Espagne durant le siège de Barcelone, ne voulut pas manquer une si belle occasion de signaler son courage. Un jour que le P. Claver confessait Isabelle d'Urbina sa tante, il lui dit qu'au mois de novembre elle aurait une mort à pleurer, et la laissa dans une grande inquiétude. Au bout de quelques jours, l'ayant rencontrée avec sa sœur, mère de D. Lopez: « Pour octobre, leur dit-il, pour octobre. » Comme il les regardait toutes deux en ce moment d'un air fort affligé, chacune d'elles craignit pour soi et ne savait que penser. Enfin la flotte d'Espagne étant arrivée au mois de novembre, apporta des lettres par lesquelles on apprit que, le sept d'octobre, D. Lopez avait été tué au siège de Barcelone.



LIVRE CINQUIÈME.



E sont les vertus qui font les saints, plutôt que les prodiges, les révélations et les extases, quoique ces dons singuliers supposent ordinairement une grande sainteté dans ceux qui en sont favorisés. Ce qu'on a vu jusqu'ici du P. Claver, ne peut donner que la plus haute idée de ce grand serviteur de Dieu ; mais tout admirables que paraissent et que soient effectivement ses œuvres, elles le sont encore plus dans leur principe; je veux dire dans les vertus éminentes de ce saint apôtre. Avant donc que de parler de l'heureuse mort et de la récompense éclatante dont le Seigneur voulut les couronner, j'espère qu'on ne sera pas fâché de les voir réunies ici sous un seul point de vue; elles n'en serviront que mieux à rendre croyables, et les prodiges que nous avons déjà rapportés, et ceux qui nous restent à raconter encore.

I.

Son amour pour Dieu.

LA reine des vertus et celle d'où naissent toutes les autres, était aussi celle qui avait jeté de plus profondes racines dans son cœur. Rien de plus ardent et de plus tendre tout à la fois que son amour pour Dieu. Toutes ses entreprises, tous ses travaux, toutes ses peines, toutes ses mortifications partaient du même principe, de son désir extrême d'endurer quelque chose pour Dieu et de lui marquer par là son amour. Quoi qu'il pût faire et souffrir pour lui, il croyait toujours ne rien souffrir et ne rien faire, parce qu'il ne faisait et ne souffrait rien qui répondît à la grandeur de sa charité. De là cette oraison continuelle que, ni les occupations les plus laborieuses, ni les maladies les plus accablantes, ni le sommeil même, n'étaient capables d'interrompre : de là cette union intime avec Dieu, qui paraissait plutôt celle d'un séraphin habitant du ciel, que d'un homme encore attaché à la terre.

A le voir si modeste, si recueilli, si solitaire, au milieu même du plus grand tumulte, il était aisé de juger qu'il était sans cesse comme absorbé en Dieu ; et ni le bruit, ni le péril, ni quelque chose que ce pût être, ne le détournait de cet objet. Comme il passait un jour dans une rue de Carthagène, les chevaux d'un carrosse, ayant pris le mors aux dents, vinrent avec furie à sa rencontre : on lui criait de toutes parts de s'écarter; mais comme il ne s'apercevait pas du danger, le frère qui l'accompagnait fut obligé de le prendre promptement entre ses bras et de le retirer dans une boutique voisine. Pour lui, il n'avait rien vu, ni entendu, et il ne demanda pas même à son compagnon de quoi il s'agissait.

II.

Son oraison continuelle. — Faveurs qu'il y reçoit.

DÈS qu'il n'était pas occupé au service du prochain, il se délassait par la prière de ses travaux apostoliques. Le P. Sébastien de Morille, qui fut recteur du collège de Carthagène, avait coutume de dire qu'il ne savait pas quand le P. Claver finissait son oraison, parce que, à quelque heure qu'il allât dans sa chambre, il l'y voyait toujours en prières. Quelquefois, ouvrant doucement la porte, il le trouvait, ou une couronne d'épine sur la tête, ou une corde au cou, souvent si hors de lui-même, que, pour ne le pas troubler, il se retirait sans lui rien dire. Ceux qui l'ont observé de plus près, ont attesté qu'il ne donnait que deux ou trois heures au sommeil, et qu'il passait le reste de la nuit en oraison, répandant une grande abondance de larmes; son sommeil même était souvent interrompu par de tendres aspirations vers Dieu. Comme les orages sont terribles à Carthagène, surtout pendant la nuit, le F. Gonzalez, qui était son voisin, allait quelquefois tout transi de peur se renfermer dans la chambre du saint homme : il se mettait même à son côté, pour se mieux rassurer. Dès que l'orage avait cessé, il sortait, sans que le P. Claver l'eût entendu, ni qu'il fût revenu un seul instant de sa contemplation.

On n'a jamais pu connaître les faveurs célestes qu'il éprouvait dans son oraison, parce qu'il prit toujours un très grand soin de les cacher ; mais son humilité profonde, sa prodigieuse mortification, sa patience invincible dans les travaux, son parfait détachement des créatures, son extrême mépris de

lui-même, sa pureté de vie, cet esprit prophétique qui lui découvrait les besoins des absents, les choses futures et les secrets des cœurs, en un mot, ses ravissements et ses extases sont des preuves incontestables de ses communications intimes avec Dieu et du sublime degré de contemplation auquel il fut élevé.

On le vit souvent, soit quand il offrait le divin sacrifice, soit quand il récitait les prières au milieu de ses pauvres de Saint-Lazare, soit quand il assistait les criminels à la mort, environné d'une lumière brillante qu'on ne pouvait regarder sans en être ébloui. Quelqu'un qui passait un soir près de sa porte vit à travers des fentes une clarté si extraordinaire, qu'il crut que le feu était dans la chambre. Il entra brusquement, et il aperçut au milieu d'une lumière aussi douce que vive, le serviteur de Dieu élevé de terre, immobile et abîmé dans une profonde contemplation.

La même chose arriva au nègre qui le servait. Une nuit qu'il entrait dans sa chambre, il la vit remplie d'une lumière si éclatante que d'abord il s'arrêta court. Ayant ensuite cherché le Père, il le trouva suspendu en l'air, les yeux tendrement attachés sur un crucifix qu'il tenait en main, mais à genoux et dans la posture où il était avant ce ravissement. Le saint resta plusieurs heures en cet état, jusqu'à ce qu'enfin on le vit descendre peu à peu à terre. Le Frère qui était chargé de le soigner dans sa dernière infirmité, fut une fois témoin du même prodige. Il en fut si frappé, qu'il douta quelque temps s'il n'appellerait point les autres religieux à ce merveilleux spectacle; mais craignant de blesser l'humilité du P. Claver, il attendit qu'il fût revenu à lui pour le remettre sur son lit. Le saint homme, très mortifié d'avoir été surpris dans cet état, fit promettre le silence au Frère qui, après la mort du Père, attesta le fait avec serment.

Malgré tant de faveurs extraordinaires, il se préparait à l'oraison avec une simplicité de novice, comme s'il n'eût fait que d'être initié à ce saint exercice.

III.

Sa dévotion particulière à la passion de Jésus-Christ.

LA passion de JÉSUS-CHRIST était son plus doux attrait : il commençait presque toujours ses oraisons en se représentant les mystères douloureux de l'Homme-Dieu; et

de la tendre considération de ses peines, il était insensiblement élevé à la sublime contemplation de son essence, sans perdre un instant de vue ce divin objet.

Dans ces moments il tenait ordinairement en main quelque petite image qui lui représentait le mystère qu'il méditait : on les trouva toutes après sa mort, mais presque effacées par ses baisers et par ses larmes. Les jours qu'il n'en était pas empêché par ses occupations auprès du prochain, il allait faire des stations devant un grand crucifix placé dans un endroit écarté de la maison ; et quand il croyait n'être entendu de personne : « Ah! mon JÉSUS, s'écriait-il, Dieu crucifié pour moi, je vous aime beaucoup, oui beaucoup, de tout mon cœur. » Sans cesse il parlait de la passion de son Sauveur, et toujours avec des larmes, des soupirs d'amour, qui inspiraient à tous ceux qui l'entendaient une sainte tristesse mêlée d'une joie pure. Quoiqu'il eût toujours le visage maigre et décharné par la rigueur de ses austérités, dans la semaine sainte il devenait si défait et si abattu de douleur, qu'il n'était plus reconnaissable et qu'il paraissait une image vivante de JÉSUS-CHRIST affligé. Un religieux qui le fréquenta familièrement pendant plusieurs années, était convaincu que les instruments de la passion étaient gravés dans son cœur, comme on le rapporte de quelques saints. Tous les vendredis il sortait la nuit de sa chambre, sans être aperçu, et la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, une croix sur les épaules, il allait dans les endroits les plus écartés de la maison comme pour suivre JÉSUS-CHRIST montant au Calvaire.

IV.

Sa dévotion envers le Saint-Sacrement.

Si le seul souvenir de la passion du Sauveur le pénétrait ainsi d'une tendre compassion, la présence de ce même Sauveur dans l'Eucharistie l'embrasait d'amour. Il se tenait devant lui comme s'il l'eût vu de ses propres yeux. L'humanité sainte de son Dieu, sa divinité, sa toute-puissance, son infinie bonté dans cet auguste mystère, attiraient tour à tour les mouvements de son esprit et de son cœur ; et sa foi l'élevait, en quelque sorte, jusqu'à l'état des bienheureux qui le contemplent face à face. C'était au pied de ce divin Sacrement qu'il passait une grande partie de ses oraisons : il le

visitait plusieurs fois le jour, et dans sa dernière maladie, ne pouvant y aller de lui-même, il s'y faisait porter le plus souvent qu'il lui était possible. En marchant dans la ville, quand il trouvait une église ouverte, il ne manquait pas d'y entrer pour adorer le Dieu caché sur nos autels ; et il s'affligeait de voir sa cour si déserte, tandis que les places publiques étaient remplies. La veille des grandes fêtes ou des jours marqués par quelque indulgence particulière, il allait dans les rues exhorter tout le monde à se mettre en état de communier le lendemain. Il avait surtout grand soin que les nègres ne fussent pas privés du bonheur de recevoir le saint viatique ; et pour que la cérémonie se fît avec plus de décence, il allait balayer lui-même et parfumer leurs loges : il portait l'attention jusqu'à couvrir alors leurs lits d'une courte-pointe de soie, dont on lui avait fait présent pour cet usage.

Il eut bien des contradictions à essuyer au sujet de ces pauvres esclaves : plusieurs trouvaient à redire qu'il les fît communier si souvent, et l'accusaient de suivre plus en cela sa piété que la prudence ; mais, comme il était parfaitement instruit de ce qui était convenable, et qu'il savait exclure à propos de cette grâce ceux qui n'étaient pas bien disposés à la recevoir, sans rien répliquer au discours des hommes, il suivait le parti que Dieu lui inspirait. S'ils étaient ignorants et grossiers, il se donnait des peines infinies pour les instruire avant que de les admettre à la participation des saints mystères. S'ils étaient regardés au dehors comme le rebut de la nature, il respectait la beauté de la grâce dont ils étaient ornés au dedans, et c'en était assez pour les lui rendre chers. « Eh ! pourquoi, disait-il quelquefois, sous prétexte que ce sont des misérables, les priverait-on d'un Sacrement spécialement destiné aux pauvres, aux petits, aux faibles et aux infirmes ? »

Dieu lui-même prit soin de justifier la conduite de son ministre par un trait qui mérite d'avoir place ici. Une religieuse d'une éminente vertu, s'entretenant un jour avec un homme d'un ordre respectable, et d'ailleurs distingué par sa doctrine, fit tomber le discours sur la sainteté du P. Claver. « Je respecte fort sa piété, reprit le religieux, mais je ne puis excuser sa facilité à faire communier les nègres. » Le jugement d'un homme estimé pour son mérite fit naître quelques doutes dans l'esprit de la religieuse, mais elle fut bientôt détrompée. La nuit suivante, elle vit en songe le P. Claver

debout et tout brillant de gloire, avec le religieux à genoux devant lui et qui lui demandait humblement pardon d'avoir voulu obscurcir par ses discours l'éclat de sa sainteté.

Mais c'est particulièrement au saint sacrifice de la messe que sa dévotion éclatait d'une manière plus sensible. Il appréhendait si fort que les fidèles ne manquassent d'y assister les jours d'obligation, que pour la commodité du public, il avait obtenu la permission de dire deux messes les jours des principales fêtes de l'année, et en particulier celui de la fête du Saint-Sacrement. Il avertissait le sacristain de ne lui point donner les ablutions ordinaires, s'il s'apercevait qu'après un certain temps il entrât du monde pour chercher une messe. Quelque nombreuses que fussent ses occupations, après s'être confessé avec une grande abondance de larmes, il employait une demi-heure à se préparer à ce divin sacrifice. Depuis ce moment jusqu'à la fin de son action de grâces, il ne parlait à personne et restait tout absorbé dans la pensée et dans l'amour de Dieu qu'il allait offrir et recevoir. A l'autel, son visage paraissait si enflammé, son air si pénétré de respect, surtout aux fêtes de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, qu'il inspirait la modestie, la piété et la dévotion aux plus insensibles, et qu'une infinité de personnes trouvaient une véritable consolation à entendre sa messe. Pendant toute son action de grâces, la grandeur infinie, la bonté incompréhensible d'un Dieu abaissé jusqu'à servir d'aliment à sa créature, la vue de sa propre bassesse, et le sentiment de son indignité le frappaient tour à tour si vivement, que, n'ayant point alors assez de paroles, ni de sentiments pour exprimer sa reconnaissance, il recourait à la sainte Vierge, pour la prier de suppléer à sa faiblesse, et de l'aider elle-même à remercier son Fils.

V.

Sa dévotion à la sainte Vierge et à quelques saints particuliers.

IL avait sucé, pour ainsi dire, avec le lait, la dévotion envers cette auguste Mère de Dieu, qu'il regardait comme le canal par lequel JÉSUS-CHRIST se plaît à nous communiquer ses grâces, pour nous engager à avoir pour elle plus de respect et plus d'amour. Le saint commerce qu'il avait eu avec saint Rodriguez, si chéri de cette Reine du ciel, n'avait

pas peu contribué à augmenter les sentiments qu'il avait pour elle : il portait sur sa poitrine un petit livre où la vie et les mystères de la sainte Vierge étaient représentés : il les regardait souvent, il les méditait sans cesse ; et jamais il ne les voyait sans se sentir pénétré de l'amour le plus tendre pour cette bonne Mère. Toutes les fois qu'il entrait dans la maison, ou qu'il en sortait, après avoir adoré le Saint-Sacrement, il ne manquait pas d'aller la saluer dans sa chapelle.

Il l'appelait ordinairement « la Mère du bel amour » ; et, pour obtenir par son intercession un amour de Dieu plus vif et plus tendre, on l'entendait souvent, au milieu de ses prières et de ses ravissements, répéter ces paroles si touchantes : « Ah ! ma bonne Mère, apprenez-moi, je vous en conjure, apprenez-moi à aimer votre divin Fils : obtenez-moi une étincelle de ce pur amour dont votre cœur brûla toujours pour lui ; ou prêtez-moi le vôtre, afin que je puisse du moins le recevoir dignement en moi. »

Il célébrait toutes ses fêtes avec une piété singulière ; et dès la veille il s'y préparait par des prières, des pénitences et des jeûnes extraordinaires : il consacrait l'après-midi de ces jours-là à confesser les enfants des écoles publiques, pour leur inspirer de bonne heure l'amour de Marie. Il avait engagé quelques personnes riches et vertueuses à lui envoyer un repas où rien ne manquait pour la propreté et pour l'abondance : il en faisait porter une partie à l'hôpital de Saint-Lazare, et lui-même il distribuait l'autre à la porte, où il avait soin de préparer une table commode pour les pauvres : il s'y asseyait avec eux, mais toujours à la dernière place : il y faisait aussi venir quelques joueurs d'instruments pour les réjouir. A la fin du repas, il leur faisait une petite exhortation propre à exciter leur respect et leur confiance pour celle dont la fête les rassemblait ; il récitait avec eux le chapelet, et les renvoyait enfin charmés de ses vertus et de sa bonté.

On ne saurait dire combien il distribua de chapelets. Sans compter ceux qu'il donnait au confessionnal, dans les hôpitaux et dans les prisons, tous les ans il en dépensait huit à neuf mille pour les nègres nouvellement arrivés, et il avait grand soin que tous fussent exacts à le porter. Il employait le temps des récréations communes à faire lui-même des chapelets avec ses interprètes.

Chaque jour de l'année était marqué par quelque petit service qu'il tâchait de rendre à la Mère de son Dieu ; et, à

chaque heure du jour, il ne manquait pas de la saluer par l'hymne de l'Église consacré à cet office. Il était principalement si touché de la pureté de sa conception immaculée, et de la gloire de son assomption triomphante, qu'il l'en félicitait souvent avec une joie visible jusque sur son visage.

Il ne pouvait tarir sur les louanges et les vertus de Marie. Un jour de l'Annonciation, se trouvant dans la chapelle de la maison de D. André de Vauquecel, où il s'entretenait familièrement avec lui et avec toute sa famille des grandeurs de la Mère de Dieu, il tira une petite image où était représenté le mystère dont on célébrait la mémoire. Après s'être étendu quelque temps sur les obligations infinies que les hommes avaient à cette heureuse Vierge, il poussa un profond soupir, perdit peu à peu l'usage de ses sens et resta plus d'une heure en cet état, au milieu de tous les assistants qui répandaient des larmes de dévotion, jusqu'à ce qu'enfin son compagnon, voyant qu'il était temps de retourner au collège, le tira fortement, et le fit revenir à lui.

Après JÉSUS-CHRIST et sa sainte Mère, sa principale dévotion était à son ange gardien, à saint Pierre, son patron, et à son père saint Ignace dont il portait toujours une médaille sur lui. Mais il avait de plus choisi vingt-quatre saints pour ses protecteurs, et il s'adressait à chacun d'eux tour à tour ; afin qu'il n'y eût pas une seule heure dans la journée, où, comme il le disait lui-même, il n'eût un avocat particulier auprès de Dieu. Ceux qui seraient tentés de regarder toutes ses attentions comme des minuties, ne savent guère ce que c'est qu'une dévotion animée par une foi vive et une tendre charité.

VI.

Son amour pour le prochain.

UNE des preuves les moins équivoques de l'amour dont il brûlait pour Dieu et de l'intérêt qu'il prenait à son culte et à sa gloire, c'est l'amour même qu'il avait pour le prochain et le zèle dont il était dévoré pour son salut : amour si pur et si désintéressé, que dans les hommes il ne cherchait, il ne voyait rien que Dieu, rien que des âmes rachetées de son sang ; zèle si empressé et si ardent, qu'après s'être épuisé de travaux pour ses frères, il gémissait encore de ne pouvoir rien faire pour eux. Il est inutile de rappeler que ce fut ce

zèle ardent du salut des âmes qui le fit sortir d'Espagne, traverser les mers et souffrir un long martyre de quarante années dans un pays où tout conspirait à affliger la nature ; mais ce qui est surtout remarquable, c'est cet amour désintéressé du prochain qui l'attacha aux pauvres, aux misérables et aux esclaves si particulièrement, qu'il ne connaissait pas même de nom la plupart des gens riches ou qualifiés de Carthagène. Instruire les ignorants, consoler les affligés, visiter les captifs, assister les infirmes, fournir à toutes les nécessités des malheureux, c'étaient les plus chères délices de son cœur.

Plusieurs personnes dignes de foi ont attesté que, pendant tout le temps de son apostolat à Carthagène, il ne se passa pas un seul jour où il n'eût exercé quelque acte héroïque de charité ; de manière que, selon qu'il est rapporté dans les procès dressés pour sa canonisation, il est en ce point plus admirable qu'imitable. Sans rien répéter ici de ce qu'il fit au service des nègres,que ne lui en coûta-t-il point pour les empêcher de périr ? Ces malheureux prenaient souvent le parti de se laisser mourir de faim pour terminer par là toutes leurs misères, et il n'y avait que la charité du P. Claver qui fût capable de vaincre leur obstination sur ce point. Un d'eux, accablé de maux et tout couvert d'ulcères, ayant pris cette funeste résolution, le saint homme l'alla trouver et, à force de prières, le décida à prendre du moins un morceau. Celui-ci l'ayant tenu quelque temps dans sa bouche, le rejeta avec dégoût dans le plat. « Mon fils », lui dit alors le Père, « ce n'est pas ainsi qu'il faut faire ; regardez-moi. » En même temps il prend le morceau, et l'avale aux yeux du nègre, qui, étonné de son zèle et de son courage, se détermina à manger, et guérit enfin.

VII.

Il soulage les âmes du purgatoire.

IL n'abandonnait pas les âmes de ses frères après la mort, ainsi qu'on l'a déjà pu remarquer : pénitences, prières, messes, indulgences, il leur appliquait tout ce qui dépendait de lui : aussi arrivait-il souvent que ces âmes affligées, sûres de son crédit auprès de Dieu, venaient lui demander le secours de ses prières. La délicatesse et l'incrédulité de notre siècle ne m'empêcheront pas d'en rapporter ici quelques

traits. Ils paraîtront peut-être dignes de la raillerie des esprits forts ; mais ne suffit-il donc pas de reconnaître un Dieu maître de ces sortes d'événements, et que d'ailleurs ils soient bien attestés, pour qu'ils puissent trouver place dans une histoire écrite pour des lecteurs chrétiens.

Un nègre malade, qu'il avait retiré dans sa chambre et couché dans son lit, ayant entendu la nuit de grandes plaintes, courut au P. Claver qui était à genoux en oraison : « O mon Père, lui dit-il, quel est donc ce grand bruit qui m'effraye ainsi, et qui m'empêche de dormir ? — Retournez, mon fils », lui répondit le saint homme, « et dormez sans crainte. » Alors, l'ayant aidé à se remettre au lit et lui ayant posé la couverture sur la tête, il ouvrit la porte de la chambre, il dit quelques paroles et tout à coup les plaintes cessèrent.

Plusieurs autres nègres étant occupés à travailler dans une habitation éloignée de la ville, un d'eux alla couper du bois sur une montagne voisine. Comme il approchait de la forêt, il entendit que, du haut d'un arbre, on l'appelait par son nom: il leva les yeux vers l'endroit d'où partait la voix, et ne voyant personne, il voulut s'enfuir pour rejoindre ses compagnons : mais il fut arrêté à un passage étroit par un spectre effrayant, qui commença à décharger sur lui de grands coups d'un fouet garni de fer tout rouge de feu, en lui disant : « Pourquoi n'as-tu pas ton chapelet ? Porte-le désormais, et le dis pour les âmes du purgatoire. » Il lui ordonna ensuite de demander à la maîtresse de l'habitation quatre écus qu'elle lui devait, et de les porter au P. Claver pour faire dire des messes à son intention ; après quoi il disparut. Cependant, au bruit des coups et aux cris du nègre, ses compagnons étant accourus, ils le trouvèrent plus mort que vif, et encore tout meurtri des coups qu'il avait reçus, sans pouvoir leur dire une parole. On le porta à l'habitation, où la maîtresse avoua qu'elle était effectivement redevable de la somme en question à un nègre qui était mort peu de temps auparavant. Le P. Claver ayant été informé de tout ce détail, fit dire les messes qu'on demandait et donna un chapelet au nègre.

VIII.

Son zèle pour le salut des âmes.

SES travaux immenses à Carthagène et aux environs étaient encore trop peu de chose pour l'étendue et l'ardeur de son zèle. Il eût voulu se faire porter sur les côtes de

Guinée et pénétrer dans les vastes contrées de l'Afrique pour les gagner à JÉSUS-CHRIST. « Ah ! » s'écriait-il souvent dans les transports de sa charité, « heureux celui qui pourrait aller sur les côtes de Guinée, de Carabal, etc., pour convertir ces pauvres nègres ! » Il en demanda plusieurs fois la permission et n'ayant pu l'obtenir, il pria ses supérieurs de l'envoyer au moins dans les îles où l'on débarquait les nègres avant que de les amener à Carthagène. Il se défiait toujours de leur christianisme, parce qu'il en trouvait plusieurs qui n'avaient point été baptisés, ou dont le baptême était fort douteux ; et c'est ce qui lui faisait désirer de parcourir, l'un après l'autre, tous les ports où on les conduisait. Au défaut de cette consolation, il se procurait celle d'aller souvent faire des missions dans l'intérieur du nouveau royaume de Grenade. Dans la dernière qu'il entreprit, il pénétra jusqu'à Cotoca, au voisinage d'Uraba, où la férocité des Indiens n'avait pas encore permis au christianisme de s'établir. Déjà il était sur le point d'entrer dans cette vaste province pour y convertir les idolâtres, ou du moins pour y répandre son sang, lorsque la santé et les forces lui manquèrent totalement et l'obligèrent de revenir à Carthagène, semblable encore en cela au grand Xavier, dont la mort arrêta le zèle à la vue même de la Chine, où il espérait annoncer le nom de JÉSUS-CHRIST.

IX.

Sa mortification.

UN amour si fervent, une piété si tendre, une oraison si continuelle, un zèle si vif étaient soutenus dans le saint missionnaire d'une mortification si étonnante, que le seul récit suffirait pour effrayer la pénitence même la plus austère. S'il est vrai que la mortification est un moyen d'acquérir l'amour de JÉSUS-CHRIST, il ne l'est pas moins que celui qui aime JÉSUS-CHRIST se mortifie pour l'imiter et pour lui plaire. Toute la vie du P. Claver fut en ce genre, une espèce de prodige, ou plutôt ce fut un long et continuel martyre.

Doux, indulgent et tendre pour tous les autres, il était l'ennemi implacable de lui-même. Dans l'impossibilité de présenter ici les différentes mortifications qu'il embrassa pour réduire son corps en servitude et l'immoler sans cesse comme une hostie vivante à la gloire de Dieu, je commencerai par

celle qui parait le moins terrible, mais dont la pratique invariable demande peut-être les plus grands efforts et la constance la plus soutenue; je parle de la mortification des sens, qu'il porta jusqu'à un point si extraordinaire, qu'il semblait en être presque absolument privé.

Pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut dans la Compagnie, jamais il ne se permit un regard de simple curiosité; ce qui paraîtra surprenant, si l'on fait réflexion à la multitude de ses occupations au dehors et aux différentes circonstances où il se trouva. Quand il se promenait à la campagne, il refusait à ses yeux le plaisir innocent d'en considérer les endroits les plus propres à flatter la vue; et, quelque charmé qu'il fût de la parure des autels aux jours de grandes fêtes, quelques éloges qu'il donnât aux soins que le sacristain avait pris pour y réussir, il se privait lui-même de la consolation que cette vue lui aurait donnée. A l'arrivée de quelque flotte, tout Carthagène est en rumeur: on sonne toutes les cloches de la ville, on fait une décharge générale d'artillerie; le peuple, la noblesse, les ecclésiastiques, les religieux, tous courent en foule vers le port, soit pour apprendre des nouvelles d'Espagne, soit pour s'informer de leurs parents, de leurs amis, de mille choses intéressantes pour des personnes reléguées dans un autre monde. La fenêtre du P. Claver donnait sur le port, et, pendant quarante ans, il n'eut jamais la curiosité de l'ouvrir pour se donner sans peine un spectacle qui faisait sortir tous les autres de leurs maisons. On a déjà remarqué que jamais il ne s'informait d'aucunes nouvelles étrangères, et qu'il ne voulait rien écouter que ce qui regardait le service de Dieu et le bien des âmes; mais s'il se trouvait engagé dans quelque conversation qui roulât sur des choses purement curieuses ou même indifférentes, il se recueillait alors tellement en lui-même, qu'il n'entendait pas ce qu'on disait : il arrivait même souvent que, pour n'être pas interrompu dans ses communications intérieures avec Dieu, il se mettait du coton dans les oreilles, sous prétexte de remédier à quelque infirmité. Quand quelque musicien célèbre arrivait d'Espagne aux Indes, il se faisait ordinairement un plaisir de venir faire briller ses talents au collège : mais le P. Claver ne s'y trouvait jamais avec les autres Pères de la maison; et quoiqu'il souhaitât fort que, pour l'honneur du culte divin, il y eût aux jours solennels de la musique dans l'église, son âme était alors si occupée de l'harmonie

céleste, qu'il ne faisait pas la moindre attention à celle de la terre. Lorsqu'il arrivait des jésuites étrangers à la maison, il fallait l'avertir pour qu'il s'en aperçût ; alors il allait les embrasser avec toutes les marques de la plus vive tendresse, il s'efforçait de leur rendre tous les devoirs qu'inspire la plus humble charité, mais il ne songeait jamais à leur demander, ni d'où ils venaient, ni où ils allaient, ni à quels emplois ils étaient destinés.

En un mot, comme les plaies des pauvres et des malades étaient les objets les plus agréables à ses yeux ; ainsi leur entretien grossier, et surtout leurs confessions et leurs soupirs, étaient ce qu'il y avait de plus flatteur pour ses oreilles. On peut ajouter que l'odeur des hôpitaux et des cachots lui tenait lieu des parfums les plus exquis ; et, pour bien juger de sa mortification en ce point, il n'y a qu'à se rappeler ce qu'on a rapporté de son assiduité auprès des lépreux et des malades couverts d'ulcères. Jamais on ne le vit, ni sentir une fleur ou quelque autre odeur agréable, ni se servir d'aucun préservatif contre l'infection des nègres et des endroits où il était obligé de passer des heures entières. Étant allé confesser un nègre, quelqu'un des compagnons du malade vint le prier de sortir un moment, jusqu'à ce qu'il eût emporté quelques ordures dont l'infection était insupportable : « Laissez, lui dit-il, cela est bien. » Il acheva ensuite tranquillement ce qu'il avait à faire : mais en sortant, il avertit l'esclave de bien nettoyer la loge, parce que la mauvaise odeur était capable d'incommoder beaucoup le malade.

X.

Son abstinence prodigieuse.

En comparant l'excès de ses travaux avec le peu de nourriture qu'il prenait, on ne concevait pas comment il pouvait se soutenir sans miracle. Ses repas n'excédaient pas, pour la quantité, la collation de ceux qui jeûnent le plus rigoureusement ; ses mets les plus ordinaires étaient quelques morceaux de pain qu'il ramassait sur les tables, avec quelques patates grillées ; et quand il se sentait plus accablé que de coutume, il buvait quelque chose de chaud. S'il était obligé de prendre des aliments moins grossiers, il ne leur donnait point d'autre assaisonnement que celui de quelques herbes fort amères, qu'il disait être très bonnes pour son

estomac. Quand, à certains jours de fête et de grande solennité, on servait à la communauté quelque chose de meilleur qu'à l'ordinaire, il partageait entre ses voisins les plats qu'on mettait devant lui; et si on le pressait de se donner, comme les autres, cette petite douceur, dont il avait encore plus de besoin qu'eux pour se fortifier, il s'en excusait sur la faiblesse de son estomac qui ne lui permettait pas l'usage de ces sortes de viandes trop nourrissantes. Pour remédier à cette faiblesse, et se soutenir un peu dans ses travaux, les médecins lui conseillèrent souvent l'usage du chocolat, très commun en ce pays; mais quoi qu'on pût lui représenter, il se fit toujours un devoir de s'en abstenir.

Tant qu'il put dire la messe, il dit toujours la dernière; et pendant près de quarante ans de travaux apostoliques, jamais on ne le vit, ni manger un morceau, ni boire seulement un verre d'eau, ni prendre aucune autre sorte de rafraîchissement, hors le temps du repas : ce qui, dans un climat aussi brûlant, est une mortification excessive. La loi qu'il s'imposa de ne goûter aucune espèce de fruit, n'en est pas peut-être une moins extraordinaire.

Se promenant un jour avec deux frères coadjuteurs, pendant un temps de récréation, ceux-ci cueillirent une très belle grappe de raisin qu'ils lui présentèrent; mais un d'entre eux, voyant qu'il la refusait et que rien ne pouvait le déterminer à la recevoir, s'avisa de lui dire avec une espèce de chagrin, qu'il serait bien plus édifié de sa complaisance, que de tant d'opiniâtreté: alors le Père en prit deux grains qu'il mangea pour ne les pas chagriner, en leur disant avec simplicité, que c'étaient là les premiers raisins qu'il eût goûtés en Amérique. Il trouva ainsi le secret de ne pas mécontenter ses frères, sans rien perdre de sa mortification.

XI.

Les rigueurs qu'il exerce sur son corps.

MAIS quelque rude que fût la guerre qu'il déclarait à ses sens, les rigueurs qu'il exerçait sur son corps avaient quelque chose de plus terrible encore. Son lit ordinaire était une peau de bœuf ou une simple natte, sans autre oreiller qu'une grosse pièce de bois : encore,pendant plusieurs années, n'eut-il point d'autre lit que la terre. Il y était si accoutumé que, même quand il était malade, il sortait de son

lit, pour se coucher sur le plancher, sans que la plupart du temps les nègres qui le gardaient s'en aperçussent ; et quand par hasard quelqu'un d'eux le reprenait de son indiscrétion, il s'excusait, en disant qu'il reposait ainsi beaucoup plus commodément.

Trois fois par nuit il se donnait une sanglante discipline, l'une avant que de prendre un léger sommeil, l'autre vers minuit, et la troisième quand on donnait le signal du lever pour toute la communauté : ses disciplines étaient faites, ou de cordes goudronnées pleines de nœuds piquants, ou de chaînettes de fer armées de pointes. Les voisins même entendaient le bruit des coups ; et ceux qui étaient chargés de faire la nuit la ronde dans le collège, s'étant arrêtés quelque temps pour l'écouter, s'en retournaient saisis d'une certaine frayeur mêlée de compassion. Pour tout remède aux plaies qu'il s'était faites par ces pieuses cruautés, il y appliquait un rude cilice dont il se couvrait tout le corps. D'abord il entrelaçait les doigts de ses pieds avec de petites cordes de crin remplies de nœuds ; et tout le long des jambes, il en ajoutait d'autres plus dures et plus grosses, parce qu'il pouvait les cacher plus facilement ; il portait ensuite deux croix faites d'un bois rude et grossier, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine ; et celle-ci était toute hérissée de pointes du côté de la chair : pour les attacher plus fortement, il se garrottait tout le corps de cordons de crin, dont les bouts étaient ramenés le long des bras jusqu'aux poignets. De six d'entre eux, il avait fait une large bande parsemée de pointes de fer, qui lui descendait en forme d'étole croisée sur l'estomac, et dont les deux bouts lui formaient une ceinture autour des reins. Quand il était renfermé dans sa chambre, il se mettait sur la tête une couronne d'épines très piquantes, une grosse corde au cou, et aux mains des espèces de gants faits de cordes de crin ; mais pour mieux cacher ces austérités effrayantes, il mettait en même temps à sa porte une pierre qui tombait, dès qu'on voulait ouvrir ; et ce signal lui donnait le temps de se dépouiller, au moins d'une partie de cet attirail de pénitence.

Ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est que, quoiqu'il fût ainsi lié et pour ainsi dire crucifié, dès qu'il s'agissait d'aller quelque part au service du prochain, personne n'était plus dispos que lui. Dans ses courses apostoliques, il marchait d'un pas si agile et si délibéré, que ses compagnons ne le

suivaient qu'à peine et que souvent il les laissait bien loin derrière lui. Tant il est vrai que la charité donne des ailes,et que dans les saints elle produit une force supérieure à toutes leurs faiblesses. Malgré la chaleur du climat, il portait par dessus tout cela une chemise de grosse laine, mais dont le collet était de toile, comme celui des autres. Souvent il arrivait qu'il se trouvait si serré, si accablé de chaud et de douleur, qu'il en tombait évanoui. Au bout de vingt ans, les supérieurs, s'en étant aperçus, lui ordonnèrent de porter du linge, mais il le choisit si grossier et si dur, que le mérite de son obéissance ne lui fit rien perdre de celui de sa mortification.

Dans tout le reste il tâchait d'inventer quelque nouveau moyen de souffrir. Loin de prendre jamais aucune précaution contre les injures des différentes saisons, il n'en parlait pas même par forme de conversation ; et quelque abondante que fût la sueur qui lui découlait du visage au milieu de ses travaux, il ne l'essuyait jamais. Les jours destinés à raser la communauté, il allait toujours après tous les autres ; et il demandait alors en souriant, s'il n'y avait point là quelque méchant couteau pour lui. Il ne trouvait que trop souvent ce qu'il désirait ; et il était charmé quand il tombait entre les mains de quelque maladroit qui lui coupait tout le visage : il demeurait alors immobile, les yeux fermés, sans dire une seule parole, et se réjouissant en lui-même de trouver cette nouvelle occasion de souffrir. Les Pères de la maison qui le voyaient quelquefois tout en sang, faisaient au maître de vifs reproches de ce qu'il ne donnait au P. Claver que des apprentis, ou de petits nègres sans expérience ; mais celui-ci s'excusait toujours sur ce que le Père n'en voulait point d'autres.

Il fallait bien que la vigueur surnaturelle de l'esprit soutînt en lui la faiblesse naturelle du corps, puisqu'au plus fort de ses infirmités, il n'ôtait rien du terrible appareil de pénitence dont on a parlé. Dans une grande maladie, le Frère qui avait soin de lui ayant aperçu son cilice, lui dit tout étonné : « Hé ! mon Père, qu'est-ce que donc ceci ? jusqu'à quand l'âne sera-t-il ainsi attaché ? — Jusqu'à la mort, » lui répondit le Père avec tranquillité. Une autre fois qu'il fut attaqué d'une fièvre violente, le médecin lui dit de se mettre au lit ; mais il fit quelque difficulté, parce qu'il avait besoin du secours de quelqu'un pour se déshabiller, et qu'ainsi il n'aurait pu cacher les instruments de pénitence dont il était

couvert, le Père provincial vint lui ordonner d'obéir au médecin et chargea en même temps le P. de Sandoval de lui aider à se coucher. A la vue des cilices dont il était comme garrotté, le médecin se jeta à genoux et s'écria les larmes aux yeux : « Ah ! mon cher Père, comment voulez-vous n'être pas malade, en vous traitant de la sorte ? N'est-ce pas là être homicide de soi-même ? » Le malade pria qu'on le laissât seul pour achever de se déshabiller : mais, quoi qu'il pût dire, on lui donna un nègre qui eut tant de peine à le dépouiller de tous les cilices dont il était garni, qu'on ne comprenait pas comment il pouvait venir à bout de les accommoder lui-même.

La manière dont le saint homme se comportait à l'égard des moustiques et des autres insectes volants dont le pays est infecté, est peut-être une de ses mortifications les plus étonnantes. Il s'est trouvé des tyrans, qui, après avoir essayé les plus cruels supplices contre les martyrs sans les ébranler, ont cru pouvoir abattre leur courage en les exposant aux piqûres des mouches et des guêpes : quel héroïsme ne faut-il donc pas pour soutenir un pareil tourment pendant un si grand nombre d'années, sans faire pourtant le moindre mouvement, même indélibéré, pour chasser ces animaux importuns et se délivrer de leur persécution ? C'est ce qu'on a vu avec admiration dans le P. Claver. Tout le temps qu'il fut à Carthagène, il fut exposé aux piqûres continuelles de ces espèces de taons, dont un seul renfermé la nuit dans une chambre, suffit pour interrompre le sommeil ; et jamais il ne prit aucune précaution pour s'en garantir : il souffrait avec une tranquillité incroyable, qu'ils lui missent les mains et le visage tout en sang. Lorsque ceux qui le voyaient en ce pitoyable état, le conjuraient de les chasser, il répondait, comme il avait déjà fait à ses interprètes, qu'ils lui étaient fort utiles, et qu'ils le saignaient sans lancette ; mais si quelqu'un, touché de compassion, se mettait en devoir de les tuer, alors il soufflait doucement pour les faire envoler.

XII.

Sa patience; persécutions qu'il a à essuyer.

Un homme aussi prodigieusement mortifié devait avoir une patience à l'épreuve de tout. Cependant ce qu'on souffre volontairement paraît d'ordinaire plus supportable que

ce qu'on a à souffrir des autres; pour le P. Claver tout lui était égal ; et de quelque part que lui vinssent les souffrances, elles trouvaient en lui la même fermeté. Il avait appris du F. Alphonse Rodriguez deux grandes maximes qui méritent d'être rapportées ici telles qu'on les a trouvées dans ses écrits après sa mort, parce qu'il en fit toujours la règle de sa conduite.

Première maxime. « Quand on me persécute ou qu'on parle mal de moi, ou bien je l'ai mérité, ou bien je ne l'ai pas mérité. Si je l'ai mérité, pourquoi me plaindre ? Il faut plutôt me corriger et demander à Dieu pardon de ma faute. Si je ne l'ai pas mérité, il faut me réjouir et remercier Dieu de m'avoir donné cette occasion de souffrir quelque chose pour son amour ; et du reste il faut me taire. »

Seconde maxime. « Dans les traverses qu'on me suscite, pourquoi ne ferais-je pas ce qu'un âne fait ? Qu'on parle mal de lui, ou qu'on le maltraite, il se tait : qu'on l'oublie ou qu'on lui refuse à manger, qu'on le fasse aller, ou qu'on le méprise, qu'on le surcharge, il se tait : en un mot, quoi qu'on dise ou qu'on fasse de lui, il ne dit rien, il ne se plaint pas. Ainsi doit faire le vrai serviteur de Dieu, et lui dire avec David : «*Ut jumentum factus sum apud te :* Je suis devenu devant vous comme une bête de charge. »

Les peines infinies que le P. Claver se donnait pour les esclaves méritaient les plus grands éloges : il se trouva cependant plusieurs maîtres qui prirent à tâche de le chagriner en tout, et qui allèrent même jusqu'à l'outrager, sous prétexte que leurs esclaves perdaient trop de temps avec lui ; que par ses fréquentes instructions il les détournait de leur travail ; que sa bonté les rendait trop insolents. Plein de ces fausses idées, ces maîtres intéressés défendaient à leurs nègres d'aller le voir ; et, quand il venait lui-même les chercher, ils avaient ordre de lui fermer la porte avec mépris et de l'accabler d'injures. L'homme apostolique gardait alors un profond silence, ravi de souffrir quelque chose pour le service de Dieu ; mais il ne lâchait pas prise pour cela, et il arrivait souvent que ces maitres revenaient de leurs injustes préjugés. Convaincus par leur propre expérience que, sous la conduite du P. Claver, leurs nègres devenaient de jour en jour plus laborieux et plus dociles, ils les abandonnaient enfin à sa disposition ; mais, comme ces sortes de contestations étaient fréquentes, il fallait

toujours combattre et gagner, pour ainsi dire, le terrain pied à pied.

Il y eut aussi parmi les Espagnols un grand nombre de libertins qui, furieux de se voir enlever les complices de leurs désordres, non contents de lui faire mille outrages et de le traiter d'hypocrite et de séducteur, allèrent jusqu'à se jeter sur lui le poignard à la main, en le menaçant de le tuer s'il ne cessait de les inquiéter ; mais rien n'était capable de ralentir son zèle, ni d'altérer sa douceur : « Si c'est la volonté de Dieu que je meure, » répondait-il alors tranquillement, « voilà ma vie, vous pouvez la prendre. »

Ce qui devait lui être encore plus sensible, c'est que quelques Pères de la maison étaient les premiers à désapprouver sa manière de traiter avec les nègres : ainsi Dieu permet-il que les plus gens de bien se trompent quelquefois pour donner à ses saints une plus belle occasion de mérite. A les entendre, c'était en lui un bon zèle, mais d'ailleurs indiscret et précipité. Ses succès dans tout ce qu'il entreprenait à cet égard auraient dû les désabuser ; mais il n'est pas aisé de détromper certaines personnes accoutumées à juger de tout par leurs propres idées, et à ne trouver rien de bien fait que ce qu'elles font elles-mêmes. Il y en eut même, et au dehors et au dedans, qui pendant quelques années traitèrent son zèle de caprice, sa constance d'opiniâtreté, sa mortification de dureté de caractère, sa tendresse pour les nègres de manie, son recueillement d'ignorance, sa sainteté même d'illusion. Les moins ardents condamnaient en général le tumulte de ses occupations, les distractions de son emploi, le temps considérable qu'il y perdait et l'embarras qu'il donnait à ses interprètes qui devenaient par là inutiles au service de la maison. S'il arrivait qu'un nègre ne répondît pas juste aux interrogations qu'on lui faisait, ou ne reçût pas assez bien la sainte hostie dans sa bouche, les plus zélés lui en faisaient des reproches : ils s'adressaient même aux supérieurs ; et, comme il ne disait jamais rien pour sa défense, on lui donnait tort, en le taxant d'imprudence. On allait quelquefois jusqu'à lui faire des réprimandes publiques si sévères, qu'il fallait une patience comme la sienne pour n'en être pas troublé ; et comme il se croyait toujours coupable, il se punissait de toutes les fautes dont on le reprenait, et que sa conscience ne lui reprochait pas.

On ne saurait croire tout ce qu'il eut à souffrir en particulier d'un certain frère portugais, homme brusque, violent et d'une

conduite si peu religieuse qu'on fut obligé de le chasser quelque temps après de la Compagnie. Comme c'était malgré lui qu'il allait accompagner le Père dans ses ministères auprès du prochain, il prenait plaisir à le faire longtemps attendre pour sortir de la maison, il le grondait continuellement en chemin ; et quand il eût été à propos de se hâter, il s'arrêtait exprès ; de sorte que quelque besoin qu'eût un malade d'être promptement secouru, le Père était obligé d'attendre que le caprice du frère fût passé. Dans l'intérieur de la maison, il n'est point d'outrages qu'il ne lui fît : il traitait ses occupations saintes d'imaginations ridicules et sa piété d'hypocrisie. Le saint homme ne lui disait jamais une parole, et il se contentait de le regarder humblement comme un fléau que Dieu lui avait justement envoyé pour le punir de ses péchés.

Ce fut surtout dans les dernières années de sa vie que sa patience eut occasion de paraître. Quelques ennemis des jésuites (car ceux qui travaillent à la gloire de Dieu n'en manquèrent jamais) saisirent l'occasion de l'arrivée d'un visiteur général à Carthagène, pour exciter une violente tempête contre ces religieux ; et elle tomba particulièrement sur le P. Claver. On l'accusa entre autres choses de réitérer le baptême, et en conséquence on lui défendit de baptiser désormais. Il n'ignorait pas ce qu'il avait à dire pour sa justification, n'ayant jamais rebaptisé que dans le cas d'un doute bien fondé, et toujours sous condition : mais il aima mieux souffrir en silence ; et quoi qu'il en coûtât à son cœur d'abandonner ainsi ses pauvres esclaves, il jugea plus à propos d'obéir sans répliquer.

Il eut longtemps à vivre sous un supérieur fort prévenu contre lui, et qui, choqué de ce qui paraissait en lui d'extraordinaire, crut que, pour mieux s'assurer de sa vertu, il fallait ne manquer aucune occasion de l'éprouver ; mais quelque attention qu'on apportât à l'examiner alors, jamais on n'aperçut en lui la plus légère marque d'aigreur ou même d'altération. On alla jusqu'à lui dire, au sujet de quelque question sur laquelle les sentiments étaient partagés, qu'il n'était qu'un ignorant, qu'il n'entendait pas même le latin : mais quelques preuves qu'il eût données de sa capacité en tout genre de doctrine, il ne parla que pour avouer de bonne foi son ignorance. « Il importe peu », disait-il à ceux qui paraissaient surpris de sa tranquillité en une pareille occasion, « de passer pour savant ou pour ignorant ; mais il importe beaucoup d'être humble et obéissant ».

Au temps de la Passion, ayant aperçu dans l'église du collège une femme parée d'une manière mondaine, il s'approcha d'elle et lui représenta qu'un tel ajustement ne convenait, ni au temps, ni à son état, ni à son âge. Il suffisait que ce fût une femme vaine à qui on paraissait reprocher son âge pour la mettre en fureur: elle s'emporta de manière que le frère sacristain étant accouru au bruit qu'elle faisait, et la voyant dans une agitation terrible, ne manqua pas de se ranger de son parti et de blâmer l'indiscrétion du Père. Le recteur du collège arriva un moment après et, soit qu'il ne pût apaiser autrement la fureur de la dame, soit que le silence du P. Claver lui fît juger qu'il avait tort, il le reprit en le traitant d'homme indiscret qui s'abandonnait à l'impétuosité de son zèle. L'humble religieux, sans dire une seule parole pour sa justification, se jeta aussitôt à genoux devant son supérieur, lui baisa les pieds, lui demanda pardon du scandale qu'il venait de donner, et le pria de lui imposer une pénitence proportionnée à la faute qu'il avait commise. La dame resta surprise et si confuse de tout ce qui se passait à son occasion, que, rentrant tout à coup en elle-même, elle prit la résolution de mener une vie plus édifiante et plus chrétienne. Les nègres eux-mêmes se permettaient de le traiter de la manière la plus indigne : ils se plaignaient souvent de ce qu'il les occupait trop, et leur donnait plus d'affaires lui seul que tous les autres ensemble ; mais qu'il ne fallait pas s'en étonner, puisqu'il n'était qu'un capricieux et un fanatique que personne ne pouvait souffrir. Toutes ces insultes avaient des charmes inexprimables pour ce grand serviteur de Dieu, et il les écoutait avec une joie qui éclatait quelquefois sur son visage.

XIII.

Sa douceur inaltérable.

LA véritable vertu se fait connaître tôt ou tard ; et il en est d'elle comme d'une lumière pure qui vient à bout de dissiper les nuages les plus épais, les plus obscures ténèbres. Celle du P. Claver était trop éclatante pour ne pas forcer enfin l'admiration de ceux mêmes qui le persécutaient. Ce n'était pas en lui une patience triste et sévère qui se fait estimer sans pouvoir se faire aimer, qui frappe l'esprit sans gagner le cœur ; elle était toujours accompagnée d'une douceur aimable qui entraînait insensiblement tous les cœurs, et

qui triomphait aussi bien de la férocité naturelle des sauvages, que de la haine de ses plus opiniâtres ennemis: L'idée qu'on en avait parut surtout en deux occasions bien remarquables.

Une femme qui devait une certaine somme au collège, tâchait depuis longtemps d'éluder, à force d'artifices et d'impostures, les poursuites ordinaires de la justice: tous les jours elle assemblait chez elle une grande multitude de gens de toute espèce, devant qui elle ne cessait point de déclamer, ni d'invectiver contre les jésuites. On jugea à propos de tenter les voies de la douceur, et comme on crut celle du P. Claver capable d'apaiser un peu l'esprit de cette furie, on lui ordonna d'aller lui parler: il obéit, il parla, mais inutilement. La femme abusant de sa patience et de son humilité, le chargea d'injures lui et son compagnon. Peu contente de ces premiers excès, elle résolut de passer des outrages aux mauvais traitements: elle feignit donc d'être malade et envoya chercher le Père pour la confesser, en témoignant un vif repentir de l'avoir ainsi traité. A peine fut-il entré qu'on vit paraître deux esclaves fugitifs, que la prétendue malade avait fait cacher dans sa chambre, et qui vinrent pour se jeter sur lui comme des furieux; tandis qu'elle de son côté, pour assouvir sa rage, vomissait contre lui un torrent d'injures. Le compagnon du Père, homme intrépide et vigoureux, voyant qu'on était sur le point de le frapper avec violence, le retire par son manteau, se met en devoir de le défendre et cependant crie de toute sa force au secours. A l'instant les assassins s'évadent; et la femme, aussi touchée que surprise de la douceur et de l'humilité du saint homme, se jette à ses pieds, lui demande pardon de son emportement, et lui promet de se corriger.

Dans un grand procès qu'on avait intenté aux jésuites, un des principaux juges se montrait si passionné contre eux, qu'il faisait sentir en toutes manières son indignation à quiconque osait parler en leur faveur. Il était cependant nécessaire de lui présenter une requête d'où dépendait le gain ou la perte de la cause, et personne ne voulut s'en charger. Le recteur du collège eut recours à sa ressource ordinaire, à la douceur du P. Claver, persuadé que du moins la réputation de sa sainteté ferait quelque impression sur l'esprit du juge. Il le chargea donc de présenter le mémoire; le magistrat ne l'eut pas plus tôt aperçu, que tout transporté de colère, il s'oublia jusqu'à lui dire les choses les plus outrageantes. Le Père se retira sans rien répondre, mais avec un air respec-

tueux et aussi satisfait que s'il eût été le mieux reçu du monde. Le lendemain, on le renvoya encore, avec la même requête que le juge n'avait pas daigné prendre : celui-ci, plus outré que jamais et s'imaginant que les jésuites faisaient peu de cas de son indignation et de son autorité, entra dans une telle fureur, qu'il les traita tous, sans distinction, de mutins, de séditieux, de scélérats, de gens qu'il fallait exterminer. Le saint homme, après l'avoir écouté avec une tranquillité admirable, le quitta en lui faisant une profonde révérence. L'affaire dura encore longtemps, toujours avec de nouveaux outrages d'une part, et une patience inaltérable de l'autre; mais enfin la douceur l'emporta sur la violence, et les jésuites gagnèrent leur procès.

XIV.

Ses vertus religieuses. — Sa pureté angélique.

COMME ce sont les trois vœux qui constituent proprement les religieux, à tout ce qu'on vient de dire des vertus du P. Claver, on peut ajouter que si dans toutes les autres il pouvait servir de modèle aux chrétiens les plus parfaits, dans celles de son état il était encore le modèle des religieux les plus fervents.

Sa pureté était celle d'un ange, ce qui cessera de paraître étonnant, si l'on fait réflexion à son extrême modestie, à sa mortification excessive et à sa vigilance continuelle sur tous ses sens. On a observé que, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut dans la Compagnie, jamais il n'arrêta les yeux sur le visage d'aucune femme: aussi ses confesseurs ont-ils protesté hautement qu'il avait toujours conservé en ce point la première innocence de son baptême.

Prévenu de la grâce dès sa plus tendre enfance, il eut l'amour de la vertu avant l'usage de la raison. Le peu de temps qu'il passa dans le siècle, il pouvait déjà servir d'exemple aux religieux; et depuis son entrée au noviciat, il ne cessa point d'avancer à grands pas dans la route de la sainteté. Tous les jours il se confessait, après un rigoureux examen de lui-même; et il ne le faisait jamais sans répandre beaucoup de larmes. Attentif aux moindres mouvements de son cœur, son amour pour Dieu lui inspirait une vive crainte de l'offenser, qui le retenait sans cesse dans la circonspection la plus scrupuleuse. En un mot, de son recueillement, de sa tempé-

rance et de ses austérités, il s'était fait comme un bouclier impénétrable pour opposer à tous les traits empoisonnés de l'esprit tentateur. Il avait surtout une dévotion particulière à la conception immaculée de la Mère de Dieu, pour obtenir la grâce d'une pureté digne de cette Reine des vierges : il la conseillait à ceux qui se sentaient attaqués de tentations violentes contre cette vertu ; et ils ne manquaient pas d'en éprouver, tôt ou tard, les plus salutaires effets.

XV.

Sa pauvreté.

POUR ce qui regarde la pauvreté religieuse, on peut dire du P. Claver, que, conformément à la règle et à l'esprit de son saint fondateur, il la regardait comme sa propre mère : tout ce qu'on apercevait dans sa personne et dans sa manière de vivre respirait la pauvreté même. Sa chambre fut d'abord une espèce de loge si étroite et si obscure, que pendant plusieurs années il était obligé d'en sortir pour pouvoir écrire : son lit, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, n'était qu'une simple peau ou une natte étendue par terre. Tous ses meubles consistaient en quelques instruments de pénitence, deux sièges de bois grossièrement travaillés, un petit banc pour ceux qui venaient le voir, et une table toute nue sur laquelle il n'y avait que son bréviaire, le même qu'il avait eu d'abord et qu'il conserva toute sa vie, avec deux volumes de cas de conscience : pour ce qui est de tous les autres livres, il allait les consulter à la bibliothèque, à mesure qu'il en avait besoin. Les ornements répondaient aux meubles : un crucifix d'une peinture grossière, placé entre deux images, dont l'une représentait JÉSUS-CHRIST à la colonne et l'autre saint Pierre à genoux pleurant son infidélité : une croix de bois au chevet de son lit, et au-dessus, un portrait du F. Rodriguez ; telle était la parure de sa chambre. Amateur de tout ce qui le rapprochait de son divin modèle, le P. Claver ne se servait ordinairement que du rebut des autres : il changeait de bonnet carré, au plus tous les dix ans, encore n'en voulait-il jamais porter un neuf : ses camisoles étaient composées de quatre morceaux de mauvaise toile attachés ensemble avec de petites cordes ; et pour ce qui est de son manteau, c'est un prodige que l'ayant employé à tant d'exercices de charité, il ait pu durer si longtemps ; aussi était-il tout cousu de pièces. Un

jour le supérieur l'ayant obligé de prendre une soutane neuve, il parut si embarrassé et même si affligé, que, par compassion pour lui, on fut contraint de lui rendre celle qu'il avait quittée.

Son amour extrême pour la pauvreté allait jusqu'à des attentions qui paraîtraient des bagatelles, si on ne remontait pas au principe qui les dirigeait. Jamais il ne prenait une chandelle entière, se contentant des bouts qu'il ramassait de tous les côtés : il n'écrivait que sur le revers des papiers dont on ne faisait plus d'usage ; et pour cela il n'avait point d'autres plumes que celles qui avaient été rebutées, et qu'il accommodait de son mieux. C'était encore par le même esprit, qu'il ne se nourrissait ordinairement que des restes de pain qu'on avait recueillis sur toutes les tables ; et qu'il faisait ses plus chères délices d'aller manger à la porte au plat des pauvres.

Souvent il arrivait que, revenant à jeun et tout épuisé de fatigues longtemps après midi, il ne trouvait rien pour dîner, parce que le frère cuisinier l'avait oublié. Loin de s'en plaindre, il tâchait toujours d'excuser l'officier, en disant qu'il ne fallait s'en prendre qu'à lui seul, et qu'il le méritait bien pour n'avoir pas eu le soin de se trouver avec les autres. Quelqu'un pourtant, touché de compassion de le voir ainsi négligé, voulut en avertir le supérieur. « Oh! pour cela non, je vous prie, lui dit le saint homme, eh! de quoi se plaindre? Combien y en a-t-il d'autres qui passent, non pas une seule matinée, mais plusieurs jours sans avoir un morceau de pain? » Toutes les aumônes qu'il pouvait ramasser étaient employées à secourir les pauvres : il travaillait sans cesse, s'épuisait et se privait de tout pour eux ; mais il n'aimait pas à distribuer lui-même les sommes qu'on voulait lui mettre en main. Quelques instances qu'on pût lui faire d'en prendre au moins une partie pour l'employer aux usages qu'il jugerait les plus convenables, il refusait toujours.

Dans une grande maladie qu'il eut, le capitaine Jean-François de Saint-Martin ne put le résoudre à accepter le moindre soulagement de sa part ; et comme il le conjurait avec instance de lui dire au moins de quoi il pourrait avoir besoin : « D'un peu de toile pour habiller un nègre », lui répondit-il. On lui en envoya douze aunes ; il en fit couper précisément ce qui était nécessaire, et renvoya le reste. Un jour qu'il avait consenti à ce qu'on lui envoyât une bouteille de vin dont on savait qu'il avait besoin, on lui demanda s'il le

voulait blanc ou rouge ? « Les pauvres, dit-il, ne choisissent pas » ; et,dès qu'il l'eût reçue, il la fit porter à un autre religieux de la maison qui n'était pas aussi malade que lui. Sa délicatesse allait si loin sur cet article, que, même dans la plus grande nécessité, jamais il ne voulut toucher, ni aux conserves, ni aux autres petites douceurs qu'on a coutume de donner aux infirmes.

XVI.

Son obéissance.

PERSUADÉ que la perfection de l'homme consiste à faire la volonté de Dieu, et que le bonheur du religieux est d'être sûr de la faire toujours, s'il le veut, le Père Claver porta l'obéissance propre de son état à un point où il est bien rare et bien difficile d'atteindre. Voici encore ce qu'on a trouvé de lui sur cet article, dans quelques notes écrites de sa main : « Dans la vie religieuse il n'y a point de route plus courte, pour arriver à la perfection, que celle de l'obéissance aux supérieurs : ainsi je m'en rapporte plus à une seule de leurs paroles, qu'à cent révélations particulières. Quand le supérieur m'ordonnera quelque chose de difficile, j'élèverai mon cœur à Dieu ; je me représenterai que lui-même me le commande ; et sans rien répliquer, je lui obéirai avec la promptitude des anges, en le remerciant de ce qu'il daigne se servir de moi, pour exécuter ses volontés. »

Il agissait conformément à ces grands principes, et le respect qu'il portait à ceux qui avaient autorité sur lui, était pareil à celui qu'il avait pour Dieu même. Ses amis les plus intimes et les plus familiers n'étaient plus pour lui que des objets de vénération, dès qu'ils devenaient ses supérieurs. Il n'envisageait en eux que celui dont ils tenaient la place ; et, comme tout supérieur, quel qu'il pût être, était égal pour lui à cet égard, on peut dire que par là il n'en changeait jamais. Il ne paraissait devant eux que comme le dernier des novices, dans la posture la plus respectueuse, le bonnet à la main, les yeux baissés, l'esprit attentif au moindre signe de leur volonté ; sans que, ni difficultés, ni péril même, fût capable de le faire balancer un moment, dès qu'il l'avait aperçue. Au reste, son obéissance et son respect ne se réduisaient pas à exécuter les ordres de ses supérieurs, tout son cœur leur était ouvert, et il leur faisait un détail exact de ses oraisons, de ses pénitences,

des moindres mouvements de son âme, en les suppliant de le conduire et de le réformer de la manière qu'ils le jugeraient à propos. Lui qui était en cela un si grand maître pour les autres, il ne croyait pas pouvoir rien décider comme il faut pour lui : il avait alors pour maxime que, comme jamais on ne se voit bien soi-même, jamais aussi on ne se juge bien soi-même ; et qu'ainsi on a besoin du jugement, comme des yeux d'autrui.

Pour se mieux assurer de cette parfaite obéissance, les supérieurs voulurent quelquefois la mettre aux plus fortes épreuves. Un jour, après lui avoir fait une très sévère réprimande pour une bagatelle, on lui commanda de demeurer à genoux, jusqu'à ce qu'on lui donnât d'autres ordres. Quoiqu'il fût déjà fort âgé et fort infirme, il y resta près d'une heure, témoignant beaucoup de joie de cette mortification, et déterminé à y rester un jour entier jusqu'à ce qu'on changeât sa pénitence.

Le supérieur, dont on a déjà parlé, lui ayant ordonné de changer absolument de méthode dans l'instruction des nègres, et d'abandonner même certaines pratiques dont il avait jusqu'alors recueilli un très grand fruit, il obéit sur-le-champ, sans rien dire que ces paroles, aussi propres à marquer son humilité que son obéissance : « Il faut que je sois bien misérable de ne pouvoir faire un peu de bien, sans occasionner beaucoup de mal et sans troubler toute la maison ; mais c'est le propre d'un ignorant, d'un indiscret et d'un pécheur comme moi. » Une autre fois, étant allé faire mission à Tolu, bourg assez éloigné de Carthagène, où il avait déjà publié les indulgences ordinaires, il reçut une lettre de son recteur qui lui mandait de revenir au collège. Le curé du lieu, les officiers et les soldats, affligés de le perdre, firent tous leurs efforts pour l'arrêter quelques jours, jusqu'à ce qu'ils eussent écrit au recteur ; ils lui représentèrent que la désolation de tout le peuple, la perte de tant d'âmes qui paraissaient bien disposées à profiter de ses travaux, le temps qui était alors extrêmement pluvieux et les mauvais chemins, seraient des excuses suffisantes et des raisons auxquelles son supérieur ne résisterait pas. Mais, quoi qu'on pût lui dire, et quelque douleur qu'il eût lui-même de voir ses travaux inutiles et tant de fruits perdus, il n'écouta rien, il se mit en chemin et se rendit à Carthagène pour le jour marqué. Il semble que Dieu voulut récompenser son obéissance par une protection particulière ;

car dès qu'il fut en chemin, la pluie, qui jusque-là avait été continuelle et abondante, cessa tout à coup.

Ce n'était pas seulement aux supérieurs, c'était à tous les officiers de la maison qu'il obéissait, comme à Dieu, dans tout ce qui regardait leur office. S'il entrait dans la cuisine pour y rendre quelque service, il se découvrait et, les yeux baissés, il priait humblement le cuisinier de lui dire ce qu'il voulait qu'il fît. Quand il était chargé de préparer le réfectoire, il n'arrangeait pas la moindre chose sans l'ordre de l'officier qui en avait le soin. Au premier signal que donnait le portier, il accourait en lui disant : « Que m'ordonnez-vous, mon frère? » Le sacristain, sûr de le trouver toujours à ses ordres, avait recours à lui pour tout ce qui demandait le ministère d'un prêtre. Quand il sortait en ville, il n'avait point d'autre volonté que celle de son compagnon, qui déterminait à son gré, et le chemin qu'il fallait prendre, et la manière d'aller. S'il entrait dans le quartier des novices, il demandait les ordres de celui qui y présidait, et le respectait alors comme son supérieur. Enfin sa passion d'obéir, si on peut employer ce terme, était si forte que, quand il était obligé d'aller en mission, sans autre compagnon qu'un nègre qui lui servait d'interprète, ne pouvant se résoudre à se gouverner lui-même, il donnait à cet esclave toute autorité sur lui, pour avoir le mérite de l'obéissance : c'était lui qui réglait l'ordre de la marche, les repos qu'il fallait prendre, les habitations où l'on devait aller.

De ce grand principe de la plus parfaite obéissance, partait son attachement et son exactitude à toutes les règles établies par saint Ignace ; et ceux qui furent les plus attentifs à examiner sa conduite, furent forcés d'avouer que jamais ils ne l'avaient vu manquer à la plus légère observance. Dans la multitude de ces règlements, il y en a quelques-uns qui paraissent peu importants en eux-mêmes, et d'ailleurs très assujettissants ; mais sa vigilance et son courage suppléaient à tout ; de sorte que quand, en sortant de la maison, il oubliait par hasard de se marquer à la porte, accablé du grand nombre de personnes qui voulaient alors lui parler, dès qu'il s'apercevait de son oubli, il retournait sur ses pas pour obéir à ce que la règle prescrit sur cet article.

Il était toujours le premier à se trouver où le signal de la communauté l'appelait. Si on lui remettait quelque lettre sans avoir été décachetée, il était sensiblement affligé de voir

que les supérieurs ne lui donnassent pas lieu, en la lisant les premiers, de pratiquer la subordination et la dépendance. A plus forte raison n'écrivait-il jamais sans leur avoir montré ses lettres ; et il était si exact sur cet article, qu'ayant eu ordre de son général d'écrire pour quelque affaire particulière à un autre jésuite des Indes, et ne pouvant montrer la lettre au supérieur de la maison, il alla la porter au provincial, qui était pour lors à Carthagène.

XVII.

Son humilité profonde.

TANT de vertus éclatantes étaient fondées sur une humilité si profonde, qu'il n'y avait à ses yeux rien de plus petit, ni de plus vil que lui-même. On a déjà vu les efforts qu'il fit auprès de ses supérieurs, pour les engager à le laisser servir dans la Compagnie, en qualité de simple frère coadjuteur. Quelque propre qu'il fût, par la beauté de son esprit, la singularité de ses talents et sa capacité éprouvée, à remplir les emplois les plus élevés, soit dans la chaire chrétienne, soit dans les écoles théologiques, soit même dans le gouvernement, il se borna toujours à son premier ministère auprès des nègres, des pauvres et des malades, sans que jamais il lui vînt en pensée qu'il fût bon à autre chose.

Il n'oubliait rien de ce qui pouvait contribuer à le faire regarder comme le dernier des hommes. Deux fois par semaine, il allait par la ville chargé de linge, de draps et de toutes sortes de provisions pour les prisonniers ou les malades, et quand en chemin il rencontrait un infirme ou un impotent, il le chargeait sur ses épaules, jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé un asile sûr et commode. On sait qu'un de ses plaisirs était de manger à la porte avec les pauvres, au même plat et à la dernière place ; mais il ne se contentait pas de cette humiliante situation. Après le repas, il leur aidait lui-même à laver, il rinçait les vases, nettoyait les plats, appropriait les sièges, balayait la place ; en un mot, il faisait tout ce qu'on aurait pu exiger du dernier des esclaves.

La moindre marque d'estime l'affligeait, et les honneurs étaient pour lui ce que sont pour un homme superbe les affronts les plus sanglants : c'est pour cela qu'il fuyait le commerce des riches et des grands, et que sa conversation la plus ordinaire était avec les petits, les pauvres et les simples.

Quand quelque personne distinguée voulait l'avoir dans sa maison, il fallait user d'adresse et de détour pour l'y attirer, en lui faisant entendre qu'il y avait quelque nègre ou quelque infirme qui avait besoin de lui : mais, dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait trompé,il contrefaisait le simple et l'ignorant, sans vouloir dire une parole. Si on paraissait curieux de l'entendre parler de Dieu : « Voici, répondait-il en se retirant, un Père qui vous dira de meilleures choses que moi»; il priait alors son compagnon de faire une petite exhortation à toute la famille, tandis que de son côté il allait chercher les pauvres esclaves, pour leur faire le catéchisme.

Lorsqu'on faisait quelque sermon au collège de Carthagène, ce qui en Carême arrivait trois fois par semaine, il se plaçait, enveloppé de son manteau, dans l'escalier qui conduisait de la cour à la tribune, pour être foulé aux pieds de tous les passants ; et là, par de ferventes prières, il attirait les bénédictions du ciel sur les discours du prédicateur.

L'esprit d'orgueil et de mensonge ne put souffrir, d'un côté, tant d'humilité dans ce saint homme, et de l'autre tant d'ardeur dans le peuple à entendre la parole de vérité; et il donna à cette occasion une preuve de sa rage, dont le P. Claver faillit être la victime. On avait coutume de placer la chaire près de la porte, afin que les femmes, qui étaient au dehors de l'église, pussent entendre aussi facilement que les hommes, qui en occupaient le dedans. Un jour que l'auditoire était plus nombreux qu'à l'ordinaire, on vit en l'air un gros nuage fort obscur, qui faisait un bruit pareil à celui d'un char roulant avec impétuosité sur le pavé. Au milieu du sermon, l'orage crève tout à coup sur le prédicateur, qu'on est obligé de remporter tout trempé et tout effrayé à la sacristie. Dans le premier moment de la frayeur générale, chacun chercha à fuir de son côté; mais comme les uns voulaient sortir de l'église, tandis que les autres voulaient y entrer, le tumulte devint bientôt effroyable ; dans l'impossibilité de sortir, on courut en désordre au pied des autels, pour embrasser les images et réclamer le secours du ciel. D'autre part, ceux qui étaient dans la tribune se précipitent en foule par l'escalier où se trouvait le P. Claver, qui en un moment est renversé par terre, foulé aux pieds, et emporté par le torrent, tout couvert de boue et de sang, jusqu'à la chapelle de la Vierge. Là, étant revenu à lui et le tumulte s'étant apaisé, il sut si bien persuader aux auditeurs que tout ce ravage était

un effet de la jalousie et de la fureur du démon, que l'empressement à venir entendre la parole de Dieu ne fit qu'augmenter, et que les fruits en furent dans la suite plus abondants que jamais.

Tranquille et patient en toute autre circonstance, il ne perdait quelque chose de sa douceur ordinaire que quand on lui témoignait avoir trop bonne opinion de lui. Ayant un jour donné l'aumône à une pauvre femme qu'il rencontra sur son chemin, en accompagnant son petit présent de quelques avis salutaires pour le bien de son âme, la femme, également charmée de sa charité et de ses discours, se jeta à ses pieds, en s'écriant : « Ah ! saint P. Claver, ce qu'on dit à Lima est bien vrai, que Dieu avait pardonné à Carthagène, en votre considération. » A ces mots, le saint homme confus, troublé et comme hors de soi : « Allez, lui répondit-il avec émotion, vous ne savez ce que vous dites, et si jamais j'apprends que vous débitez de pareilles visions, je vous ferai chasser de la ville. Demandez pardon à Dieu de votre imprudence.» De tout le reste du jour, il n'osa pas lever les yeux ; et il courut promptement à l'hôpital, pour expier par de nouvelles humiliations des éloges dont sa modestie lui faisait un crime.

Cette conduite n'a rien qui doive surprendre dans un homme qui se regardait de bonne foi comme le plus indigne des pécheurs. On est quelquefois étonné que les saints puissent, sans pécher contre la vérité, penser d'eux-mêmes d'une façon aussi désavantageuse ; mais il n'y a rien en cela que de très simple et de très naturel. Comme ils sont uniquement attentifs à la grandeur et à la pureté infinies de Dieu, dès qu'ils rabattent les yeux sur eux-mêmes, ils n'y trouvent qu'impureté et que misère. C'est ce que le P. Claver a si bien exprimé dans un écrit qui nous est resté de lui. « L'âme véritablement humble, dit-il, s'élève de toutes ses forces à « Dieu, d'où elle aperçoit sa sainteté, et son amour infini « pour les hommes : rentrant ensuite en elle-même, elle voit « la distance infinie de lui à elle; et à la faveur de la divine « lumière qui l'éclaire, elle découvre ses propres taches : « comme à la clarté des rayons du soleil, qui passent par une « fenêtre, on aperçoit les atomes qui volent dans l'air. » C'est encore cette connaissance réfléchie de Dieu et de lui-même, qui lui inspirait la sainte frayeur dont il était saisi devant la majesté divine; comme s'il eût été le plus endurci de tous les pécheurs, il se rappelait sans cesse la pensée de la mort du

jugement et de l'enfer. « Prends garde, se disait-il alors à lui-même, d'abuser plus longtemps des grâces de ton Dieu, et d'être parmi tes frères comme un Judas parmi les apôtres. Considère bien que ceux qui sont entrés avec toi en religion courent à grands pas dans la route de la perfection, tandis que tu restes toujours ingrat, toujours pécheur. »

Pénétré de ces sentiments, il avait coutume de dire qu'il n'était qu'un misérable ver de terre ; et que si on le connaissait bien, on le fuirait avec horreur, comme on fuit un cadavre pourri. Aussi ne croyait-il jamais en faire assez pour expier ses iniquités. Un jour qu'il se déchirait par une rude et sanglante discipline, le supérieur qui passait près de sa chambre, y entra pour lui dire de modérer ses austérités ; et l'ayant encore trouvé avec une couronne d'épines sur la tête, et un frein à la bouche, il le reprit de son indiscrétion et de ses excès. « Ah ! mon Père, lui répondit le P. Claver en soupirant, c'est que j'ai contracté tant de dettes, qu'il ne m'est pas possible de les acquitter.» Tout ce qu'il voyait lui servait à se confondre lui-même, et à s'abîmer dans son néant. A la vue du ciel et des étoiles : « Hé quoi ! s'écriait-il, tant et de si nobles créatures font la volonté de Dieu, sans résistance, et un ver de terre comme moi y résiste sans cesse. » S'il jetait les yeux sur une campagne émaillée de fleurs : « Ah ! ingrat, se disait-il, après tant d'influences célestes, tu ne produis encore que des épines. » Si c'était une mare d'eau sale et bourbeuse : « Ainsi, ajoutait-il, l'eau pure de la grâce s'est-elle corrompue dans mon cœur impur. » Voyait-il mettre un morceau de fer au feu. « C'est ainsi, reprenait-il encore, qu'il faudrait me purifier dans le feu, pour éviter celui de l'enfer : si vous ne me traitez ainsi, ô mon Dieu ! jamais vous n'amollirez la dureté de mon âme. » Le priait-on de recommander une affaire à Dieu ? «Bon moyen de la perdre», répondait-il. Quand il assistait les criminels condamnés à mort, il les embrassait, en leur disant avec tendresse : « Hélas ! mon frère, que ne suis-je comme vous, et à vos pieds. Emmenez-moi avec vous, et ne me laissez pas plus longtemps dans ce misérable monde. » Il faudrait entrer dans tout le détail de sa vie, pour bien connaître tous les traits singuliers de son humilité. Quelque raison qu'il eût de faire une chose, il approuvait toujours ceux qui y trouvaient à redire. Non content d'avoir gardé le silence devant le sacristain qui avait pris parti contre lui, en faveur de

cette femme mondaine, dont on a déjà parlé, le lendemain il descendit à la sacristie, tira le frère à l'écart, se jeta à ses pieds, et les baisa, comme pour obtenir le pardon de sa faute.

Mais son adresse à cacher ses vertus, et surtout son humilité, n'était pas moins étonnante que son humilité même. Comme il choisissait la nuit pour ses mortifications et ses oraisons extraordinaires, il arrivait quelquefois que le recteur du collège, qui se confessait à lui, venait l'interrompre en ces moments où il croyait être seul, et le trouvait occupé à ses exercices de pénitence ou abîmé dans quelque ravissement. L'humble serviteur de Dieu, confus de se voir surpris dans cet état, ne put une fois s'empêcher de s'en plaindre au supérieur et de le prier, ou de prendre un autre temps, ou de se choisir un autre confesseur. A tout ce qu'on lui voyait faire d'extraordinaire, il savait donner une explication propre à le dégrader dans l'opinion commune. Si on le louait de son zèle et de son activité pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : « C'est ce que je devrais avoir, disait-il bonnement, mais il n'y a là que de l'amour-propre : c'est en moi l'effet d'un tempérament ardent et impétueux qui, sans ces occupations, se trouverait bien embarrassé et deviendrait insupportable aux autres et à moi-même. » Si on paraissait étonné qu'il mît son plaisir à converser avec les nègres et le plus bas peuple : à l'entendre, c'était un orgueil secret qui le faisait agir, parce que les pauvres et les idiots étaient moins en état que les autres de découvrir ses défauts. Si on lui parlait de cette mortification prodigieuse qui le portait à panser et à baiser même les plaies les plus dégoûtantes : il tournait la chose en badinant : « Si pour être un saint, disait-il alors, il ne s'agit que de n'avoir point de goût et d'être muni d'un fort estomac, il faut avouer que je puis l'être. » C'est encore par le même principe qu'il attribuait toutes les merveilles qu'on lui voyait opérer, à une relique, à une médaille, au bois salutaire de la croix, aux prières ferventes des assistants, ou même à quelques petits remèdes qu'il donnait de temps en temps et qui, par eux-mêmes, n'avaient aucune vertu particulière.

On ne peut mieux terminer cet article que par une maxime qu'on trouva dans ses écrits, et où il avait tracé son portrait. « L'homme qui est vraiment humble, désire le mépris ; mais « sans chercher à paraître humble, il cherche à paraître digne « d'être humilié. Il s'assujettit à tous, il obéit à tous et il ne

« reprend personne. Il souhaite que tous le méprisent et le « maltraitent, et que ceux qui le font souffrir soient persuadés « qu'il le souffre, non parce qu'il est humble, mais parce qu'il « est en effet très méprisable. Ainsi quand on nous traite avec « mépris, nous devons souhaiter qu'on pense que nous sommes « extrêmement confus et affligés de nous voir maltraités ; « tandis qu'au fond du cœur nous en sommes très charmés, « par le principe de la sainte haine que nous devons avoir « pour nous-mêmes. »

XVIII.

L'idée et l'estime qu'on a de sa sainteté à Carthagène.

TELLES sont les vertus héroïques dont le P. Claver donna l'exemple à Carthagène, sans jamais se démentir, pendant près de quarante années. C'est par là que, malgré les contradictions, les persécutions même auxquelles les serviteurs de Dieu sont toujours exposés, il obtint les succès prodigieux qui lui acquirent le titre d'apôtre des Indes occidentales, et que d'une ville toute corrompue, il fit une ville sainte, où l'on vit pendant quelque temps fleurir la piété des premiers chrétiens. C'est par là qu'il opéra tant de conversions et de choses merveilleuses, que toute cette contrée retentissait de ses éloges. L'idée et l'estime qu'on avait conçue de sa sainteté devint si grande et si universelle que tous les ordres, tous les états et tous les âges s'empressaient de lui donner des marques de leur vénération, de leur confiance et de leur tendresse. Les évêques et les grands vicaires de Carthagène, en lui accordant tous les pouvoirs nécessaires à ses fonctions apostoliques, se faisaient un plaisir de lui confier le soin de leur troupeau ; et plusieurs autres prélats, qui de temps en temps abordaient en cette ville, ne manquaient pas de venir lui recommander les âmes dont la Providence les avait chargés. Les généraux d'armée, les commandants des flottes et toutes les personnes les plus distinguées venaient le voir à leur arrivée, n'entreprenaient rien d'important pendant leur séjour sans lui avoir demandé le secours de ses prières, et allaient prendre congé de lui à leur départ, pour obtenir l'heureux succès de leur voyage.

Le marquis de Mancera étant revenu de sa vice-royauté du Pérou pour retourner en Espagne, ne voulut point partir sans voir le P. Claver, et, en lui baisant la main, il le pria de

lui donner en souvenir quelque chose qui eût été à son usage. L'humble religieux répondit qu'il n'avait rien qui pût lui être utile : mais le recteur ayant demandé à un frère qui était présent s'il n'avait rien qui eût appartenu au P. Claver, et le frère ayant répondu qu'il avait une croix de bois ornée de quelques reliques, il la fit donner au marquis : celui-ci l'ayant prise avec beaucoup de marques de reconnaissance, l'adora, la mit sur sa tête et protesta qu'il en faisait infiniment plus de cas que de la toison d'or dont il était décoré. « Monseigneur, lui dit alors le saint homme, je vous cède là toute ma consolation et ma médecine. » C'était en effet la même croix, qui lui avait servi à opérer tant de prodiges, tant de guérisons et même à ressusciter un nègre.

Les gouverneurs de la ville, de concert avec la noblesse, venaient souvent lui recommander le salut de Carthagène et de ses citoyens. Les ecclésiastiques et les prêtres se faisaient un devoir de le consulter sur les cas de conscience les plus épineux, et ils écoutaient ses décisions comme des oracles. Les religieux s'adressaient à lui, comme au modèle le plus accompli de la vertu, de la perfection propre de leur état. Les négociants ne pouvaient se résoudre à s'embarquer sans avoir reçu sa bénédiction ; et leur premier soin, à leur retour, était de s'informer de ses nouvelles. En un mot, les personnes de toute condition et de tout rang avaient une si haute idée de son crédit auprès de Dieu et de ses lumières, qu'il était rare de les voir former quelque entreprise considérable sans être venus lui demander le secours de ses prières et de ses conseils. Dieu se servait même de la bouche innocente des plus petits enfants, pour rendre un témoignage éclatant à la vertu de son serviteur. Quand, au sortir de leurs écoles, ils le rencontraient dans la rue, ils venaient en foule se jeter à genoux devant lui, et chacun d'eux s'écriait, en lui baisant la main : « Saint Père Claver, recommandez-moi à Dieu. » Le bruit s'était répandu dans les Indes, et surtout à Lima, qu'une personne très vertueuse avait appris, par révélation, que Dieu aurait abîmé Carthagène, sans les prières et les mérites de son apôtre : de manière que, pendant plusieurs années, on entendit les enfants chanter dans les rues : « Pour un Claver, Dieu a conservé Carthagène. »

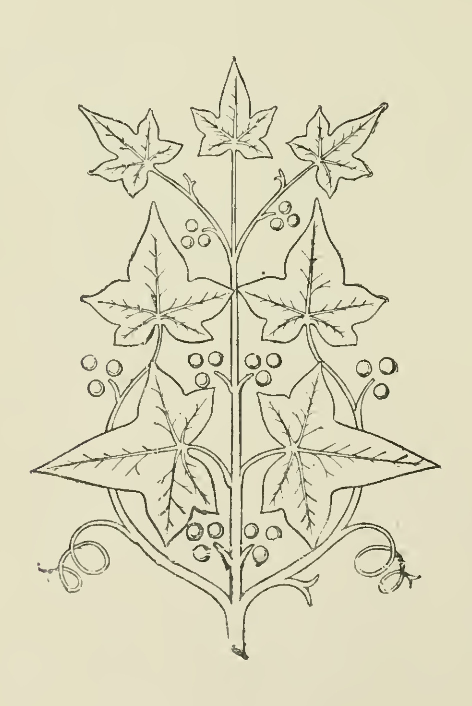
Les témoins domestiques sont les moins suspects en ce genre, parce qu'ils sont ordinairement les plus difficiles à contenter. Comme ils voient les choses de plus près, que nul

défaut n'échappe à leurs yeux, qu'ils prétendent bien avoir acquis les vertus que leur état exige d'eux, et qu'ils se familiarisent, pour ainsi dire, avec les saints, ils cessent enfin d'admirer ce qu'ils ont coutume de voir. Mais tout ce qu'on aperçut dans le P. Claver, tout le temps qu'il demeura au collège de Carthagène, ne servit qu'à confirmer, qu'à augmenter même la haute opinion qu'on avait de sa sainteté. Si, pour éprouver la patience de son serviteur, Dieu permit quelquefois qu'il fût en butte à la censure et aux contradictions de ses propres frères, il n'y en eut pas un seul qui ne se repentît bientôt des petites persécutions qu'ils lui avaient fait essuyer ; et tandis même qu'à l'extérieur ils paraissaient oublier les égards qu'il méritait, les sentiments respectueux de leur cœur démentaient les paroles indiscrètes de leur bouche. Les supérieurs, de concert avec les inférieurs, ne pouvaient se taire sur les merveilles de sa sainteté ; et les éloges qu'ils ne se lassaient point d'en faire, aussi bien que l'attention qu'ils avaient à se recommander à ses prières, faisaient souffrir infiniment son humilité.

Ils donnèrent une preuve bien convaincante de leurs sentiments à cet égard, dans une grande maladie que le Père eut à Carthagène vingt ans avant sa mort : comme on avait été obligé de le saigner, ils firent recueillir son sang avec beaucoup de soin, et chacun des Pères de la maison voulut en recevoir quelques gouttes sur des linges propres, qu'ils gardèrent toujours depuis avec respect. Tout le monde s'empressait d'avoir de ses reliques, même pendant sa vie ; on demandait à ceux qui le rasaient une partie de sa barbe et de ses cheveux : les maîtres des esclaves nègres ramassaient précieusement les billets où il attestait qu'ils s'étaient confessés, pour en retenir la signature ; et on se servait ensuite de tout cela, pour opérer des guérisons miraculeuses.

A tant de témoignages si honorables à la mémoire de cet apôtre j'ajouterai celui de D. Pèdre de Zapata, qui avait été deux fois gouverneur de toute la province de Carthagène. Dans les informations juridiques qu'il fit lui-même commencer peu après la mort du Père, il atteste : « Que la réputation de la sainteté du P. Claver était si grande et si universellement répandue, qu'on le regardait comme la colonne et le soutien de l'État ; que tout le monde le comblait d'éloges ; que dans une ville où les jésuites avaient beaucoup d'ennemis,

jamais il n'avait entendu personne dire du mal de lui ; que, du reste, il lui était impossible de se rappeler toutes les vertus et les actions héroïques dont il avait été le témoin, aussi bien que tous les miracles opérés par son intercession ; mais que tout ce qu'il avait vu ou entendu de lui, égalait tout ce qu'on rapporte des saints reconnus et honorés comme tels dans l'Église catholique. »



LIVRE SIXIÈME.



IL y avait déjà trente-six ans que le P. Claver édifiait Carthagène par ses exemples et par ses vertus, qu'il la sanctifiait par son zèle et par ses travaux, et que, sans presque sortir de son enceinte, il était regardé comme l'apôtre de toutes les Indes occidentales ; épuisé de fatigues, consumé d'austérités, il était sur le point d'aller recevoir la récompense destinée à tant de mérites ; mais Dieu voulut encore purifier cette victime, pour la couronner bientôt avec plus de gloire. Il contracta, dans les exercices même de la plus héroïque charité, une maladie dangereuse qui fut suivie d'une infirmité habituelle de quatre années, pendant lesquelles il n'eut plus d'autre emploi, jusqu'à la mort, que celui de prier et de souffrir.

I.

Il va secourir les pestiférés le long des côtes de la province, revient malade à Carthagène, et guérit contre toute espérance.

ON apprit à Carthagène que la peste, après avoir désolé la Havane, Porto-Rico et Vera-Cruz, s'était répandue sur les côtes de la terre ferme, où elle faisait de grands ravages. Animé d'un zèle plus vif que jamais, et d'un courage au-dessus de ses forces, après s'être déjà épuisé de travail à Carthagène pour disposer les habitants de la ville au jubilé de l'année 1650, le P. Claver voulut parcourir les habitations répandues le long des côtes pour y disposer les cœurs à profiter de la même grâce. Les fruits de la mission furent aussi abondants qu'il pouvait le désirer : mais comme la peste continuait toujours, il redoubla ses prières, ses mortifications, ses jeûnes, ses disciplines pour fléchir par sa pénitence la colère du ciel ; et il le fit avec si peu de ménagements, qu'enfin il y succomba. Son supérieur, informé de l'état où il se trouvait, lui envoya ordre de revenir ; il obéit sans répliquer. Il parut

à Carthagène, si décharné et si abattu qu'on ne pouvait le considérer sans être touché de compassion.

Il régnait alors en cette ville une singulière maladie contagieuse qui enlevait tous les jours un grand nombre de personnes : plusieurs jésuites en moururent, et le P. Claver, qui était déjà malade, en fut attaqué des premiers. S'il ressentit alors quelque chagrin, ce ne fut pas de souffrir, c'était pour lui un vrai sujet de joie, mais de se trouver par là hors d'état d'aller assister les malades, dont la multitude augmentait de jour en jour. Bientôt il fut réduit à une telle extrémité, qu'on jugea à propos de lui donner le saint viatique : il voulait se prosterner en terre pour le recevoir avec plus de respect ; mais on arrêta les mouvements de sa ferveur, dans la crainte de le voir expirer de faiblesse. On peut aisément s'imaginer quels furent les sentiments de sa piété à la vue de son Sauveur, qu'il avait jusqu'alors uniquement aimé sur la terre, et auquel il espérait de se réunir bientôt dans le ciel. « Ce sont, disait-il alors en versant beaucoup de larmes, ce sont mes péchés qui ont attiré la peste dont cette ville est affligée, et Dieu ne veut plus se servir de moi, parce que j'ai toujours été le plus indigne de ses ministres. » Ces paroles sorties de la bouche d'un homme si saint et si humble, tirèrent des larmes des yeux de tous les assistants. On n'attendait plus que le moment où il expirerait ; mais le Seigneur, pour la consolation de Carthagène, voulut lui conserver encore quelque temps son ange tutélaire. Il revint peu à peu contre toute espérance, et au grand étonnement de tous ceux qui voyaient un vieillard infirme et consumé d'austérités, résister à la violence d'une contagion qui emportait les plus jeunes et les plus robustes. Tant qu'il fut obligé de garder le lit, son esprit fut toujours élevé à Dieu. Le F. Gonzalez, qui allait souvent le visiter, le trouvait sans cesse en oraison ; et quand il lui recommandait de prier pour les malades de Carthagène. « Très volontiers », répondait-il ; ou bien : « C'est ce que je faisais actuellement. » Aussi plusieurs personnes attribuèrent-elles leur guérison aux prières de ce saint homme.

Quoiqu'il fût hors de danger, jamais il ne revint bien de sa maladie, ni ne put rétablir ses forces. Il lui resta dans tous les membres un tremblement violent et continuel, qui lui ôta le libre usage des pieds et des mains. Il se vit ainsi privé de sa plus douce consolation, ne pouvant dire la messe ; il fallait même lui porter à la bouche le peu de nourriture qu'il pre-

nait ; mais ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est que ses mains cessaient de trembler et semblaient reprendre une nouvelle force, quand il voulait se donner la discipline à ses temps ordinaires. On eût dit que la faiblesse de son corps avait donné une nouvelle vigueur à son esprit. Comme il ne pouvait plus ni marcher, ni se lever tout seul, il était obligé de se faire habiller par un nègre à qui il recommandait de lui attacher tous ses cilices ; et en cet état, aidé de ce nègre ou s'appuyant sur un bâton, il se traînait jusqu'à l'église : quand il ne le pouvait pas, il s'y faisait porter pour y entendre la messe et pour y communier avec une ferveur qui ne se ressentait en rien de ses infirmités. Il se confessait chaque jour avec de grandes marques de douleur. Mais tant qu'il put faire un pas, jamais il ne souffrit que son confesseur vînt dans sa chambre ; il se mettait même toujours par humilité à la table des laïques, pour communier ; prenant alors, pour cette action, la pauvre étole qui lui avait si longtemps servi dans ses missions.

II.

Ses occupations pendant les quatre dernières années de sa vie.

MALGRÉ la triste situation où il se trouvait, le zèle dont il était dévoré ne lui permettait pas d'être tout à fait inutile au prochain. Après avoir satisfait à sa dévotion particulière par la réception des sacrements, au lieu de retourner à sa chambre, il confessait encore à l'église jusqu'à ce que les forces lui manquassent totalement ; et alors il conjurait le sacristain de l'appeler quand il trouverait quelqu'un qui eût besoin de confesseur, ou du moins de le lui envoyer dans sa chambre ; et dès qu'il s'agissait d'aller au secours de quelque pauvre esclave, ou d'un malade abandonné, il trouvait dans son courage assez de forces pour se faire porter dans les hôpitaux, ou dans les cabanes des nègres.

Un vaisseau chargé d'esclaves de la nation des Ararais, qui est la plus féroce de toutes, étant arrivé à Carthagène, il se trouva qu'aucun d'eux n'avait reçu le baptême, parce qu'il n'y avait point de chrétiens dans leur pays, et que d'ailleurs l'aumônier du navire était mort dans le trajet. A cette nouvelle, le saint missionnaire parut oublier pour un temps toutes ses infirmités ; mais l'embarras était de trouver des

interprètes, parce que, depuis plus de trente ans, il n'était point venu de nègres de cette nation. Après avoir instamment recommandé cette affaire à Dieu, il trouva heureusement ce qu'il cherchait, et se fit aussitôt transporter à leurs logements. A peine ces pauvres gens l'eurent-ils aperçu, que par une secrète impression d'amour et de respect, comme s'ils eussent été inspirés du ciel, ils coururent tous se jeter à ses pieds : le saint homme, de son côté, leur fit mille caresses ; et, comme depuis longtemps il désirait la conversion de cette espèce de nègres, il en prit des soins extraordinaires. Avant que de les quitter, il voulut baptiser lui-même tous les enfants ; et pour l'instruction des adultes, il laissa un catéchisme qu'il avait eu soin de faire traduire en leur langue. Ces derniers enfants qu'il venait de donner à l'Église et qu'il regardait comme le fruit de sa vieillesse, semblèrent le ranimer encore pour quelque temps.

III.

Il va dire le dernier adieu aux lépreux et prédit à une dame le retour de la peste.

COMME son cœur était toujours à l'hôpital de Saint-Lazare, il voulut profiter de ces moments pour aller prendre congé de ses chers lépreux, avant que de mourir, et les animer pour la dernière fois à la patience : il lui arriva, à ce sujet, une petite aventure bien propre à faire sentir la protection de Dieu sur son serviteur. Ne pouvant se soutenir sur ses pieds, il envoya chercher une vieille bête qui appartenait à l'hôpital, et qui depuis longtemps était la monture ordinaire du pauvre qu'on avait chargé d'aller recueillir les aumônes par toute la ville. Le cheval et tout l'équipage étaient propres à exciter la risée de la populace : il fallut même que le Père, qui ne pouvait plus s'aider lui-même, se fît attacher par un nègre sur cet animal, et dans cet état il traversa toute la ville. Quand il fut hors de la porte et à l'entrée du pont, le démon irrité de la charité d'un homme qu'il regardait comme son plus grand ennemi (du moins la chose ne parut pas naturelle à ceux qui en furent les témoins), rendit tout à coup le cheval si furieux, qu'il s'écarta du droit chemin en bondissant, sans que personne pût l'arrêter dans sa course. Au même instant il s'éleva un vent impétueux, qui ayant saisi le manteau du Père par derrière, le lui laissa suspendu au cou, de

manière à l'entraîner par terre. Tous les Espagnols et les nègres accoururent avec des bâtons pour arrêter le fougueux animal, tandis que D. Pèdre d'Estrada, qui de sa fenêtre voyait le danger du saint homme, donnait ordre aux gens d'aller le secourir : mais tous leurs efforts étant inutiles, ils en furent réduits à implorer pour lui, à grands cris, le secours du ciel. On le croyait perdu, lorsqu'enfin le cheval s'étant arrêté de lui-même, on joignit le Père, et on le trouva aussi tranquille que s'il s'était agi de tout autre que lui. On regarda comme un vrai miracle qu'un homme aussi âgé et aussi infirme, privé de l'usage de ses membres, eût pu résister ainsi, sans aucun accident, à une fougue capable de renverser l'homme le plus robuste. Alors un nègre ayant pris l'animal par la bride, conduisit le Père à son hôpital favori, où il dit le dernier adieu à ses pauvres, qui, n'espérant plus de le revoir, fondaient en larmes, comme s'ils perdaient leur protecteur, leur ami et leur père.

C'était dans ces sorties extraordinaires, qu'il allait confesser Dona Isabelle d'Urbina, qui lui avait toujours fourni de grosses aumônes pour les pauvres. S'entretenant un jour avec elle, il lui dit que la peste, dont Carthagène venait d'être affligée, avait été salutaire à un grand nombre d'âmes et que, l'année suivante, elle reviendrait pour le profit de beaucoup d'autres, qui, la première fois, ne s'étaient pas trouvées bien préparées à la mort. « Hé quoi ! mon Père, » lui repartit la dame tout effrayée, «quoi ! encore la peste à Carthagène ? — Vous m'en direz des nouvelles au mois d'octobre », répliqua le saint homme. Cette terrible maladie qui ne manqua pas de revenir au temps marqué, ne permit plus à la dame de révoquer en doute aucune des prédictions de son directeur.

IV.

L'abandon où il se trouve dans son infirmité, et ce qu'il a à souffrir de la part d'un esclave.

A MESURE que ses infirmités augmentaient, et que la nature s'affaiblissait, la grâce donnait de nouvelles forces à sa vertu, et il eut alors, plus que jamais, besoin de toute sa patience. Comme la peste avait réduit les jésuites à un très petit nombre, et que chacun d'eux se trouvait chargé de plusieurs emplois, ils ne pouvaient lui donner par eux-mêmes tous les secours qu'ils auraient souhaité. Ce qu'il y a même de

plus surprenant, c'est que ce grand homme, qui avait été si longtemps l'admiration, l'amour et l'oracle de Carthagène, se vit aussi tout à coup, par une permission particulière de Dieu, et par l'effet de l'inconstance naturelle aux hommes, oublié, abandonné de toutes les personnes du dehors; Isabelle et Hiéronime d'Urbina furent presque les seules qui pensassent à lui. Il se trouva donc livré à la discrétion de quelques nègres grossiers. Celui qui était spécialement chargé de lui, était un jeune garçon aussi brusque et aussi maladroit, que s'il n'eût fait que d'arriver du milieu des sauvages. Il ne lui apportait sa nourriture, qui était celle de la communauté, que quand elle était froide, et souvent même après en avoir pris ce qui lui paraissait le meilleur. Il la lui présentait avec des mains capables de dégoûter tout autre qu'un homme habitué à manger avec les lépreux et de baiser leurs plaies ; il le laissait même quelquefois des jours entiers sans lui donner ni à boire ni à manger. A peine balayait-il sa chambre une fois en un mois; et son infection naturelle, jointe aux restes de nourriture qu'il y laissait pourrir et à l'incommodité des moustiques et des moucherons dont elle était remplie, rendait cette demeure en quelque sorte inhabitable. Cependant, quoi que le saint homme eût à souffrir, jamais on ne l'entendit se plaindre des mauvais traitements de son nègre : il se plaignit seulement quelquefois de ce que, pour être plus à sa liberté, il ne voulait pas l'aider à se lever et à s'habiller pour aller entendre la messe ou visiter le Saint-Sacrement. Comme sa piété le portait à se rendre à l'église le plus souvent qu'il lui était possible, il voulait alors se lever lui-même; mais il tombait souvent de faiblesse, et quelquefois même si rudement qu'il se fit une plaie considérable à la tête. Sa chambre étant au-dessus de la sacristie, le frère accourait de temps en temps au bruit de sa chute, et le trouvant fort embarrassé à s'habiller, il s'offrait volontiers à lui rendre ce léger service ; mais le Père s'apercevant qu'il le traitait avec trop d'égards et de circonspection, faisait aussitôt appeler son nègre, qui ne manquait pas de lui fournir bientôt l'occasion de patience qu'il cherchait. Ce misérable lui faisait en effet souffrir une espèce de martyre : en l'habillant, il le secouait, le faisait heurter rudement contre le mur ou les meubles de la chambre, et le traitait avec une dureté qui tenait de la barbarie. Cependant quoi qu'il eût à souffrir, et des manières de cet esclave, et de ses propres infirmités, jamais il ne poussa une seule

plainte, jamais il ne fit paraître la moindre altération sur son visage : « Mes péchés », disait-il alors, « en méritent encore bien davantage. »

V.

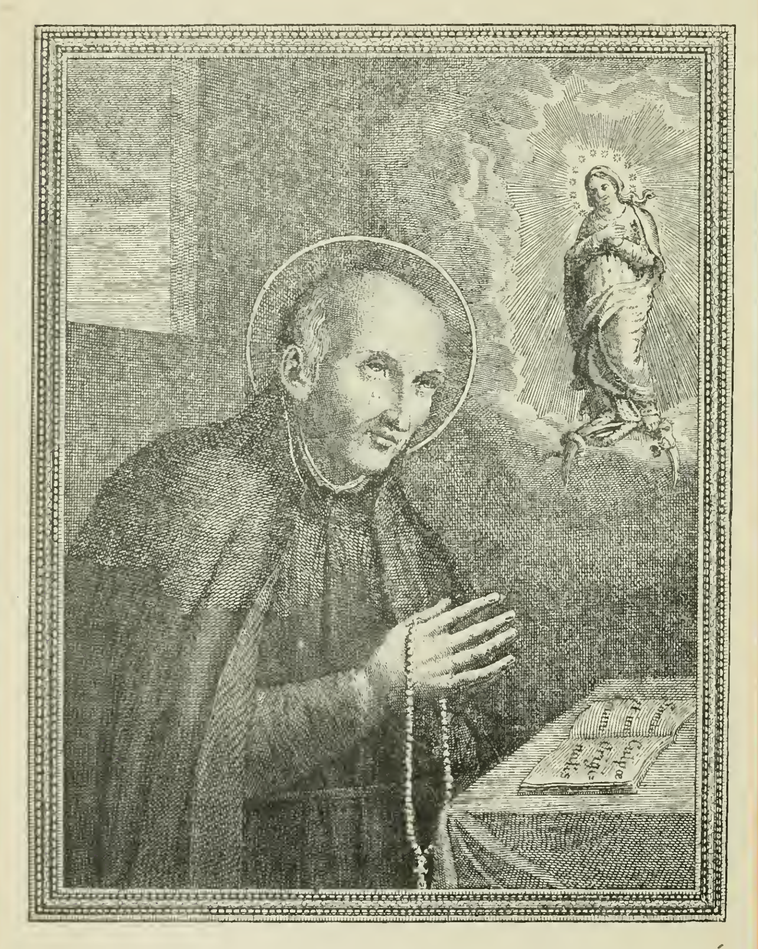
On lui apporte la vie imprimée du F. Alphonse Rodriguez. — Traits singuliers de sa tendresse pour lui à cette occasion.

AU milieu de tant de sujets d'affliction, Dieu lui ménagea une consolation bien capable de les lui adoucir, aussi bien que de satisfaire la tendresse et la dévotion qu'il conserva toute sa vie pour son premier maître dans la vie spirituelle.

Un religieux de la maison vint un jour lui apporter la vie du vénérable F. Alphonse, imprimée depuis peu en Espagne: « Mon Père », lui dit-il en l'abordant, « voici la vie du saint F. Rodriguez qui vient de paraître ; il a voulu sans doute vous procurer du haut du ciel cette satisfaction, avant votre mort. » A cette nouvelle et à cette vue, le P. Claver transporté de joie, ne trouve point assez de termes pour le remercier : il prend le livre, et l'ayant mis avec respect sur sa tête, sur son cœur et sur ses lèvres : « Béni soit Dieu », s'écria-t-il, « qui m'a donné la consolation de voir enfin ce que j'ai si longtemps désiré ! » La vue du portrait du saint religieux qu'on avait mis à la tête de l'ouvrage, redoubla la vivacité de ses transports. On profita de cette circonstance pour lui demander quelques secrets qu'on n'aurait jamais pu tirer de lui.

On lui demanda donc s'il était vrai que le F. Alphonse lui eût prédit qu'il passerait aux Indes et en particulier à Carthagène ? Il répondit qu'il le lui avait répété plusieurs fois. On s'informa de quelques autres particularités de sa vie : il commença par cette extase prodigieuse, dont on a parlé dans le premier livre de cette histoire ; et en la rapportant, il parut entrer lui-même dans un ravissement pareil : ses yeux se fermèrent tout à coup, la parole lui manqua, et il ne put exprimer que par ses gestes les douceurs intérieures dont son cœur était inondé. Quelques moments après, le frère sacristain le voyant assoupi, se retira et remporta le livre avec lui : mais à peine fut-il sorti, que le P. Claver à son réveil, se voyant privé de son trésor, se fit promptement habiller, parce qu'il ne pouvait le faire lui-même ; et soutenu par son amour, qui lui donna des forces en ce moment, il alla à la sacristie chercher le frère, pour le prier de ne lui pas

refuser la consolation de voir encore à son aise la vie et le portrait de son cher maître. Son respect ne lui permit pas alors de l'envoyer chercher par un autre, et malgré son



S. Alphonse Rodriguez.

extrême faiblesse, il voulut y aller lui-même, afin qu'il fût dit que, s'il devait la première lecture à son bonheur et aux attentions d'autrui, la seconde était le prix de ses soins et de sa

tendresse. Quelques personnes fort attachées au collège, et entre autres D. Antoine de Bétancour, gouverneur de la Jamaïque, entrèrent en ce moment dans la sacristie ; et ils furent tous si étonnés des transports de joie du P. Claver, qu'il en prit lui-même occasion d'engager le F. Gonzalez à lire une partie de la vie de son maître, surtout les choses dont il avait été lui-même témoin, et dont il ne manquait pas de confirmer la vérité à mesure qu'elles se présentaient.

Il ne faut pas être étonné de ces empressements du P. Claver, vu la haute idée qu'il avait conçue de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu, et les sentiments de vénération dont il avait été pénétré pour lui dès la première fois qu'il le vit. On a déjà dit qu'il avait conservé précieusement tous les écrits qu'il tenait de lui ; qu'avec la permission de ses supérieurs il en légua, avant que de mourir, une partie à un saint religieux qu'il chérissait beaucoup, et qui l'avait accompagné durant vingt-deux ans dans ses différents ministères auprès des nègres ; et qu'il envoya l'autre au noviciat de Thonga, pour former les novices à la véritable perfection.

Un des plus riches ornements de sa chambre fut l'image du F. Alphonse, qu'il avait placée dans un petit cadre de bois au chevet de son lit ; il la présentait à tous ceux qui allaient le voir, et n'omettait rien pour exciter leur dévotion et leur confiance pour ce saint Frère : elle l'accompagna toujours dans ses missions ; et lorsque, quelques jours avant sa mort, tous ses petits meubles furent enlevés par la piété de ceux qui voulaient avoir quelqu'une de ses reliques, elle seule demeura toujours avec lui, comme si le F. Alphonse n'eût pas voulu abandonner à la mort un homme qui l'avait si tendrement aimé pendant sa vie.

VI.

Les forces du saint diminuent, il annonce sa mort prochaine.

SE trouvant réduit à ne pouvoir plus prendre que très peu de sommeil, il passait presque toute la nuit en prières, et s'entretenait avec Notre-Seigneur, d'une manière si douce et si tendre, qu'il semblait goûter par avance les délices du ciel. Il était bien aise de conserver alors de la lumière dans sa chambre, pour fixer de temps en temps les yeux sur le crucifix et sur les autres objets de sa dévotion ; mais les chandelles étant si petites qu'une seule ne suffisait pas pour toute la

nuit, dès qu'elle était prête à finir, il avait soin d'avertir le nègre qui couchait dans sa chambre d'en allumer une autre. Comme ce garçon était souvent négligent à se lever, il arrivait que la lumière manquait tout à fait, et qu'il était obligé de sortir pour en aller chercher. Le nègre trouvant à son retour une autre chandelle tout allumée, et lui demandant avec étonnement d'où cela venait? « Dormez, mon fils, lui répondait le saint homme, et que cela ne vous embarrasse pas. » Ce qui est certain, c'est que, quand le Père mettait lui-même la chandelle dans le chandelier ou qu'il la donnait de sa propre main au nègre, quelque petite qu'elle fût, elle durait toujours jusqu'au jour.

Cependant le saint missionnaire s'affaiblissait de jour en jour et ne parlait plus que de sa mort prochaine. Vers le milieu de l'année 1654, il l'assura positivement à plusieurs personnes ; mais celui avec qui il s'entretint le plus familièrement, fut le F. Nicolas Gonzalez, à qui il déclara nettement qu'il mourrait un jour de fête de la sainte Vierge. Ce fut dans cet intervalle que les galions arrivèrent à Carthagène, sous les ordres du marquis de Montalègre.

Le P. Claver ayant appris que le P. Diégo de Farigna venait d'arriver avec les galions pour lui succéder dans son ministère, et qu'il était chargé par le roi de baptiser les nègres : « Ah ! s'écria-t-il, pénétré de joie, levant les yeux au ciel, et frappant la terre de son bâton, baptiser les nègres! bonne nouvelle. » Aussitôt il se lève, se traîne jusqu'à la chambre du P. Farigna, se prosterne devant lui et lui baise les pieds avec beaucoup de respect, en le félicitant du glorieux emploi auquel il était destiné. Celui-ci surpris et confus de l'honneur que lui rendait le saint vieillard, le fut encore bien davantage, quand il sut que c'était le P. Claver, si fameux à Carthagène par la grandeur de ses travaux et l'éclat de ses vertus : il se jeta à son tour aux pieds du serviteur de Dieu, en lui protestant qu'il le regarderait toujours comme son maître.

La joie du P. Claver fut un peu troublée par l'ordre que le roi avait donné d'abattre la partie du collège qui donnait sur les murs de la ville. Il ne pouvait voir sans douleur la nécessité où plusieurs de ses frères, actuellement malades, seraient de déloger bientôt, aux risques de manquer des secours dont ils avaient besoin en cet état ; il pria Notre-Seigneur de lui épargner ce chagrin, et de l'enlever auparavant de ce monde. Dieu l'exauça, il lui révéla le temps précis de

sa mort; et ce fut alors qu'il en avertit Dona Isabelle d'Urbina.

Ayant été la voir peu de jours avant sa mort, il lui conseilla de prendre désormais pour confesseur le P. de Farigna, arrivé depuis peu à Carthagène; et la dame lui ayant répondu que tant qu'elle aurait le bonheur de l'avoir, elle n'en voulait point d'autre, le Père lui dit alors positivement qu'il ne pourrait plus revenir chez elle, parce qu'il devait mourir bientôt. Comme il la vit extrêmement affligée de ces paroles, il lui promit de ne la pas oublier devant Dieu. Le discours du saint directeur fit une si vive impression sur l'esprit d'Isabelle, que le P. de Farigna étant alors tombé si dangereusement malade qu'on désespérait de sa guérison, elle assura hardiment qu'il ne mourrait pas, parce que le P. Claver le lui avait donné pour confesseur. L'événement vérifia sa prédiction.

Sur le bruit qui se répandit de la mort prochaine de ce grand serviteur de Dieu, et sur la réputation de sa sainteté, le marquis de Montalègre vint le visiter, avant que de retourner en Espagne. Après l'avoir salué respectueusement, il le pria de recommander à Dieu le succès de son voyage et l'heureux retour de la flotte espagnole, qui ne pouvait manquer de rencontrer dans sa route un grand nombre de vaisseaux ennemis. Le saint homme le rassura, en lui disant que, malgré tous les périls qu'il aurait à essuyer avant que de gagner l'Espagne, il y arriverait sans aucun fâcheux accident avec toute sa flotte. Le marquis lui ayant alors demandé quelque chose qui lui eût appartenu, le Père lui répondit d'abord qu'un pauvre tel qu'il était n'avait rien à donner, et surtout à un seigneur comme lui : mais s'étant ensuite rappelé que le marquis avait épousé la nièce de saint François de Borgia, il tira de son chapelet cette précieuse médaille de saint Ignace dont il s'était servi pour opérer une infinité de guérisons, et la lui présenta humblement. D. Pèdre de Zapata, gouverneur de la ville, qui était présent à cette entrevue, lui ayant aussi demandé quelque part dans ses prières, le Père le conjura à son tour d'avoir pitié du collège et de lui être plus favorable que son prédécesseur, qui avait sollicité les ordres pour la démolition de la maison.

Délivré de ces visites qui gênaient extrêmement sa modestie, il en reçut une autre qui fut bien plus du goût de sa piété. Ce fut celle d'un religieux de Saint-François, grand homme de bien et son fils spirituel. Ces deux saints person-

nages s'entretinrent longtemps des choses de Dieu, avec de grandes effusions de cœur ; et, sur la fin de l'entretien, le religieux ayant témoigné au Père son chagrin, au sujet de la démolition du collège : « Je ne la verrai pas, lui dit Claver.— Et comment cela peut-il être, reprit le franciscain, puisqu'on dit que l'on commence à démolir demain ? — C'est, ajouta le Père, que j'ai prié Notre-Seigneur de m'appeler à lui auparavant, et qu'il a eu la bonté de me le promettre. — Depuis ce moment, il s'efforça d'oublier absolument toutes les choses de ce monde, pour ne plus s'occuper que de l'éternité. Son humilité lui suggéra de faire déchirer la signature qu'il avait mise au bas d'un grand nombre de billets, préparés dans une cassette pour être distribués aux nègres à mesure qu'il les confessait. Il chargea le F. Manuel Lopez de cette commission ; mais, comme celui-ci se disposait à l'exécuter, il se sentit tout à coup arrêté par un mouvement intérieur, et il sortit aussitôt pour aller consulter un Père de la maison, qui lui dit de prendre les signatures entières, sans les déchirer, et de les lui apporter. Le bon frère jugeant par là que celui à qui il s'était adressé voulait conserver ces papiers comme des reliques, rentra sur-le-champ pour tâcher d'en avoir du moins une partie pour lui-même. Le P. Claver, qui de son lit s'aperçut de son dessein, prit le parti de charger quelque autre d'une commission qui lui tenait fort au cœur ; mais Lopez ne voulut point se dessaisir de son trésor ; et il en fit part à un grand nombre de personnes, qui le reçurent avec respect.

Peu de jours après, s'entretenant à cœur ouvert de sa mort prochaine avec le F. Nicolas Gonzalez, il le pria de le faire enterrer au pied de son confessionnal, près de la porte de l'église : « Non, non, lui dit le frère, mais ce sera dans la chapelle du Christ » ; après quoi il le conjura de recommander la ville de Carthagène à Dieu, quand il serait avec lui, et de conserver toujours quelque tendresse pour une terre qu'il avait arrosée de ses sueurs, où il avait gagné tant d'âmes et acquis tant de mérites. « Hélas ! répondit le saint homme, en soupirant, j'ai tout perdu par mes impatiences dans mes infirmités. » Malgré la sainte frayeur que lui inspirait son humilité, il ne cessait point cependant de parler, avec la plus parfaite confiance, du bonheur qui l'attendait dans le ciel ; de sorte que le même frère lui ayant donné la liste de plusieurs personnes de sa connaissance, dont il le priait de se

souvenir auprès de Dieu ; il le lui promit, avec tout l'air d'un homme à qui le Seigneur avait donné une entière assurance de son salut.

VII.

Il est pris d'une fièvre violente, reçoit l'extrême onction et meurt saintement.

LE sixième de décembre, qui était un dimanche, il descendit encore à l'église, appuyé sur deux nègres ; et, après y avoir communié avec des sentiments extraordinaires de dévotion, il se fit reporter à sa chambre. En passant par la sacristie, il dit au frère : « Je vais mourir, que me demandez-vous pour l'autre vie ? — Que vous recommandiez à Dieu cette ville et cette maison», lui répondit le sacristain. Il le lui promit, et s'étant fait mettre au lit, il passa le reste du jour dans les plus tendres entretiens avec son Dieu. Sur le soir, il fut saisi d'une fièvre très violente ; et, comme on jugea bien que tous les remèdes seraient pour lors inutiles, on remit jusqu'au lendemain à faire appeler le médecin.

L'infirmier qui avait eu soin de lui pendant le jour, étant venu de grand matin pour voir comment il avait passé la nuit, le trouva sans parole et sans mouvement, mais avec un visage si doux et si tranquille, qu'on l'eût pris pour un homme enseveli dans un profond sommeil ou ravi en extase. Tous les Pères de la maison, avertis de l'extrémité où il se trouvait, accoururent aussitôt, moins affligés du triste état où ils le voyaient, que touchés de l'aimable attention de la Providence à son égard. On faisait déjà les préparatifs pour la démolition d'une partie du collège, en conséquence de l'ordre du roi dont on a parlé. La nuit précédente, un bon religieux de la maison s'était plaint amèrement à Dieu, de ce qu'il permettait qu'un homme qui l'avait si fidèlement servi fût obligé de déloger dans la situation où il se trouvait ; et cette pensée, qui lui causait une vraie douleur, l'avait empêché de fermer l'œil ; mais, le matin, quand il apprit que le Père était sur le point d'expirer, il reconnut sa faute, et bénit mille fois le Seigneur d'avoir préparé à son serviteur une demeure dans le ciel, avant que celle de la terre lui manquât.

Le médecin étant arrivé sur ces entrefaites, jugea que tous les autres remèdes étaient désormais inutiles, il lui fit donner l'extrême-onction, qu'il reçut sans qu'on pût s'apercevoir s'il vivait encore, sinon à un léger battement de cœur.

A peine la cérémonie fut-elle achevée que tous ceux de la maison, de concert avec quelques personnes pieuses promptement accourues au collège, commencèrent à dépouiller sa chambre sans y rien laisser de tout ce qui pouvait être emporté, chacun voulant avoir de ses reliques. Tout fut pillé, à la réserve de la couverture qui était sur lui, et du portrait du F. Alphonse qu'un religieux de la maison défendit contre tous ceux qui voulaient l'enlever. Il semble que le P. Claver avait prévu tout ce qui arriva ; car ayant, peu de jours auparavant, donné à un frère un petit livre spirituel qui lui restait: «Gardez-le bien, lui dit-il, avant qu'on vous l'enlève.» Cependant le bruit s'en étant répandu dans la ville, tous les anciens sentiments de vénération et de tendresse qu'on avait eus pour le saint homme, et qui avaient paru comme assoupis durant tout le temps de sa longue infirmité, se réveillèrent en un instant dans les cœurs, et l'on vint de toutes parts pour avoir la consolation de le voir avant sa mort.

On n'avait pu refuser l'entrée de la maison à quelques personnes de distinction ; mais bientôt le tumulte fut si grand que la porte fut enfoncée, et le collège rempli d'ecclésiastiques, de religieux, de noblesse et de peuple, qui tous voulaient baiser les mains du Père et lui faire toucher leurs chapelets, pendant qu'il respirait encore. De tous côtés, on entendait les enfants crier par les rues : « Le saint se meurt, le saint se meurt ! » et ils se réunirent en si grand nombre, qu'on ne put les empêcher de pénétrer jusqu'à la chambre du malade où ils se jetèrent à genoux pour lui baiser la main.

Les nègres voulurent aussi lui prouver leur reconnaissance; et en lui baisant les pieds qu'ils arrosaient de leurs larmes, ils s'écriaient qu'ils perdaient leur protecteur et leur père. Tout ce concours dura jusqu'à la nuit. On eut beaucoup de peine à faire retirer le monde et à fermer les portes de la maison ; mais, il ne fut pas possible de refuser à certains personnages la satisfaction de recevoir les derniers soupirs de celui qu'ils regardaient comme leur apôtre. Quelques-uns de ses pénitents envoyèrent deux peintres pour prendre le portrait de leur saint directeur ; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'il était alors sans mouvement, qu'on le maniait comme on voulait et qu'il avait plus l'air d'un homme doucement ravi en Dieu que d'un moribond. D'autres, en plus grand nombre, se disputèrent le privilège de présenter la bière destinée à

renfermer son corps ; mais on crut devoir donner la préférence à Isabelle d'Urbina, pour qui le saint homme avait eu une sollicitude particulière, et qui se tint fort honorée de pouvoir rendre ce léger service après la mort à celui qui lui en avait rendu de si essentiels pendant sa vie.

Le mardi matin, un peu après minuit, jour consacré à la Nativité de la sainte Vierge, le P. Claver parut s'affaiblir totalement ; et comme on le jugea près d'expirer, on fit la recommandation de l'âme. Elle ne fut pas plus tôt finie, qu'entre une et deux heures, tandis que les assistants répétaient à haute voix les sacrés noms de JÉSUS et de Marie, il rendit doucement son esprit à son Créateur en l'année 1654, la soixante-onzième ou, selon d'autres, la soixante-treizième de son âge, et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie ; ayant ainsi le bonheur de commencer une vie immortelle dans le ciel, le même jour que celle qu'il avait toujours regardée comme sa Reine et sa Mère, avait commencé une vie mortelle sur la terre.

Son corps, défait et exténué par les pénitences et les infirmités, parut plus vif, plus frais et plus vermeil que pendant sa vie : son visage, devenu beau et tranquille, semblait respirer un air de tendre dévotion qui en inspirait à tout le monde ; ses pieds et ses mains se trouvèrent maniables et flexibles, comme ceux d'un homme vivant ; et de tout son corps il s'exhalait une douce odeur, dont l'âme se sentait pénétrée. Au moment qu'il expira, tous les assistants se jetèrent à genoux pour lui baiser les pieds; et ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'il ne vint en pensée à aucun d'eux de prier Dieu pour lui. Dès qu'on l'eût revêtu des habits sacerdotaux, on ne pensa qu'à piller de nouveau tout ce qui put se trouver dans sa chambre, sur son lit : on mit toutes ses hardes en pièces; quelques-uns lui coupèrent les cheveux, et on aurait été jusqu'à lui couper les doigts des pieds et des mains, si on ne s'y fût opposé fortement.

VIII.

Dieu révèle son bonheur à une sainte fille ; ses obsèques.

DIEU voulut faire connaître la gloire dont il jouissait à une négresse d'Angola, nommée Lucrèce, qui depuis longtemps avait obtenu sa liberté, et que le saint homme

avait formée à la vertu. Cette femme qui, la nuit même où il mourut, était à plus de vingt lieues de Carthagène, vit en songe une longue et magnifique procession tout éclatante de lumière et terminée par JÉSUS-CHRIST lui-même, auprès duquel était le P. Claver vêtu d'une robe si brillante que les yeux en étaient éblouis. Tout ce nombreux cortège prenait sa route vers le ciel, et quand il se fut élevé à une grande hauteur, la négresse le perdit de vue. Dès le matin même du mardi, elle sortit avec beaucoup d'empressement pour demander quelles nouvelles il y avait de Carthagène et si le P. Claver ne serait point mort ? On lui répondit qu'on n'en pouvait recevoir que le samedi suivant. Ce jour-là, on apprit que toute la ville était en rumeur au sujet de la mort de son saint apôtre arrivée le mardi après minuit. Quoiqu'on ne doive pas trop facilement ajouter foi aux visions et surtout à celles des femmes, il est certain que celle-ci ne pouvait avoir appris naturellement une telle mort : d'ailleurs les circonstances de ce récit, jointes à l'éclatante sainteté du P. Claver, laissent un juste sujet de penser que Dieu, pour sa propre gloire, voulut faire connaître celle dont il avait couronné l'humilité de son serviteur.

Les obsèques qu'on fit au saint missionnaire furent conformes à l'estime singulière qu'on avait de sa vertu ; et les honneurs qu'on rendit à sa mémoire égalèrent ceux qu'on a jamais rendus à celle des plus grands saints. On ne peut mieux juger de ce qui arriva à cet égard, que par la relation même du P. Recteur du collège de Carthagène. Voici ce qu'il en dit, dans une espèce de lettre circulaire, envoyée à tous les supérieurs de la province.

Dès que le Père Prieur des Augustins fut averti de la mort du P. Claver, il fit sonner toutes les cloches de son église; et, sur les huit heures du matin, il vint à la tête de sa communauté dans la chambre du défunt, d'où les religieux, après avoir récité quelques prières, descendirent à l'église pour y chanter une messe solennelle, avec le même appareil que si le corps eût été présent. A ce signal, toute la ville s'émut, et de tous les côtés on entendait publier les vertus et faire l'éloge du saint homme. Les nègres de la ville et des environs s'empressèrent de venir lui rendre leurs devoirs, et comme tous voulaient lui baiser les pieds et lui faire toucher leurs chapelets, on fut obligé d'y employer cinq ou six personnes, qui ne pouvaient encore suffire à contenter leur

dévotion. Dona Isabelle d'Urbina, celle de ses pénitentes qui lui avait été la plus chère, envoya une châsse de bois de cèdre, doublée d'une riche étoffe garnie de passements d'or, et dont toute la ferrure était dorée. D. Pèdre, duc d'Estrada, fit présent d'un magnifique luminaire ; D. Pèdre de Zapata, gouverneur de Carthagène, porta encore plus loin la générosité et les marques de sa vénération pour la mémoire de ce grand serviteur de Dieu. Dès qu'il eut appris sa mort, il assembla les magistrats et leur proposa de faire faire aux frais de la ville les obsèques d'un homme aussi illustre, pour reconnaître du moins par là les grands services qu'elle en avait reçus. Aussitôt deux commissaires députés vinrent prier le P. Recteur du collège de différer l'enterrement jusqu'au lendemain, de faire en attendant porter le corps à l'église pour satisfaire à la dévotion publique, et de charger quelqu'un de prononcer l'oraison funèbre. Tout ayant été accordé, un clergé nombreux se présenta pour transporter le corps. De toutes les églises de la ville on avait envoyé les plus belles tentures pour orner l'autel et le tombeau ; quelques personnes dévotes offrirent en même temps une belle palme très richement ornée, qu'on avait travaillée exprès pour la mettre à la main du P. Claver.

La foule de ceux qui accoururent pour assister à la cérémonie fut si prodigieuse, qu'elle ne put tenir dans l'église et que toutes les rues des environs en furent remplies. Avant qu'on transportât le corps, les personnes les plus distinguées de tous les ordres entrèrent dans la chambre où il reposait; et tous se disputèrent l'honneur de se charger de ce précieux fardeau. Le plus grand embarras était de percer la multitude qui obsédait l'entrée de l'église et de la maison ; pour la contenter, il fallut faire sortir le corps par la grande porte du collège. Il parut enfin dans l'église, où la plupart des habitants avaient à la main des cierges allumés : dans le même instant, on vint encore en foule pour lui baiser les pieds et les mains ; et si on n'avait pas usé de violence pour écarter le monde, on aurait tout mis en pièces pour avoir quelqu'une de ses reliques. La presse était si grande, qu'on regarda comme une espèce de miracle qu'il n'y eût eu personne d'étouffé. D. Pèdre d'Estrada pénétra, avec beaucoup de peine, jusqu'au saint corps et lui mit lui-même la palme dans la main gauche. Le commandeur de la Merci parut alors avec tous ses religieux, et quoique ce jour-là

même fût le jour de leur plus grande fête, ils quittèrent leur propre église, pour venir dans celle des jésuites honorer la mémoire d'un homme à qui toute la ville avait les plus grandes obligations. Le marquis de Montalègre, commandant les galions arriva quelque temps après, à la tête de toute la noblesse espagnole, s'agenouiller près du corps et lui baiser les mains ; mais pour le faire approcher, il fallut que le clergé, conjointement avec les religieux de Saint-Augustin et de la Merci, aidât les jésuites à écarter le peuple qui ne cessait point d'environner le corps. D. Mathias Suarez de Melo, chanoine de la cathédrale et grand-vicaire du diocèse, vint ensuite, accompagné de tous les ecclésiastiques et les officiers de sa congrégation, pour lui rendre les mêmes respects ; de sorte que l'église ne désemplissait point.

Mais le tumulte augmenta bien autrement vers la nuit par l'arrivée des nègres et du petit peuple, qui s'empressaient de lui faire toucher des chapelets, des linges, des rubans On eut alors besoin de gens résolus et vigoureux, pour empêcher qu'on ne mît le corps en pièces ; dans l'embarras où l'on se trouvait, les jésuites, aidés de quelques personnes pieuses, prirent le parti de lui ôter le calice des mains, et de les étendre des deux côtés en forme de croix, pour donner au peuple plus de facilité de les baiser sans se jeter sur le corps même. Elles étaient encore si souples et si maniables, qu'on les portait aisément où l'on voulait et que chacun se les mettait sans peine sur la tête, sur les yeux, et sur toutes les parties du corps affligées de quelque incommodité. Son visage parut alors un peu humide; et aussitôt on s'empressa de recueillir avec des toiles de Hollande ou des étoffes précieuses cette espèce de sueur, dans le dessein de la conserver avec tout le respect dû aux reliques d'un saint.

Comme il était déjà nuit, et que la foule grossissait toujours, le gouverneur envoya la garde de la ville pour défendre le corps: mais les soldats ne pouvant se faire place qu'avec beaucoup de peine, le Prieur des Augustins, avec six de ses religieux, s'avança pour relever les jésuites, fatigués d'avoir lutté toute la journée contre les efforts du peuple. On voulut alors couvrir le corps avec un grand drap de velours noir; mais on en fut empêché par les cris de la multitude, qui voulait avoir la consolation de voir encore le saint, ainsi qu'elle l'appelait. Cependant on ne pouvait venir à bout de vider l'église; et malgré les efforts des religieux sou-

tenus de la garde, quoiqu'on présentât même des torches allumées au-devant de ceux qui approchaient de trop près, on ne put empêcher qu'on n'enlevât le bonnet carré, les bas et jusqu'aux ongles des pieds.

Le lendemain, dès le grand matin, le concours et le tumulte recommencèrent. Dans toute la ville il n'y eut ni sain, ni malade, ni grand, ni petit, qui ne voulût venir rendre ses respects à l'apôtre de Carthagène et implorer sa protection. Vers les huit heures, les religieux de Saint-Jean de Dieu vinrent chanter une messe solennelle.

Les Pères Augustins arrivèrent ensuite sur les neuf heures, avec les magistrats de la ville, en robes de cérémonie, précédés de leurs huissiers et suivis du gouverneur, qui était accompagné de son lieutenant et de tous ses officiers. Après que tous se furent mis à genoux, les Augustins firent l'office, et, à la fin de la messe, un religieux de la Merci prononça l'oraison funèbre sur ce texte tiré des paroles de JÉSUS-CHRIST dans l'Évangile : « *Celui qui croira en moi vivra, même après sa mort.* » Après le sermon, on se disposait à porter le corps en terre, mais il y eut une grande contestation entre les personnes les plus considérables de l'assemblée, à qui aurait cet honneur. Enfin le gouverneur, les premiers magistrats, les principaux officiers de la marine et les plus distingués du clergé, se mirent en devoir de le tirer du lieu où il était; mais quoi que les gardes pussent faire, la populace vint encore en foule se jeter sur le corps, et lui arracha la chasuble de brocard d'or, l'aube, la soutane, et tout ce qu'on avait mis sur lui : il y en eut même qui lui coupèrent les doigts des pieds. Comme le désordre augmentait de plus en plus, le Frère sacristain s'avisa d'aller chercher le coussin sur lequel le P. Claver avait expiré, et de le partager au bas de l'église, pour amuser quelque temps le peuple ; mais cet innocent artifice pensa lui coûter cher. Dès qu'il parut à la porte, il fut investi de toutes parts avec tant de violence, qu'on lui arracha le coussin qui fut mis aussitôt en mille pièces, et que lui-même il courut risque d'être étouffé. Pour se tirer de ce danger, il se sauva comme il put dans la chaire du prédicateur, d'où il commença à distribuer des billets que le Père tenait toujours prêts, signés de sa main, pour les nègres qu'il avait confessés. On profita de ce moment pour enterrer promptement le corps: on le plaça dans la chapelle du Christ, du côté de l'épître, et dans une espèce de niche

creusée dans le mur. Tout se passa en présence du gouverneur, des magistrats et des principaux officiers.

Le lundi, quatorzième de septembre, le corps de ville vint avec toute la musique de la cathédrale, et lui fit faire un service magnifique, où l'on distribua des cierges à tous les ecclésiastiques et à tous les religieux qui y assistèrent. Le P. Recteur du collège chanta la messe, après laquelle un Père Augustin prononça l'oraison funèbre; et la ville fit élever à son saint apôtre un superbe tombeau où elle mit ses armes.

Le lendemain, le gouverneur lui fit rendre à ses frais les mêmes honneurs, avec le même appareil. La messe fut chantée par le grand-vicaire et suivie d'un très bel éloge, que le Père Joseph de Pacheco, Augustin, fit du P. Claver. Il en prit occasion de parler des persécutions qu'on suscitait alors aux jésuites, et il ajouta que Dieu avait appelé à lui un si saint homme, pour n'être pas le témoin des châtiments qu'il préparait à la ville, privée de son puissant protecteur. L'auditoire, composé de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le clergé, dans la noblesse, dans la magistrature et dans le commerce, applaudit fort au discours de l'orateur.

IX.

Les nègres prennent un jour pour lui rendre les mêmes honneurs, leur désolation.

LES nègres, plus intéressés que tous les autres à la gloire d'un saint qui les avait toujours si tendrement aimés, voulurent lui rendre aussi leurs devoirs et lui donner à leur tour des marques de la plus sincère reconnaissance. Ils prirent un jour particulier pour lui faire un service solennel, auquel ils invitèrent le gouverneur avec toute la noblesse de la ville et de la marine. Jamais cérémonie ne se fit avec plus d'ordre et de décence: ils se rangèrent par différentes nations, chacune avec son chef particulier; et comme ils ne voulaient rien épargner pour honorer la mémoire de leur père commun, ils distribuèrent des flambeaux à tous ceux qui étaient présents, sans distinction. La messe fut chantée avec une très belle musique, et l'oraison funèbre prononcée par le trésorier de l'église de Popayan. Aucun orateur ne s'étendit plus au long sur les vertus, la sainteté, les actions héroïques, les miracles éclatants du P. Claver; et pour inspirer à ses auditeurs encore plus de reconnaissance

et de tendresse, il s'appliqua surtout à prouver que le ministère auquel Dieu l'avait destiné auprès des nègres, était la principale source de tant de merveilles qu'on avait admirées en lui.

Dans les habitations d'alentour, les autres nègres firent éclater leur zèle pour leur père commun, d'une manière moins pompeuse à la vérité, mais peut-être plus touchante. Dès qu'on y eût appris son heureuse mort, on n'entendit parmi ces pauvres esclaves que pleurs, cris, gémissements, et on fut plusieurs jours sans pouvoir les consoler de la perte qu'ils venaient de faire. Il n'y eut pas jusqu'aux nègres marons, gens accoutumés au meurtre et au brigandage, qui ne donnassent des marques de la plus vive douleur à la mort d'un homme qu'ils respectaient toujours comme leur maître, et qu'ils aimaient encore comme leur père.

Tous ces détails sont tirés de la lettre du P. Recteur de Carthagène; pour les terminer en deux mots, on peut dire qu'on vit se renouveler à la mort du P. Claver, tout ce qu'on a vu de plus singulier et de plus éclatant à celle des plus grands saints: jamais il n'y eut plus de concours, plus de vénération pour leur mémoire, plus de confiance en leurs mérites, plus d'empressement à avoir de leurs reliques. Toutes les voix conspirèrent à le canoniser par avance; et il y a lieu de croire que ce ne fut pas sans une secrète inspiration du ciel, que les ecclésiastiques, les religieux, la noblesse et le peuple, les savants et les ignorants concoururent dans le même instant à lui déférer tous les honneurs permis, qu'on a coutume de rendre aux plus illustres personnages que l'Église ait consacrés dans ses fastes.

X.

Portrait du P. Claver.

LE P. Claver était d'une taille moyenne, naturellement droite, mais un peu courbée par l'habitude qu'il avait contractée de baisser les yeux et de regarder à terre. Il avait la tête grosse, le visage grand et tirant sur le brun, le front large et ridé, les tempes enfoncées: ses yeux étaient bien fendus, mais ses paupières étaient un peu rouges et enflammées par l'abondance des larmes qu'il avait coutume de répandre. Il avait le nez modérément courbe, la bouche grande, les lèvres grosses, la barbe épaisse, le cou court, la voix assez

forte, mais plus sonore que flexible. Sa complexion était robuste d'elle-même, mais il la ruina bientôt par l'excès de ses travaux et de ses austérités.

Quelque grande qu'eût été la réputation de sa sainteté pendant sa vie, elle s'accrut beaucoup par la multitude des merveilles que Dieu opéra pour manifester la gloire de son serviteur après sa mort. La première chose qui surprit tous les assistants, c'est que, quand on lui présenta la palme dont on a parlé, en signe de tant de victoires qu'il avait remportées sur l'enfer, de lui-même il ouvrit la main pour la recevoir, et la referma aussitôt. Ce prodige fut bientôt suivi d'une infinité d'autres qui ne contribuèrent pas peu à augmenter la confiance qu'on avait déjà en son crédit auprès de Dieu.

XI.

On commence des informations judiriques, à la requête du gouverneur et de la ville.

DON Pèdre de Zapata, gouverneur de Carthagène, frappé de tout ce qu'on en publiait, proposa au corps de ville de demander au chapitre, qui gouvernait alors le diocèse pendant la vacance du siège, d'ordonner un procès-verbal et des informations juridiques de la vie, des vertus et des miracles du saint homme. La ville en fit aussitôt faire la demande par D. Antoine Moéquez, enseigne royal, D. Rodrigue Perez, lieutenant de police, et D. Pèdre d'Aquilar, procureur du roi, qu'elle chargea de poursuivre l'affaire. Le P. Diégo Ramirez de Farigna, qualificateur du saint office, alors recteur du collège, y joignit sa requête. Le chapitre consentit volontiers à tout ce qu'on demandait. Il nomma le docteur Jean Guerrero, prêtre et qualificateur du saint office, pour juge commissaire en cette cause, et pour greffier, le licencié Jean Tollez, aussi prêtre et notaire de l'inquisition. Après les serments et les formalités ordinaires en pareille occasion, on leur ordonna de présenter au chapitre l'original des informations qui se feraient, sans en tirer aucune copie ; afin qu'ayant été mûrement examinées, on fût plus en état de faire droit sur les requêtes. On procéda ensuite aux informations juridiques qui commencèrent le 7 de septembre 1657, et finirent au mois de novembre de l'année 1660. Dans cet intervalle de temps, on entendit cinquante-neuf témoins de tout état, prêtres, religieux, gentilshommes et magistrats,

tous gens dignes de foi ; et c'est de leurs dépositions, confirmées par serment, qu'on a tiré ce qu'on a vu de plus remarquable dans le cours de cette histoire ; aussi bien que les miracles opérés depuis, et dont nous allons rapporter les principaux avec toute la brièveté que nous permettra une matière si étendue.

XII.

Miracles vérifiés et attestés par serment.

DONA Isabelle de Bétancour était tourmentée d'une fluxion sur les yeux, si opiniâtre et si fâcheuse, que quelque envie qu'elle eût de voir le corps du P. Claver, la nuit même qu'il était exposé dans l'église, elle n'osait sortir pour y aller, dans la crainte d'irriter son mal. Sa mère et sa sœur la pressèrent si fortement de venir aux funérailles du saint homme, qu'elle ne put résister à leurs instances: elle se rendit à l'église, elle se mit à genoux auprès du corps, et après lui avoir baisé la main, elle l'appliqua sur ses yeux. Dans l'instant même la fluxion disparut et ne revint plus.

Au temps même des obsèques du P. Claver, Barthélemi Sanchez était malade à l'hôpital de Saint-Sébastien, où la violence de la fièvre l'avait jeté dans une espèce de frénésie qui avait fait désespérer de sa vie. Son frère, qui l'avait quitté, comme il était prêt à rendre l'âme, pour assister à l'enterrement du saint homme, surpris de le retrouver encore vivant contre toute espérance, lui présenta une petite branche de romarin qu'il avait prise sur la bière : « Mon frère, lui dit-il en la lui donnant, prenez cette branche, elle a servi au saint P. Claver, recommandez-vous à lui, il peut vous guérir en un moment. » A ces mots, le malade ouvre les yeux, prend le rameau et le porte aussitôt à sa bouche. « Que faites-vous, lui cria son frère, prenez garde de le manger, il pourrait vous faire mal. — Non, non, répondit le moribond, c'est une chose qui vient d'un saint, elle ne peut me nuire. » En disant ces paroles, il en mangea une partie et fut guéri. Tout ce qu'il put se rappeler dans les interrogations qu'on lui fit à ce sujet, c'est qu'il avait trouvé ce romarin fort doux et fort agréable au goût ; qu'il s'endormit à l'instant d'un sommeil paisible, pendant lequel il lui semblait revivre ; qu'au bout d'une heure il se sentit parfaitement guéri ; qu'il mangea de très bon appétit, dormit tranquillement toute la nuit, et

retourna le lendemain chez lui plein de santé. Comme, en l'année 1659, on le pressait de venir lui-même déposer ce fait, il s'en excusa d'abord sur une grosse tumeur, accompagnée de grandes douleurs de reins, qui l'empêchait de marcher : mais un moment après, s'étant reproché de refuser cette marque de sa reconnaissance envers son bienfaiteur, il se détermina à aller à l'église des jésuites,où l'on recevait alors les dépositions.Avant même que d'y arriver,il se sentit délivré de toutes ses douleurs ; il approcha ensuite du tombeau du P. Claver pour lui rendre grâce de cette nouvelle faveur ; et depuis, à mesure qu'il faisait sa déposition, il sentit sa tumeur diminuer. Il attesta le tout avec serment, en ajoutant qu'il était bien assuré que par l'intercession du saint homme il n'éprouverait jamais de pareilles douleurs.

D. Vincent de Villalobos, premier commissaire de Carthagène, élevait chez lui un neveu de sa femme, appelé Dominique de Bétancour. Cet enfant, âgé de huit à neuf ans, tomba malade d'une fièvre chaude si dangereuse, qu'il fut condamné par tous les médecins. D. Vincent eut recours au P. Claver, pour qui il avait une singulière dévotion : prosterné devant son tombeau il lui adressa une fervente prière, et demanda ensuite au sacristain l'étole du serviteur de Dieu. De retour à la maison et rempli de confiance, il appliqua l'étole sur l'enfant, et dans l'instant, il lui prit une sueur si abondante et si heureuse que, peu d'heures après, les médecins le jugèrent guéri. Au bout de quelque temps, il fallut faire changer de linge au malade, et on oublia de lui remettre l'étole : alors la sueur recommença avec plus d'abondance que jamais, mais si froide et si mauvaise, que l'enfant tomba dans une défaillance accompagnée de symptômes si fâcheux, qu'on désespéra de sa vie. On s'aperçut de l'oubli, sa tante lui remit elle-même l'étole au cou, et s'étant retirée dans une chambre voisine pour donner un libre cours à ses larmes : « Saint P. Claver, s'écria-t-elle en soupirant, puisque vous avez commencé, achevez votre ouvrage, afin que tout le monde impute cette guérison à vos mérites. » A peine eut-elle prononcé ces paroles que la sueur s'arrêta, la fièvre cessa tout à coup, et le petit de Bétancour se leva de son lit, aussi sain et aussi robuste que s'il n'eût jamais été malade. Les médecins qui étaient présents attribuèrent une pareille guérison à un miracle ; et depuis, un d'entre eux affirma le fait avec serment.

La fille de D. Sébastien de Torrez, filleule de Dona Inès de Miranda, à la suite d'une saignée mal faite, souffrit d'une grosse tumeur au bras. Les médecins et les chirurgiens désespérèrent de sa guérison ; parce que dans ces pays chauds on ne connaît guère de remède à de pareils accidents. Sa marraine, qui avait déjà éprouvé la vertu des mérites du P. Claver, la fit porter à son tombeau où elle voulut l'accompagner. La petite fille entra dans l'église, en jetant de grands cris. Le sacristain la plaça aussitôt sur un banc élevé près du tombeau, afin qu'elle eût plus de facilité d'étendre la main : mais voyant qu'elle refusait de le faire, parce que la douleur l'empêchait d'étendre le bras et qu'elle croyait qu'on voulait le lui couper, il le prit lui-même, et l'ayant appliqué sur le haut du tombeau, il l'enveloppa d'une étole du P. Claver. A l'instant même la tumeur parut beaucoup moins grosse et moins enflammée. Le lendemain, la petite fille revint ; et en cinq jours, elle se trouva si parfaitement guérie, que le docteur Barthélemi de Torrez protesta q'une pareille cure n'avait pu se faire sans miracle.

Il y avait chez Dona Talabera un esclave qui, depuis six ans, n'avait aucun usage de ses pieds. Elle le fit porter au tombeau du serviteur de Dieu ; et dès la première fois, il se trouva en état de marcher à l'aide d'un bâton. La maîtresse, craignant qu'une guérison si subite d'un mal si invétéré ne fût pas durable, employa quelques autres remèdes pour achever de le guérir, et lui fit faire des fomentations avec du vin et des herbes aromatiques ; mais elle eut bientôt sujet de se repentir d'une charité si peu éclairée. En fort peu de temps, les jambes et les pieds de son esclave furent couverts d'ulcères douloureux, accompagnés d'un dégoût universel qui le réduisit peu à peu à l'extrémité. La dame ayant reconnu sa faute, le fit porter une seconde fois à l'église et demanda au saint homme pardon de son peu de confiance. Quand le malade fut retourné à la maison, on ne le reconnaissait plus : il parut sain et robuste, il mangea avec beaucoup d'appétit, et, sans aucun autre remède, il guérit totalement en peu de jours.

Une fille de Simon d'Anaja, nommée Thérèse, était devenue tout à fait aveugle d'une humeur maligne qui lui était tombée sur les yeux : il s'y était même formé dans les deux cavités une excroissance de chair qui couvrait les deux prunelles. Toute la famille désespérait de sa guérison : mais que

ne peut une grande tendresse animée d'une grande confiance? Une des parentes de l'enfant, désolée de la voir en un état si déplorable, la prit entre ses bras, et, en lui présentant quelques cierges qu'elle venait d'acheter : « Ma fille, » lui dit-elle, « voilà des cierges que vous porterez vous-même au tombeau du P. Claver, quand il vous aura guérie ; nous verrons si sa charité sera insensible à votre affliction.» A ces mots, la petite fille ouvrit les yeux, et les tourna de tous côtés avec tant de vivacité, qu'ils parurent brillants comme deux flambeaux. Le bruit de cette merveille s'étant bientôt répandu dans toute la ville, il n'y eut point d'infirme qui n'eût recours au serviteur de Dieu pour obtenir la guérison de ses maux.

D. Garcie de Zerpa, régidor de Carthagène, déposa qu'il avait vu une infinité de guérisons miraculeuses opérées par la seule application d'une croix que le Père Claver avait donnée à Léonore de Zerpa, sa sœur. Le prêtre D. Juan de Zerpa, son frère, vint déposer la même chose, en ajoutant que le jour même de sa déposition, une dame, à qui sa belle-sœur avait prêté la croix, venait de la lui renvoyer, en la remerciant d'avoir été délivrée par elle des grandes douleurs qu'elle sentait aux bras et aux jambes. Il protesta encore que lui-même, dans la même année, il avait été guéri par le même moyen d'une goutte violente dont il était tourmenté. Le F. Nicolas Gonzalez, ce religieux si attaché à son bon père pendant sa vie et depuis si zélé pour sa gloire après sa mort, déposa à son tour qu'on lui avait si souvent demandé des étoles qui avaient servi au saint homme, et qu'elles avaient opéré tant de guérisons merveilleuses, que, malgré toute son attention, il n'avait pu bien marquer le nombre de ceux qui étaient venus le remercier, après en avoir éprouvé la vertu salutaire.

Mais un prodige plus singulier encore, et plus incontestable que tous ceux qu'on vient de rapporter, c'est l'état même où se trouva le corps de ce grand serviteur de Dieu, à la translation qui en fut faite, deux ans et demi après sa mort.

Le provincial des jésuites voulant le placer plus honorablement, fit préparer une nouvelle châsse, et tailler dans le mur de la même chapelle un enfoncement proportionné, qu'il fit fermer d'une porte de fer armée de fortes serrures. Le premier jour de mars 1657, on abattit la maçonnerie du tombeau, et on trouva le bois de la bière, la toile, les passementeries, les serrures mêmes toutes gâtées par l'extrême humidité de l'emplacement. Mais quand on eut découvert la

bière, le corps qu'on y avait mis dans de la chaux vive, se trouva, à la réserve d'une partie de la tête qui était un peu endommagée, sain et entier, et sans la moindre marque de corruption. La chair en était fraîche, tous les membres étaient fermes, et posés exactement dans leur situation naturelle; et il s'en exhalait une douce odeur, pareille, selon le rapport du docteur Barthélemi Torrez, qui était présent, à celle d'une argile tendre, imbibée d'un suc odoriférant. L'habile médecin, après avoir examiné tous les doigts, l'un après l'autre, déposa avec serment dans le procès-verbal qui en fut fait, que l'état où il voyait le corps, avec toute sa peau, tous ses nerfs, et toutes ses autres parties aussi saines, malgré la quantité de chaux dont il était couvert, et l'excessive humidité du lieu où il avait été placé, lui paraissait un miracle au-dessus de la nature.

Après qu'on l'eût mis avec beaucoup de respect dans la nouvelle châsse, on le déposa dans l'espèce de niche qu'on avait creusée dans la muraille, et qui fut aussitôt exactement fermée. Le provincial fit ensuite une défense très expresse à tous les recteurs du collège, de jamais laisser enlever, sans un ordre supérieur, la moindre partie des précieuses reliques de ce saint missionnaire.

Ce privilège de l'incorruptibilité après la mort, a quelque chose de si particulier et de si rare, que Dieu n'a jugé à propos d'en honorer que quelques-uns de ses plus illustres saints. Dans ces derniers siècles, il a voulu l'accorder, du moins pour un temps, au vénérable Claver, comme il l'avait fait plus d'un siècle auparavant au grand Xavier ; sans doute afin qu'on rende quelque jour à l'apôtre des Indes occidentales, les mêmes respects que tout l'univers chrétien s'empresse de rendre à l'apôtre des Indes orientales.



APPENDICE.



CES merveilleux récits du Père Fleuriau, nous croyons devoir donner pour épilogue une courte relation des deux miracles que la S. C. des Rites approuva le 1er novembre 1887, et qui déterminèrent la canonisation de l'Apôtre des nègres.

Le lecteur remarquera que tous deux — comme d'ailleurs les deux miracles approuvés par Pie IX, le 27 août 1848, pour la béatification du même saint — ont eu lieu en Amérique : il semble que Dieu ait voulu glorifier son serviteur surtout dans cette partie du monde où il avait tant souffert et tant fait pour la propagation de l'Évangile.

Le premier miracle est la guérison instantanée et parfaite de Barbe Dressen qui avait un chancre invétéré au côté droit de la mâchoire.

Barbe Dressen, née à Trèves en 1779, avait émigré aux États-Unis, et, après la mort de son mari, elle s'était fixée à Milwaukee. Elle avait joui d'une santé parfaite jusqu'à soixante-dix ans, il lui vint alors une petite verrue à la joue droite ; cette verrue dont elle ne se préoccupa point d'abord, augmenta jusqu'au diamètre d'un écu de cinq francs, et prit une couleur rougeâtre inquiétante qui la décida à consulter le docteur Bayer chez qui elle travaillait.

Le docteur reconnut aussitôt un chancre incurable, qui devait inévitablement amener la mort. Cette femme, connaissant la haute science du docteur, n'espéra plus de guérison par les remèdes humains et pensa à recourir à ceux du ciel. Le Père Weninger de la Compagnie de JÉSUS, au cours d'une mission qu'il était venu faire à Milwaukee, propageait la dévotion au bienheureux Pierre Claver surtout en appliquant ses reliques aux malades, et il obtenait beaucoup de guérisons par ce moyen. Barbe l'alla prier d'appliquer la relique du bienheureux sur son mal. Le Père accéda à son désir, l'exhorta à la confiance et lui recommanda de réciter quelques prières quotidiennes en l'honneur de Claver; elle se conforma à ce conseil et pendant deux ou trois ans le mal sembla diminuer, de sorte qu'elle espérait la guérison complète. Mais le Seigneur lui ménageait une plus dure épreuve

pour la glorification de son serviteur. La maladie augmenta inopinément, la verrue se transforma en ulcère dont l'écoulement formait sur la joue de la patiente des croûtes successives qui la rongeaient et lui occasionnaient d'atroces douleurs. Elle endura pendant dix ans ces souffrances aiguës, sans omettre un seul jour ses prières au bienheureux Pierre. Sa confiance allait enfin être récompensée. Le Père Weninger était, depuis peu et après dix ans, revenu à Milwaukee. Barbe se sentit ranimée d'un plus vif espoir, elle fit appeler le Père au parloir, lui raconta son martyre de dix ans et lui dit : « Il n'y a que *le saint* qui puisse m'aider. » Puis elle se mit à genoux et demanda au Père de la bénir avec la relique du Bienheureux.

Le Père Weninger, ému de compassion, lui toucha d'abord avec la relique la partie de la joue affectée du chancre et puis ensuite le front et la mâchoire gauche. Prodige inouï ! à l'application de la relique, toute douleur disparut instantanément. La femme se releva transportée de joie, remercia le Père et sortit brusquement de la résidence.

A peine en plein air, elle s'aperçut qu'elle était complètement guérie : le vent ne lui causait pas la souffrance aiguë qu'il lui causait d'ordinaire, de légères écailles se détachèrent de la joue en poussière menue, et ces derniers vestiges du mal avaient disparu avant sa rentrée chez elle. Il ne restait aucune trace de l'affreuse plaie. Ceux qui l'avaient vue un peu auparavant furent stupéfaits et confirmèrent le miracle sous la foi du serment. Barbe Dressen avait 82 ans quand elle fut guérie le 29 juin 1861. Cinq ans après, les examinateurs délégués pour l'interroger furent obligés de reconnaître que ce mal miraculeusement chassé n'avait plus reparu.

Voici l'autre miracle.

Ignace Strecker, venu d'Allemagne aux États-Unis avec sa famille en 1853, travaillait en 1861 dans une fabrique de savon à Saint-Louis. Un jour, il se heurta malheureusement la poitrine contre un angle de fer. Le choc avait été fort et, quoique sans blessure apparente, le sternum fut contusionné; une douleur cuisante et une sensation de brûlure s'ensuivirent ainsi qu'un gonflement progressif. Strecker ne s'était pas d'abord préoccupé de cet accident, mais au bout de deux mois la tumeur n'ayant pas cessé d'augmenter, il consulta le médecin Heitzig. Celui-ci constata la carie du sternum. Les remèdes de son art prodigués pendant neuf mois n'amenèrent

aucun résultat heureux, il voulut alors appeler à son aide son collègue le plus renommé, le docteur Schoeneman. Vainement ils essayèrent d'arrêter la carie qui avait gagné trois des côtes du côté gauche. Tous les remèdes furent impuissants à interrompre les progrès du mal; l'anémie, la fièvre, la toux, l'oppression et les sueurs nocturnes étaient venues le compliquer. Ignace n'était plus qu'un squelette revêtu d'une peau presque transparente. Deux ans s'étaient passés ainsi sans trève à ses douleurs, et les médecins l'avaient condamné, ne lui donnant plus que 15 jours à vivre. Le malade renonça donc absolument à tout traitement, reconnu dailleurs inutile par celui qui le prescrivait, et congédia son médecin.

Sa femme, qui avait entendu le Père Weninger prêcher sur l'efficacité du recours au bienheureux Claver, engagea Strecker à le choisir pour intercesseur; il se traîna donc avec peine à l'église Saint-Joseph, où le Père Weninger touchait et bénissait avec la relique une multitude de malades, et se fit aussi toucher et bénir. Sa confiance était grande ; elle fut justifiée; à partir de ce moment la plaie ne jeta plus de pus : c'était le signe de la cessation de la carie. La blessure sécha en peu de semaines, se cicatrisa parfaitement et tous les maux concomitants disparurent ainsi que les symptômes avancés de phthisie, de sorte que peu de jours après sa visite à l'église, Ignace avait recouvré toute sa vigueur d'autrefois. Il reconnaissait à juste titre qu'il devait ce bienfait à l'intercession du bienheureux Pierre Claver et à ses mérites que Dieu avait daigné glorifier une fois de plus. Le docteur Schoeneman, qui, après l'avoir soigné quelque temps l'avait abandonné comme un malade désespéré, fut grandement surpris de cette guérison inattendue. Quoiqu'il ne fût pas catholique, il reconnut en ce fait un miracle de la toute-puissance divine.

Par suite de la vérification de ces deux miracles faite canoniquement, la Sacrée Congrégation des Rites proclama le 26 novembre 1887 que l'on pouvait procéder à la canonisation du B. Claver ; et, le 15 janvier 1888, Léon XIII plaça saint Claver sur les autels, en compagnie de son saint ami Alphonse Rodriguez, ne séparant point dans la gloire ceux que Dieu avait si étroitement unis ici-bas.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.

